This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181098 6

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

AUX

SOURCES DU SÉNÉGAL

ET DE LA GAMBIE.

I.

On trouve chez le même Libraire :

VOYAGE AU BRÉSIL, par le prince Maximilien Wied-Neuwied, en 1815, 1816 et 1817; traduit par M. Eyriès, 3 vol. in-8.°, avec un atlas in-folio composé de 41 grandes figures gravées en taille-douce, et de trois cartes. Prix, 90 fr.

Le même, papier vélin, dont il n'a été tiré que douze exemplaires. Prix, 150 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES DÉCOUVERTES ET VOYAGES FAITS EN AFRIQUE, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis géographique sur ce continent, les îles qui l'environnent, etc.; par le docteur Leyden et Murray; traduit de l'anglais par M. Cuvillier, 4 vol. in-8.°, avec un atlas in-4.° de cartes géographiques. Prix, 30 fr.

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, comprenant l'histoire des voyages entrepris ou exécutés jusqu'à ce jour pour pénétrer dans l'intérieur du Soudan, etc.; par M. Walckenaer, de l'Institut, 1 fort vol. in-8.°, avec une grande carte. Imprim. de Firmin Didot. Prix, 9 fr.

VOYAGE D'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions sur l'Egypte, manuscrit trouvé à Herculanum; 5 vol. in-18, 14.e édit., 5 fig., 1820. Prix, 6 fr.

Le même, jolie édition en 3 vol. in-8.°, avec de belles figures, 15.e édition, 1821. Prix, 18 fr.

Nota. Il a été tiré quelques exemplaires vélin, figure avant la lettre et les eaux fortes. Prix, 36 fr.

L'exemplaire avec les dessins et les triples figures, 200 fr.

IMPRIM. DE CORDIER.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

AUX

SOURCES DU SÉNÉGAL

ET DE LA GAMBIE.

I.

On trouve chez le même Libraire :

VOYAGE AU BRÉSIL, par le prince Maximilien Wied-Neuwied, en 1815, 1816 et 1817; traduit par M. Eyriès, 3 vol. in-8.°, avec un atlas in-folio composé de 41 grandes figures gravées en taille-douce, et de trois cartes. Prix, 90 fr.

Le même, papier vélin, dont il n'a été tiré que douze exemplaires. Prix, 150 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES DÉCOUVERTES ET VOYAGES FAITS EN AFRIQUE, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis géographique sur ce continent, les îles qui l'environnent, etc.; par le docteur Leyden et Murray; traduit de l'anglais par M. Cuvillier, 4 vol. in-8.°, avec un atlas in-4.° de cartes géographiques. Prix, 30 fr.

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, comprenant l'histoire des voyages entrepris ou exécutés jusqu'à ce jour pour pénétrer dans l'intérieur du Soudan, etc.; par M. Walckenaer, de l'Institut, 1 fort vol. in-8.°, avec une grande carte. Imprim. de Firmin Didot. Prix, 9 fr.

VOYAGE D'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions sur l'Egypte, manuscrit trouvé à Herculanum; 5 vol. in-18, 14.e édit., 5 fig., 1820. Prix, 6 fr.

Le même, jolie édition en 3 vol. in-8.°, avec de belles figures, 15.e édition, 1821. Prix, 18 fr.

Nota. Il a été tiré quelques exemplaires vélin, figure avant la lettre et les eaux fortes. Prix, 36 fr.

L'exemplaire avec les dessins et les triples figures, 200 fr.

IMPRIM. DE CORDIER.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

AUX

SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE,

FAIT EN 1818,

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS;

PAR G. MOLLIEN;

AVEC CARTE ET VUES.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N.° 23.

1822.

DIAI – BOUKARI
en costume de Marabout du Foutatoro.

PRÉFACE.

Lorsque je partis pour visiter l'intérieur de l'Afrique occidentale, je conçus d'abord le projet de traverser de nouveau les contrées qu'avait parcourues Mungo-Park; mais, convaincu bientôt de l'impossibilité de faire des découvertes et même de voyager de ce côté, je résolus de m'ouvrir une route nouvelle, et je suivis, après m'être enfoncé dans le continent, une ligne parallèle au méridien. Les pays presque inconnus où je devais pénétrer en prenant cette direction, m'offraient des observations non moins nombreuses qu'intéressantes à recueillir. Le succès

Imp. 1 sept. 1919.

870823
PUBLIC LIBRARY
870823
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

PRÉFACE.

Lorsque je partis pour visiter l'intérieur de l'Afrique occidentale, je conçus d'abord le projet de traverser de nouveau les contrées qu'avait parcourues Mungo-Park; mais, convaincu bientôt de l'impossibilité de faire des découvertes et même de voyager de ce côté, je résolus de m'ouvrir une route nouvelle, et je suivis, après m'être enfoncé dans le continent, une ligne parallèle au méridien. Les pays presque inconnus où je devais pénétrer en prenant cette direction, m'offraient des observations non moins nombreuses qu'intéressantes à recueillir. Le succès

sembla répondre à mon attente, et j'atteignis en grande partie le but que je m'étais proposé. Des personnes instruites, auxquelles j'ai communiqué les notes que j'avais réunies dans mon Journal, ont daigné m'encourager par leurs suffrages à les mettre en ordre, et à publier le récit des événemens qui ont rendu si périlleuse l'entreprise dont je m'étais chargé. On verra, en lisant ma relation, que la manière dont j'ai été obligé de voyager ne m'a pas permis de donner à mes recherches toute l'étendue que j'aurais desiré. Pour suppléer à des résultats que je n'ai pu présenter par moi-même, j'ai

confié à M. Brongniart, de l'Académie des Sciences, les échantillons de minéraux que j'avais rapportés, pour qu'il voulût bien les déterminer. Il m'a rendu ce service, et a chargé de l'analyse des minerais de fer M. Berthier, professeur à l'Ecole des Mines. Ainsi, grâce à l'obligeance de ces deux savans, à qui je saisis cette occasion de témoigner ma reconnaissance, on aura des idées précises sur la minéralogie des pays montagneux qui avoisinent les sources du Sénégal et de la Gambie. M. Eyriès a eu également la complaisance de joindre à mon ouvrage des remarques géographiques sur mes découvertes.

J'ai montré peut-être quelque courage en affrontant, jeune encore, les dangers auxquels m'exposaient sans cesse la jalouse inquiétude des nègres, ou les effets presque toujours funestes d'un climat brûlant : c'est aussi le seul titre que je ferai valoir pour réclamer l'indulgence des personnes qui liront ma relation. L'âge ni l'expérience n'ont pas encore mûri les observations qu'elle renferme, et n'ont pu donner à mon style toute la correction convenable ; mais je n'ai pas cherché au moins à embellir ou à déguiser, aux dépens de la vérité, les faits qui me sont personnels; le lecteur ne trouvera

donc pas dans mon Voyage de ces aventures extraordinaires, de ces dangers inouis qui donnent souvent tant d'intérêt aux relations des régions lointaines; la mienne fera voir, au contraire, que le climat est l'ennemi le plus dangereux qu'on ait à redouter dans les pays que j'ai visités.

Le temps qui s'est écoulé entre mon retour et le jour où je me suis occupé de rédiger mon Voyage, m'a été bien nécessaire pour ne point le composer sous l'influence d'impressions défavorables, mais souvent fausses, que m'avait causées le caractère tracassier des nègres. En effet, rendu à une vie plus calme, j'ai

pesé le pour et le contre de leur conduite à mon égard, et j'ai reconnu qu'ils étaient en général moins cruels et plus éclairés qu'on ne les croit communément en France.

Cette amélioration sociale, dont on rencontre avec surprise tant de traces sur la vaste étendue de l'Afrique, vient de la partie septentrionale de ce continent, et augmente à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur. Le contact des Européens a été funeste aux peuples qui habitent les côtes, car ceux-ci n'ont puisé que des vices dans leur commerce; non pas que je veuille prétendre que les nations de l'intérieur

soient des modèles de douceur et de bonne foi, mais au moins elles ne sont pas portées au libertinage et à l'ivrognerie comme les habitans du littoral de l'Afrique.

Des engagemens contractés avec un libraire de Londres, et l'état de maladie dans lequel j'ai langui pendant près de deux ans, m'obligèrent de hâter dans le temps l'impression de mon Journal, et m'empêchèrent de le corriger avec toute l'attention nécessaire : je me suis appliqué à le revoir dans cette seconde édition ; je l'ai également augmenté du récit de deux excursions faites dans diverses parties de la Sénégambie. Com-

me elles précédèrent la mission que je remplis dans l'intérieur de l'Afrique, elles doivent naturellement, malgré le faible intérêt qu'elles peuvent offrir, former la première partie de la relation de mon voyage aux sources du Sénégal et de la Gambie.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES EN USAGE EN AFRIQUE.

Damel, roi.

Bourb, empereur.

Almamy ou *el-Iman*, correspond chez les Poules à notre titre de souverain-pontife.

Toucolor; c'est le nom que l'on donne quelquefois dans le Foutatoro aux enfans issus d'un Poule et d'une négresse.

Nazaréen, chrétien.

Marabout, prêtre.

Griot, chanteur public.

Sidi, maître.

Muezzin; c'est celui qui annonce la prière.

Marigot, étang que forment les rivières ou la mer, en se débordant dans les terres.

Callebasses, espèce de gourde. Elles servent aux nègres de gamelles ou de bouteilles pour porter le lait et l'huile de palme.

Tête de tabac; on nomme ainsi trois feuilles de tabac.

Masse de verroterie; chaque masse est composée de quarante cordes ou colliers.

Moule, mesure qui équivaut à-peu-près à deux litres.

Pagnes, étoffes de coton fabriquées par les nègres. Une pagne se compose de cinq bandes qui ont chacune cinq pouces en largeur, et trois coudées en longueur.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

VUE DE L'ARMÉE DU FOUTATORO EN MARCHE

VOYAGE

AUX

SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France. — Naufrage. — Cap Verd. — Maladies. — Excursion dans les environs de Rufisque.

Attaché à l'administration de la marine au Sénégal, je partis de Paris pour Rochefort, dans le courant du mois de mai 1816.

L'expédition, destinée pour aller reprendre possession de nos établissemens de la Sénégambie, se préparait avec activité. Je m'embarquai sur la frégate

du roi *la Méduse;* et, le 17 juin, nous appareillâmes de la rade de l'île d'Aix.

La marche supérieure de notre bâtiment nous faisait espérer qu'après une courte traversée nous arriverions heureusement au Sénégal. Combien notre attente fut trompée! on sait que nous fîmes naufrage, le 2 juillet, sur le banc d'Arguin, situé au sud du cap Blanc, sur la côte occidentale d'Afrique : on sait aussi que les efforts tentés pour sauver la frégate furent infructueux, et qu'on l'abandonna pour s'échapper, les uns dans des embarcations, les autres sur un radeau.

Je me trouvai, par un hasard inespéré, du nombre de ceux qui, recueillis dans un canot, abordèrent, le 8 juillet, sans accident la côte du Sahara, après avoir été pendant trois jours vingt fois sur le point d'être submergés. On pourra se faire une idée du danger qui nous menaçait, en songeant que nous étions

vingt-six personnes dans une embarcation de huit aviron, mal construite et en assez mauvais état, puisqu'une large fente avait été réparée à la hâte avec une lame de plomb : on avait même été obligé, pour lester notre canot, de faire coucher trois hommes dans le fond; il était défendu de bouger, sous quelque prétexte que ce fût, pas même pour satisfaire les plus pressans besoins de la nature. Nous n'avions pour toutes provisions qu'un petit tierçon de vin ; nous le perdîmes la première nuit de notre départ, par la négligence d'un matelot qui oublia de le fermer, étourdi par la chute des lames qui tombaient à chaque instant sur notre frêle nacelle.

Du lieu où nous avions débarqué dans le désert, nous mîmes cinq jours et cinq nuits à nous rendre à Saint-Louis. Trois jours de repos dans cette colonie ayant paru suffisans pour réparer nos forces, nous reçûmes l'ordre du gou-

verneur anglais de partir pour la presqu'île du cap Verd ; on nous y logea dans des baraques que des habitans de Gorée ont fait construire près du village de Dakar.

Les pluies effroyables qui, sous ce climat, ne cessent de tomber dans les mois de juillet et d'août, causèrent beaucoup de maladies dans notre camp ; je n'en fus pas plus à l'abri que mes compagnons d'infortune, et l'on me fit transporter, vers la mi-septembre, à l'hôpital de Gorée : j'y restai près de vingt jours, extrêmement malade. Rétabli par les soins du jeune et savant docteur Calvé, je fus mis à la tête de ce même hôpital, parce que le directeur n'avait plus une santé capable de résister à l'air malsain que l'on y respirait. C'était un spectacle bien affligeant, après avoir assisté au désastre de la Méduse, d'avoir continuellement sous les yeux une centaine de malades à qui l'on n'avait sou-

vent à offrir que de stériles consolations, au lieu des secours que leur position critique exigeait, mais qui manquaient dans la colonie, soumise encore alors à la domination anglaise. Au reste, quels soins auraient pu arrêter les progrès d'un mal contre lequel la médecine même ne possède aucun remède, la nostalgie? Un grand nombre des naufragés en étaient atteints, et la mort les enlevait en peu de jours, non pas avec des souffrances aiguës, mais avec l'abattement du chagrin causé par le souvenir continuel des lieux qui les avaient vu naître. Il faut s'être trouvé dans une position aussi affreuse que la nôtre pour concevoir avec quelle douleur amère on se rappelle la patrie, lorsque quelque maladie vient affaiblir l'espoir d'y retourner un jour.

Mes tristes fonctions cessèrent au bout de trois mois, à l'arrivée d'un nouveau directeur; et je cherchai, avant de partir pour Saint-Louis, l'occasion de visi-

ter le pays situé vis-à-vis de Gorée; elle se présenta. Je m'empressai, méditant dès-lors un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, de demander la permission d'en profiter : on me l'accorda, et, le 17 février 1817, je m'embarquai sur un lougre en compagnie de bon nombre de chasseurs qui se rendaient à Ambatam. Nous y débarquâmes deux heures après avoir quitté la rade de Gorée, Ambatam n'en étant éloigné que de quelques lieues. Ce village est habité par des esclaves bambaras, qu'on envoie de Gorée pour couper du bois dans les forêts voisines. Quoique j'aie parcouru une étendue de pays peu considérable dans cette excursion, j'y ai cependant fait quelques remarques qui ne seront pas entièrement superflues, puisque nous avons si peu de renseignemens sur l'Afrique.

Après avoir renfermé dans une case tout notre bagage et nos provisions, que nous laissâmes sous la garde d'un de nos

esclaves pour les mettre à l'abri de l'avidité des autres nègres, nous nous dispersâmes de tous les côtés pour examiner le petit territoire où se trouve Ambatam; car nous ne pouvions guère nous amuser dans ce misérable village, composé de quelques cases en paille, toutes placées le long de la mer, et à une demi-portée de fusil seulement de l'endroit où battent les vagues dans les hautes marées. Je fus agréablement surpris, m'étant un peu enfoncé dans l'intérieur du pays, de rencontrer un bois touffu : des marais qu'on trouve à droite et à gauche du chemin qui conduit à la baie d'Iof, et de là à Saint-Louis, en suivant les bords de l'Océan, contribuent ainsi à rafraîchir l'air, sans produire des exhalaisons infectes; car ils ne doivent pas leur origine aux pluies d'orage, mais à des sources abondantes, et leurs eaux se déchargent dans la mer par plusieurs petits ruisseaux. L'aspect qu'ils pré-

sentent est d'autant plus agréable, que leur surface est couverte de nénufars, dont la blancheur tranche délicieusement avec la verdure perpétuelle des buissons et des roseaux qui croissent sur les bords; des palmiers, dont la cime se balance au gré du vent le plus léger, s'élèvent en grand nombre au milieu de ces rians bocages. Ces bois, loin d'être silencieux, sont, au contraire, animés jour et nuit par les cris joyeux des nègres, occupés à recueillir ou à mettre dans des gourdes le vin des palmiers. Les uns montent au haut de ces arbres avec des cerceaux (1), pour y placer, vers l'extrémité de la tige, des calebasses, où coule goutte à goutte le vin par un trou qu'ils pratiquent dans l'arbre avec une petite hache; d'autres sont chargés de veiller la nuit pour empê-

(1) On fait ces cerceaux avec les côtes des feuilles des palmiers.

cher les singes de grimper aux palmiers, d'où ils enlèvent fort souvent le vin, dont ils sont très-friands. A l'approche de la nuit, les nègres qui ne sont pas de garde retournent au village pour y passer une partie de la soirée à boire et à danser avec leurs maîtresses. Tous les palmiers qu'on rencontre depuis Ambatam jusqu'à Rufisque appartiennent au chef de ce dernier village : il a acheté au damel le droit d'en recueillir le vin, sous l'expresse condition de porter l'huile qu'il retire du fruit de cet arbre à la cour de Cayor, pour l'usage des femmes du roi, qui s'en servent en guise de pommade.

Nous goûtâmes plusieurs fois, dans notre promenade, du vin de palme, vrai nectar lorsqu'il est bu tout frais. Ayant suivi avec un de mes amis, M. *Brédif*, la route de la baie d'Iof, nous rencontrâmes, à peu de distance d'Ambatam, le propriétaire des palmiers : sa gaîté, son bredouillement, ses pas mal assurés,

indiquaient assez qu'il avait fait plus d'une pause dans les bois. Il était appuyé sur une pique, dont il se sert pour arrêter les rixes sanglantes qui naissent fréquemment parmi ce peuple de buveurs; il m'offrit à boire, et ce fut la partie la plus intelligible de sa conversation.

Après avoir quitté et remercié ces ivrognes, nous sortîmes bientôt, mais à regret, de ces bois, pour entrer dans une plaine qui ne nous présenta que l'aridité des terres qu'on trouve communément dans le voisinage de la mer. Des arbres rabougris, dépouillés de feuillage, végétaient sur ce sol sablonneux, et un étang immense d'eau salée, situé à notre gauche, n'offrait plus au chasseur qui m'accompagnait ces multitudes de grives et de canards sauvages qui couvrent la surface des étangs d'eau douce des bois de palmiers. Ce fut avec bien de la peine que nous gravîmes les dunes de sable qui forment un rideau devant la baie d'Iof.

La mer brise avec une fureur inconcevable dans cet endroit; ses mugissemens affreux couvrent à peine cependant les cris aigus des milliers de goëlans qui habitent ces solitudes, où l'on voit parfois errer des chacals et des éléphans. Nous restâmes peu de temps à examiner ce spectacle de désolation, que nous avions si souvent rencontré dans notre naufrage; d'ailleurs la crainte de ne plus retrouver les traces de nos pas, que le vent efface en peu d'instans dans les plaines de sable, nous engagea à regagner promptement Ambatam.

Le lendemain plusieurs nègres se préparèrent, à la pointe du jour, à poursuivre un bœuf sauvage qui désolait le canton; ces chasseurs étaient au nombre de trois : celui qui les conduisait était d'une taille prodigieuse; son regard, sa voix, le sabre qu'il brandissait dans ses mains nerveuses, lui donnaient l'air d'Hercule marchant à la rencontre de

Cacus. Je proposai aux chasseurs de les accompagner; mais, soit défiance de mes forces, soit superstition, ils refusèrent mes services. J'eus lieu bientôt de m'en consoler. Une occasion s'étant offerte d'aller à Rufisque avec des nègres dont la fidélité m'était connue, j'enfourchai un cheval, et, muni d'une petite provision de tabac, je me dirigeai d'abord vers la rivière d'Ambao. La limpidité de ses eaux m'invitait à m'y désaltérer; mais je m'aperçus avec chagrin qu'elles étaient saumâtres. Je remontai sur-le-champ à cheval, et j'entrai bientôt dans un petit bois de palmiers où nous nous arrêtâmes, car nous étions déjà bien harassés du chemin et tourmentés par la soif. Les deux nègres que j'avais avec moi se mirent à siffler d'une certaine manière; et, à ce signal connu, j'en vis arriver un troisième avec une calebasse pleine de vin de palme. L'assemblée s'accrut bientôt d'une multitude de pa-

rasites qui se promènent toute la journée dans les bois. Je leur fis verser quelques verres de la délicieuse liqueur que j'avais achetée pour cinq feuilles de tabac, ou trente sous : c'est le prix d'une gourde ou trois bouteilles. Ensuite, étant descendu vers l'embouchure de la rivière d'Ambao, en la côtoyant, je la traversai à l'endroit même où elle s'arrête, lorsque les pluies ne viennent pas augmenter le volume de ses eaux ; car, dans la saison de la sécheresse, c'est plutôt un étang qu'une rivière, puisqu'elle n'a pas de courant.

Le chemin que j'avais pris conduisait aussi à Cayor, et j'aurais bien desiré pouvoir aller dans la capitale du damel, dont on s'entretenait beaucoup alors, à cause d'un événement arrivé récemment. Voici comme on me l'a conté. Le damel actuel est regardé comme le plus beau nègre de la Sénégambie ; il y a pourtant à présent à Saint-Louis un noir libre,

nommé Comba-Cousin, qui peut disputer cet avantage à ce monarque. Il paraît que les rois africains en sont extrêmement jaloux, et l'ambitionnent avec une ardeur qui pourrait ensanglanter les pages de leur histoire, comme le prix du courage ensanglante celle des princes européens. Comba-Cousin étant un jour venu à Cayor pour affaire de commerce, la régularité des traits de sa figure, la noblesse de sa démarche, ses formes athlétiques et en même temps gracieuses, enfin la richesse de son costume, attirèrent bientôt les regards des femmes du damel, qui l'avaient aperçu à travers les parois de la case du roi, pendant qu'il s'entretenait avec lui. L'une d'entre elles alla même, dit-on, jusqu'à sacrifier l'honneur de son maître au plaisir de posséder un amant aussi parfait. Le damel, soit que cette rumeur fût vraie, ou qu'il l'eût accréditée pour avoir le prétexte d'éloigner un ri-

val plus bel homme que lui, défendit à Comba-Cousin, sous peine de mort, de jamais reparaître à sa cour. On concevra aisément qu'un Européen qui n'avait nulle prétention à disputer au monarque africain l'avantage dont il se montrait si jaloux, ait éprouvé un violent desir de voir un prince qui traitait si rigoureusement ses rivaux; aussi regrettai-je beaucoup que mon congé, trop limité, ne me permît pas d'entreprendre ce voyage.

Je rencontrai un village peu de temps après m'être éloigné de la rivière d'Ambao; et comme en Afrique on ne peut faire un long chemin sans se reposer, je me mis à l'abri des rayons du soleil sous le hangar d'un forgeron. Les nègres de ce village, quoique la plupart d'entre eux eussent aperçu des Européens à Gorée, étaient si surpris d'en voir un dans leur pays, qu'ils m'entourèrent en grand nombre aussitôt que je

me fus assis. Les petites filles surtout s'approchaient de moi à la dérobée pour tâter mes cheveux, puis s'échappaient rapidement dans la foule au moindre mouvement que je faisais. Je ne fus pas long-temps sans éprouver la bonté de caractère de ces braves gens. Je fis signe que j'avais soif; et plus de vingt enfans m'apportèrent de l'eau avec empressement : elle ne fut pas perdue; car tous les spectateurs n'étaient pas moins altérés que moi, puisqu'il était alors deux heures de l'après-midi. Je distribuai en m'en allant plusieurs feuilles de tabac à la nombreuse compagnie qui m'entourait, et je me dirigeai vers Conoume, malgré les instances du chef d'Iof, qui voulait m'emmener coucher dans son village. C'était un vieillard d'une petite taille, contrefait, et couvert de grisgris depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui lui donnait l'air d'un charlatan africain plutôt que du chef d'un village assez considérable.

La chaleur était si forte, que je commençais à prendre pour le vin de palme un goût aussi vif que mes compagnons nègres; mais ce qui est assez singulier, c'est qu'une petite quantité de cette liqueur enivre les Africains, tandis que les Européens n'éprouvent aucun étourdissement, lors même qu'ils en boivent avec excès : ce vin est un puissant diurétique.

Mes guides m'ayant engagé à faire halte, nous nous assîmes au pied d'un large tamarin qui s'élevait au milieu d'une douzaine de cases habitées par une seule famille. Cet abri, impénétrable à l'ardeur des rayons du soleil, ne fut pas un asile pour moi contre la curiosité des femmes de ce hameau; elles m'entourèrent avec empressement. Mes guides étaient très-fatigués; et, comme ils allaient à pied, ils souffraient horriblement de la soif. Je fis venir pour eux une calebasse pleine de vin de palme, et je ne tardai pas à m'aper-

cevoir que, pour répondre convenablement aux agaceries des filles qui m'examinaient attentivement, je devais leur verser du vin que je venais d'acheter : je leur en distribuai donc; et, par reconnaissance, elles dansèrent pour me divertir. J'avais à côté de moi un homme dont la pétulance, éveillée par le gain qu'il avait fait en me vendant du vin, me devint insupportable. En effet, ce nègre ne cessa, comme je comprenais alors très-difficilement l'iolof, d'inviter les danseuses, par des gestes fort expressifs, à m'accorder leurs faveurs. Il était à propos d'interrompre cette indécente conversation; étant donc remonté à cheval, je me trouvai, peu de momens après, dans un taillis touffu que des troupes de singes traversaient dans tous les sens.

Au sortir de ce bois, j'atteignis une élévation d'où je vis à mes pieds une plaine immense. Des palmiers très-éle-

vés, et sous lesquels étaient plusieurs cases (*conoume*), en variaient l'uniformité. Quand je fus au bas de cette colline, j'admirai le riant aspect de la plaine que j'allais traverser. Des mares d'eau limpide, couvertes de fleurs de mille couleurs, entretenaient partout une douce fraîcheur, qu'augmentait encore l'abaissement du soleil sur l'horizon. Cette plaine, en un mot, n'était qu'une pelouse humide entrecoupée de joncs, où coururent se réfugier des troupeaux de bœufs que mon apparition inattendue avait effrayés. On s'étonnera sans doute de mon admiration pour des sites presque submergés; mais, en songeant que j'avais quitté la veille les côtes arides de la baie d'Iof, prolongement de celles du Sahara, on conviendra que mes expressions ne peignent pas suffisamment le plaisir que dut me causer la vue d'une nature aussi belle, aussi variée, et surtout aussi fraîche. L'eau et la verdure

sont, en Afrique, des objets dont on est frappé, quand même le terrain où on les rencontre ne serait remarquable par aucun de ces accidens pittoresques qui font le charme de nos campagnes.

Je mis pied à terre devant une des cases construites à l'ombre des palmiers; c'était encore la demeure d'un forgeron. Beaucoup de nègres exercent cette profession, quoiqu'elle soit généralement méprisée; au reste, c'est la plus utile et la plus lucrative. On voit ces artisans sans cesse occupés à fabriquer des lances, des dards, des bêches, dont une grande partie passe dans l'intérieur du royaume de Cayor, qui n'a point de mines de fer comme les régions situées plus à l'est. Je ne restai qu'un instant chez le forgeron, pour boire un peu d'eau; je fis mes adieux à sa famille, dans laquelle on remarquait plusieurs belles filles qu'on lui a peut-être ravies depuis pour les envoyer au damel; car ce souverain fait

souvent enlever ses plus jolies sujettes pour servir à ses plaisirs.

La plaine où je me trouvais était terminée, au sud-est, par un bois que traversait le chemin de Rufisque; nous fûmes donc obligés d'y entrer. On apercevait de tous côtés des clairières où paraissaient les traces du feu, parce que les nègres ont la coutume de brûler les plantes parasites, et même les arbustes qui couvrent le terrain qu'ils se proposent d'ensemencer; méthode peu dangereuse dans un pays où la quantité des terres labourables excède infiniment le nombre des cultivateurs. Au reste, les cendres qui proviennent de ces incendies remplacent avantageusement les engrais, dont on ignore l'utilité.

Nous n'étions pas sans inquiétude en traversant ces bois, puisque, peu de jours auparavant, on y avait tué une lionne. Les rugissemens d'une panthère que nous entendîmes tout-à-coup, et les cris

d'effroi d'un berger qui rassemblait son troupeau, ne contribuèrent pas peu à augmenter nos craintes. Cependant, après avoir, sans accident, escaladé et descendu toutes les collines qu'on rencontre sur cette route, nous distinguâmes enfin avec joie les feux de Rufisque. A cette vue nous doublâmes le pas; et une demi-heure après nous circulions dans les rues étroites de ce grand village, dont la population peut s'élever à quinze cents âmes.

Rufisque, dont l'importance provient des richesses qu'il a acquises dans le commerce de Gorée, est situé au fond d'une anse sablonneuse, dont les eaux ne sont jamais troublées par les vents, à cause de deux bancs de roches basaltiques séparés par une passe très-étroite. La plage est formée de couches de sable ferrugineux très-noir et très-pur. Quoique la mer en cet endroit soit peu profonde, on pourrait y pratiquer aisément une embarca-

dère pour les chaloupes ; car elles sont obligées de rester en dehors des roches, les pirogues seules pouvant entrer dans la passe. La fertilité du territoire qui environne Rufisque, l'abondance de la pêche dans les mers qui l'avoisinent, le grand nombre de ses habitans, en font un point assez important pour un établissement colonial. Nous y avions jadis un résident. Le dernier qu'on y avait établi, ayant commis devant le damel une faute de politesse, grave en Afrique comme en France, fut cause que ce prince offensé fit piller ses magasins ; il aurait poussé sa vengeance jusqu'à le faire périr, si son grand âge n'avait arrêté sa fureur.

Je logeai chez un de mes guides. Il me prodigua des témoignages d'hospitalité ; il prit lui-même le soin de desseller mon cheval et de lui donner à manger. Comme je connaissais fort peu alors les usages des nègres, je n'osai prendre part

au souper de mon hôte; il est vrai que son couscous n'était pas copieux pour le nombre de convives qu'on avait invités; je n'avais pas pourtant mangé depuis mon départ d'Ambatam. La faim, qui me tourmenta toute la nuit, m'empêcha de fermer l'œil, quoique le sommeil me fût bien nécessaire pour me faire oublier les fatigues d'une marche qui avait duré une journée tout entière. Le lit était, il est vrai, peu moelleux. Une peau de bœuf me servait de matelas, ainsi qu'à trois nègres, et je n'avais que la selle de mon cheval pour oreiller; j'entendis donc avec bien du plaisir les prières des mahométans annoncer l'aube du jour, et je fus promptement à cheval. Malgré mon refus, mon hôte voulut me reconduire à Ambatam. Nous suivîmes la côte, et nous ne tardâmes pas, la température étant très-fraîche jusqu'à huit heures du matin, à dépasser deux montagnes de calcaire friable qui

sont sur le bord de la mer. Une heure après les avoir quittées, nous étions à Ambatam. Je témoignai à mon hôte de Rufisque ma reconnaissance, en lui donnant quelques feuilles de tabac, et je me félicitai d'avoir fait une excursion peu longue, mais où j'avais eu occasion de connaître les nègres, dont l'industrie consiste à recueillir du vin de palme. Ils ont plus d'un trait de ressemblance avec les vignerons blancs : la différence ne consiste que dans les vins que les uns et les autres recueillent. Le vin de palme a la blancheur du petit-lait, et le goût d'une bavaroise froide et bien sucrée, surtout quand il est rempli de corps d'abeilles et de fourmis noyées. L'instinct de ces insectes les conduit toujours au meilleur vin. Cette liqueur est la plus agréable qu'on puisse boire sous ce climat brûlant; mais je la crois funeste aux estomacs européens. On ne trouve plus de palmiers à quelques lieues des bords de la mer.

Aussitôt que je fus de retour, le propriétaire du lougre se disposa à retourner à Gorée; mais des incidens fâcheux retardèrent notre départ. Une dispute très-vive s'éleva au sujet des droits d'ancrage entre notre capitaine et le chef de Rufisque, propriétaire des palmiers. En cette occasion, j'eus une preuve du bon naturel des Iolofs, puisque, malgré les menaces et les injures de l'Européen, le chef de Rufisque ne cessa de le supplier de lui pardonner, et en même temps il se frottait le front avec du sable, en signe de réconciliation. Bien plus, il lui fit présent, pour la consolider, de trois énormes calebasses de vin de palme, et lui dit, en le quittant avec l'expression de la douleur : « Pardonne-moi comme je te pardonne; oublie tout comme j'ai tout oublié. »

J'appris, en arrivant à Gorée, que nous devions, sous peu de jours, nous embarquer sur la gabare *la Lionne*, pour aller à Saint-Louis.

Ce bâtiment avait été envoyé au mois de décembre 1816, avec une autre gabare, pour nous apporter toutes sortes d'approvisionnemens, et demander la remise de nos établissemens. Lorsqu'elle fut terminée, nous partîmes de Gorée vers la fin de février 1817, et, trois jours après avoir mis à la voile, la gabare mouilla dans la rade du Sénégal. Je trouvai, en entrant à Saint-Louis, M. Lasalle; et la maison de ce généreux Français devint encore la mienne, ainsi qu'elle l'avait été momentanément après le naufrage de la Méduse.

CHAPITRE II.

Voyage de Saint-Louis à Podor. — Quelques réflexions sur la colonisation de la Sénégambie.

Le gouverneur du Sénégal, peu satisfait d'administrer un pays sans commerce comme sans culture, et auquel on pouvait aisément rendre ces deux branches de prospérité publique, était allé, dans le courant du mois de mai 1817, visiter les terres qui avoisinent le fort de Podor. Son opinion sur les avantages qu'un établissement colonial pouvait procurer, opinion dont il n'avait fait mystère à personne, m'inspira le desir d'aller examiner par moi-même une contrée qu'on vantait comme très-fertile, et propre à calmer les regrets que causait à la France la perte de Saint-Do-

mingue. Le commissaire de la marine à Saint-Louis, toujours disposé à encourager la volonté que je manifestais de connaître l'intérieur de l'Afrique, m'autorisa à m'embarquer, le 1.er juin 1817, sur un petit bâtiment qui allait traiter de la gomme à l'escale du *Coq*, ou des Trarzas.

Il était deux heures quand nous partîmes. Au point du jour je montai sur le pont du navire, m'imaginant que je verrais un pays plus fertile que celui du bas du fleuve; mon espoir fut déçu; je n'aperçus de tous côtés qu'une affreuse stérilité et des lieux inhabités : quelques bouquets de joncs et de mangliers couvraient seuls la nudité de ces vastes solitudes. Ces plaines sont ainsi condamnées à ne rien produire, à cause des fréquentes inondations du fleuve, dont les eaux sont salées jusqu'à cet endroit.

Il me fut impossible de rester sur le pont dans la journée : la dureté du

crâne des nègres peut seule résister à l'ardeur des rayons presque verticaux du soleil. Je descendis donc dans la calle, et j'abandonnai les observations peu instructives, il est vrai que j'aurais pu faire et sur le pays d'Oualo, que nous avions à notre droite, et sur le désert du Sahara que l'on voyait à notre gauche. De quel intérêt pouvaient être, en effet, les remarques que m'aurait fournies le pays d'Oualo? Partout on y rencontre les traces de la désolation ou des pillages des Maures; à chaque instant on y a occasion de déplorer l'état malheureux des nègres qui habitent cette contrée, leur peu de prévoyance pour leur défense, et l'insouciance de leur chef, qui, sans cesse occupé à boire ou à fumer, souffre que les Maures viennent impunément camper dans ses états, et lui enlever ses sujets pour les traîner en esclavage. Tandis qu'il serait facile de résister à ces brigands, en rassemblant une par-

tie de la population sur un seul point, elle vit, au contraire, dispersée à de grandes distances ; de sorte que les Maures sont sûrs de n'éprouver jamais une résistance longue et dangereuse pour eux.

La chaleur étant devenue moins forte vers les quatre heures de l'après midi, je montai sur le pont ; j'aperçus, sur la rive droite, Maka. Ce village n'est plus habité, à cause des incursions des Maures. Ses environs sont fertiles ; sa position paraît assez bien choisie. Après Maka, on trouve un lieu nommé Moraille. Deux montagnes assez élevées, et où se sont réfugiés les habitans de Maka, font distinguer de très-loin cet endroit. A quelque distance on voit un bois de mangliers si serré, qu'un homme aurait bien de la peine à le traverser. On sent jusqu'à ce lieu la brise de la mer ; elle rend l'air très-froid lorsque le soleil est couché. Un ronnier d'une hauteur considérable sert

de point de reconnaissance pour distinguer l'escale de Darmankour, qui est peu fréquentée par les marchands qui viennent traiter la gomme ; elle appartient à la tribu de Schems ou Soleil. Avant d'y arriver, on passe près d'une île qui découvre à mer basse, et où l'on voit souvent beaucoup de crocodiles qui viennent y dormir au soleil.

Nous mouillâmes, le 3 juin, devant l'escale du Coq ou des Trarzas. Quoique la rivière soit ici encore salée, les Maures et leurs troupeaux en boivent l'eau sans répugnance. Le propriétaire du navire qui m'avait amené resta à l'escale des Trarzas pour acheter de la gomme : connaissant le but de mon excursion, il m'offrit de m'embarquer sur un bateau qu'il expédia, après midi, à Podor. Je m'empressai de profiter de cette occasion, et nous levâmes l'ancre avant la nuit.

Guiangué s'offrit d'abord à nos regards. Ce village est situé sur le bord de la ri-

vière, il dépend du pays d'Oualo : c'est là que les eaux du Sénégal cessent d'être saumâtres; et tout le canton, quoique éloigné de cinq lieues au plus des Trarzas, est bien cultivé. Pour la première fois j'y remarquai la sage et singulière coutume des nègres d'entourer les épis de mil d'un bouchon de paille pour mettre les récoltes à l'abri des ravages des oiseaux, tandis qu'ils n'emploient aucun moyen pour les défendre du pillage des Maures.

Le vent, qui jusqu'alors nous avait été extrêmement favorable, nous devint tout-à-coup contraire : cette circonstance fâcheuse me donna lieu d'admirer le courage et la patience des matelots nègres; car ni la crainte des crocodiles, ni le danger de supprimer une transpiration toujours abondante, ne les empêchaient de se jeter dans l'eau lorsque le bâtiment avait touché sur un bas-fond : alors, soit à force de bras, soit avec l'aide

de longues perches, ils parvenaient à le mettre à flot. Mais ce n'était pas tout encore ; comme il est assez commun d'être surpris par des calmes plats sur le Sénégal, à cause du rétrécissement de son cours et de la hauteur des arbres qui croissent sur les rives, les nègres ne cessaient pas de ramer ou de tirer à la cordelle pendant des heures entières ; on ne les entendait pas se plaindre, malgré les fatigues excessives qu'ils avaient à supporter : les chants continuels du pilote semblaient même les leur faire oublier.

Au lever de l'aurore nous vîmes l'île de Tod sur notre gauche ; on distinguait quelques cases bien chétives au milieu des bois touffus qui la couvrent dans toute son étendue. Cette île, située à quarante-cinq lieues de Saint-Louis, a près de deux mille toises en longueur et de six cents toises en largeur ; elle est submergée, dans la saison des pluies, par les inondations périodiques du fleuve,

dont la crue est souvent de vingt-cinq pieds au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux. On rencontre peu de culture sur Tod. Cette île appartient en commun au roi Brak et au roi des Trarzas.

Nous eûmes des calmes pendant la journée du 4, et ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que nous pûmes atteindre Daganna, éloigné de quatre lieues seulement de l'île de Tod. Les terres qui bordent les deux rives du Sénégal, dans le voisinage de Daganna, sont d'une grande fertilité, due aux débordemens du fleuve. En effet, on y voit de vastes champs de mil, dont on fait deux récoltes par an. La rive qu'habitent les Maures n'est pas non plus sans agrémens; mais elle est bien plus boisée que celle où demeurent les nègres, et par conséquent moins cultivée. Riches en troupeaux, les Arabes préfèrent la vie oisive des pâtres à la condition toujours pénible des laboureurs. Le Sénégal est

très-large devant Daganna, et l'on n'y navigue pas sans danger, à cause de l'agitation considérable de ses eaux. Daganna est à une centaine de pas des bords du fleuve : la population peut s'y élever à deux mille âmes : elle se compose de Poules et d'Iolofs.

Avant que le soleil fût descendu sous l'horizon, nous passâmes devant Gaët, village de la dépendance des Poules. Il est situé sur la rive droite du fleuve, à treize lieues environ de l'escale du Coq. Le sol est d'une si grande fertilité depuis cet endroit jusqu'à Podor, qu'on ne voit de tous côtés que des campagnes couvertes de riches moissons. Le mil y croît en abondance. Nos matelots descendirent à terre pour en arracher quelques tiges. Je n'en eus pas mâché une pour me désaltérer, que je fus tout surpris d'en exprimer une liqueur aussi sucrée que celle de la canne de nos colonies. Peut-être l'industrie en tirera-t-elle un jour des

avantages bien plus précieux que ceux que la betterave a produits en France. Gaët peut renfermer trois mille habitans : ce village est fortifié avec des murailles en terre. Quoique la rivière y soit fort large, je vis un nègre la traverser avec un troupeau nombreux, qu'il dirigeait en nageant avec autant de facilité que s'il eût été à terre.

Profitant du vent qui nous était favorable, nous gagnâmes, avant dix heures du soir, Bokol, où l'on traite beaucoup de mil, et où l'on prétend que les lions sont très-nombreux ; nous n'en entendîmes aucun, quoique ordinairement cet animal pousse des rugissemens pendant la nuit. Celle-ci était très-noire ; un incendie vint tout-à-coup en dissiper les ténèbres, et répandre une lumière presque aussi vive que celle du soleil en plein midi : quoique fort éloignés du bois où l'on avait mis le feu, nous entendions très-distinctement le pétillement des flammes.

Dès que nous nous en fûmes approchés, nous éprouvâmes une chaleur si forte, que nous fûmes obligés de virer de bord pour n'en pas être incommodés.

Un faible jour nous éclairait lorsque nous doublâmes la pointe du Cachaux : ce lieu est très-dangereux quand on est en guerre avec les Poules. Ils s'y fortifient alors pour tirer sur nos bateaux, et ils le font presque toujours avec avantage, parce que la rivière est tellement resserrée en cet endroit, qu'on ne peut s'éloigner de plus d'un quart de portée de fusil du rivage. Nous étions à neuf heures du matin par le travers de l'île Lamnanio. Les circuits nombreux que le fleuve décrit ici, et l'élévation des arbres qui l'ombragent, empêchent de se servir des voiles ; au reste, on y éprouve ordinairement des calmes plats. L'île Lamnanio est remarquable à cause des riches plantations de tabac indigène que les nègres y ont formées. Cette île est très-basse ; ce ne

serait pas sans danger qu'on la traverserait seul, parce que les crocodiles et les hippopotames s'y retirent en grand nombre. Les nègres ont observé que les aigrettes et les vanneaux se tenaient dans les parages fréquentés par les crocodiles. C'est un indice certain, disent-ils, pour que le voyageur s'en écarte.

Tandis que nos matelots tiraient le bateau à la cordelle, je descendis avec le pilote sur la rive opposée qu'habitent les Poules, et j'admirai le bel ordre qui règne dans leurs cultures, et la richesse du sol qu'ils ensemencent. Enfin, vers midi, après de longs retards, il s'éleva une jolie brise qui nous engagea à mettre à la voile. Nous passâmes peu de temps après devant le marigot de Diu, qui forme l'île au Morphil, et nous mouillâmes, à deux heures de l'après-midi, dans la baie où est située l'escale des Braknas. Dix-sept autres bâtimens s'y trouvaient aussi. Je remis au lendemain l'excursion

que je me proposais de faire à pied à Podor, et je me contentai ce jour-là d'observer le mouvement prodigieux qui règne à l'escale des Braknas. En effet; on y voit des caravanes qui viennent de pays bien au-delà de Galam, tandis que d'autres arrivent des forêts de Salum, dont la gomme est la plus claire et la plus recherchée pour les pharmacies. Les largesses des marchands de Saint-Louis ont attiré dans l'escale un grand nombre de femmes qui, par reconnaissance, paraissent fort prodigues de leurs bonnes grâces; elles sont presque toutes de la caste des princes, et plusieurs même appartiennent à la famille royale; mais elles oublient aisément la dignité de leur rang élevé pour jouir des présens qu'elles obtiennent de leurs nombreux amans. Au reste, on peut, m'a-t-on dit, combler leurs desirs et payer leurs charmes, fort souvent surannés, avec une coudée de toile-guinée bleue.

Au jour naissant, je m'embarquai dans un canot pour gagner la rive escarpée des Poules, et de là me rendre à pied à Podor. Des nègres traversaient en même temps que nous le fleuve à la nage; et, pleins de confiance dans leurs grisgris, ils affrontaient sans crainte les dangers imminens auxquels les exposait la multitude de crocodiles dont le fleuve était rempli. Aussitôt que j'eus mis pied à terre, je renvoyai le canot qui m'avait amené, et je gardai avec moi deux nègres armés de fusils. Nous traversâmes d'abord une plaine couverte de plantations de gros mil disposées avec symétrie; je descendis ensuite dans un ravin peu profond, qui devient un marigot considérable dans la saison pluvieuse; puis je côtoyai un petit bois où j'aperçus, à peu de distance, une troupe d'outardes. La chair succulente et délicate de cet oiseau le fait beaucoup rechercher; mais il est très-difficile à atteindre. Nous

avions encore devant nous des champs où des cultures de gros mil bien alignées étaient une preuve de l'industrie des habitans du pays. Quelques hangars s'élevaient au milieu : c'est là que des gardiens se mettent à l'abri du soleil pour empêcher les bestiaux de venir saccager les récoltes que sans doute des haies protégeraient mieux encore. On voyait aussi çà et là des tas d'épis de mil exposés au soleil pour les faire mûrir plus promptement. Des melons d'eau sont semés parmi ces céréales, et fournissent ainsi aux cultivateurs une boisson douce et saine qu'ils seraient obligés, sans ce secours, d'aller puiser à des distances souvent fort éloignées.

Nous rencontrions à chaque instant, sur la route, des Poules qui nous abordaient avec le salut d'usage des mahométans, et nous demandaient du tabac d'Europe et de la poudre, objets qu'ils desirent avec ardeur ; mais nous les leur

refusions; car plus on donne aux Poules, plus leurs demandes deviennent importunes.

Nous n'avions fait qu'une lieue environ, lorsque nous distinguâmes le château de Podor. Avant d'arriver près des ruines de cette forteresse, on traverse une plaine d'une grande étendue, où l'on ne remarque aucune trace de culture. Quelques canons épars dans divers endroits montrent et la négligence des Européens qui les y ont laissés, et l'ignorance des nègres qui ne savent pas s'en servir. Les habitans de Dakar et de la Gambie, quand ils en trouvent après le naufrage d'un navire, les placent au moins dans leurs mosquées comme ornemens.

Je restai peu de temps à Podor, car je n'étais pas sans inquiétude sur les dispositions des nègres de ce village. Cependant le maître de la case où je logeai, après m'avoir fait servir un couscous mêlé de morceaux d'intestins de bœuf,

me donna trois beaux melons : les semences en ont été apportées d'Europe par un des anciens résidens du comptoir de Podor. Les melons réussissent merveilleusement dans tous ces cantons; mais les nègres n'en cultivent qu'un petit nombre, qu'ils envoient à leurs amis du Sénégal. Je me remis en route vers midi, et, ayant repris le chemin de l'escale des Braknas, en compagnie d'un Maure et d'un Poule montés sur le même cheval, j'arrivai, après deux heures de marche, devant l'escale des Braknas. Je fis hêler un canot; rendu à bord de notre bateau, j'allai me reposer à l'ombre dans la cale, où la fatigue de ma course et la chaleur causée par le vent du désert ne tardèrent pas à assoupir mes sens. J'avais employé utilement le court séjour que j'avais fait à Podor, en parcourant ce village dans tous les sens, et en examinant attentivement sa position avantageuse, ainsi que celle du fort : je vais donc en-

trer dans quelques détails à ce sujet.

Podor est placé à soixante-cinq lieues de Saint-Louis. Le canton qui l'avoisine est fertile et bien cultivé. La rive sur laquelle ce village est bâti est d'un abord difficile et d'une hauteur considérable, pendant que la rive du fleuve habitée par les Maures est très-basse, et presque toujours inondée. Le plus grand nombre des habitans de Podor sont originaires de Saint-Louis : ils ne sont pas dépourvus d'industrie : j'eus lieu d'en juger en voyant la case du chef du village : elle est divisée en deux chambres ; l'une sert de logement à la famille, et l'autre de cuisine et de magasin, car il s'y trouve un énorme vase en terre où l'on serre la récolte. On a dessiné sur les murs, crépis avec soin, des peintures figurant la chasse du crocodile. Il n'existe plus du château que les murailles et la poudrière : la longueur de ce fort est de soixante pas, et la largeur de quarante. L'on voit en

outre les ruines de remparts construits le long de la rivière, et qui la dominaient dans toute son étendue. Cet établissement serait un point d'une grande importance pour nous, parce qu'il défendrait l'escale des Braknas, et protégerait un pays dont on peut former une magnifique colonie agricole, sans être forcé de remonter jusqu'à Galam. Le flot et le jusant se font sentir à Podor, et même au-delà.

Le lendemain de mon retour de Podor, j'allai visiter plusieurs des capitaines marchands, dont les bâtimens étaient mouillés dans le voisinage de celui qui m'avait amené. Je trouvai l'un de ces messieurs en conversation avec l'amtoro; c'est le titre que portait autrefois le roi de tout le pays de Foute. Cet amtoro était âgé de vingt ans; son confident, un vieux marabout et un fou, vains simulacres de la royauté, l'accompagnaient. Les deux premiers gardaient respectueusement le silence; le dernier seul avait le privilége

de se moquer de tous les assistans ; et les sœurs du roi des Braknas ne furent même pas à l'abri de ses sarcasmes, auxquels l'amtoro donnait fréquemment des applaudissemens. Le costume de ce prince ne manquait ni de grâce ni d'élégance. Il avait une culotte et une tunique de toile bleue, que serrait autour de ses reins une ceinture en laine écarlate. Il portait à ses pieds des sandales et des éperons d'argent; ses doigts étaient chargés d'anneaux du même métal; un turban blanc enrichi d'une couronne de grisgris en maroquin rouge, n'était pas un des moindres ornemens de son habillement.

Le pont du bâtiment où j'étais alors se trouvait envahi par un grand nombre d'oisifs maures, nègres ou poules. Curieux d'observer les mœurs des individus des diverses nations qui se promenaient à bord, je quittai la société de l'amtoro pourpasser à celle des Maures, où je remarquai plusieurs tableaux non moins

intéressans que celui qui m'avait précédemment frappé. Au moment où j'allais quitter la goelette, je vis monter un vieillard aveugle et cassé par les ans ; un enfant d'une figure très-douce le soutenait avec peine ; on eût cru voir Bélisaire appuyé sur son jeune guide. Cette scène inattendue m'engagea à rester, et, au moyen d'un interprète complaisant, j'eus une assez longue conversation avec ces deux Maures. Le vieillard me cita avec une grande facilité les principaux traits de l'histoire des Maures, et les noms des gouverneurs qui ont commandé au Sénégal depuis Louis XIV, dont le nom ne lui était même pas inconnu. Je demandai à ce vieux guerrier s'il voulait me confier son petit-fils pour le conduire en France : Oh ! non, s'écria-t-il; comment pourrais-je survivre à cette séparation? je ne m'endors jamais qu'après m'être assuré avec la main qu'il repose sur ma natte.

Le créole propriétaire de la goelette où j'avais passé unepart ie de la journée commençait à s'impatienter des nombreuses visites qui se succédaient à son bord; mais il n'osait montrer tout le mécontentement qu'il en ressentait ; car c'est à force de complaisances qu'on parvient à traiter de la gomme avec avantage. Un de ses chasseurs vint fort à propos le tirer d'embarras, et le délivrer des importuns qui se proposaient de coucher sur le navire. En effet, au moment qu'on ne s'y attendait pas, on hissa à bord un sanglier pesant cent quatre-vingt-dix-huit livres, qu'on venait de tuer dans le voisinage de l'escale. A cette vue les Maures se précipitèrent en foule dans les canots, pour s'éloigner d'un bâtiment devenu inhabitable par la présence du corps d'un animal immonde; leur frayeur superstitieuse était si grande, que plusieurs d'entre eux se jetèrent dans l'eau, aimant mieux mouiller leurs vêtemens

que de les souiller par le contact même involontaire du sanglier, ou de celui qui l'avait tué, non moins impur que la victime de son adresse.

Je quittai le lendemain l'escale des Braknas, où j'avais passé trois jours. Mon retour s'effectua assez rapidement jusqu'à Gaët, que nous vîmes dans la soirée même du jour de notre départ. J'étais accompagné d'un créole de Saint-Louis : nous descendîmes ensemble à Gaët pour chasser; mais son chien fut blessé à mort par une panthère qui se déroba bientôt à notre vue dans les buissons épais qui se trouvent sur les bords du fleuve : la crainte de faire quelque rencontre encore plus fâcheuse nous força de remonter de suite à bord. Enfin, après une navigation assez pénible, par la maladresse de nos laptots, qui ne savaient éviter aucun banc, nous atteignîmes l'escale des Trarzas. Il nous tardait bien d'y arriver, nos minces provisions ayant été épuisées en peu de temps.

L'eau que nous avions bue en grande quantité, car nous n'avions point emporté de vin, nous avait aussi beaucoup affaiblis. Les marchands qui traitaient à l'escale des Trarzas renouvelèrent nos provisions, et dès le lendemain nous fûmes en état de partir. Je laisserai de côté les détails peu curieux de notre navigation. Je descendis à Saint-Louis, à huit heures du soir, après avoir employé quatorze jours à mon voyage de Podor. Nous pouvions débarquer de meilleure heure à Saint-Louis; mais nos laptots s'y opposèrent, assurant que les plus grands malheurs menacent ceux qui en approchent avant la nuit. C'est ainsi que j'ai vu des matelots français ne pas vouloir qu'on jouât du flageolet, parce qu'ils prétendaient que le son de cet instrument empêchait les vents de souffler. Qui aurait jamais cru qu'un matelot de Bordeaux n'était pas plus éclairé sur certains points qu'un nègre du Sénégal? La su-

perstition rapproche les hommes les plus différens de coutumes, de mœurs et de langage.

Mon voyage à Podor m'avait tout-à-fait convaincu des avantages que pouvait un jour procurer la colonisation de la Sénégambie, si l'on se bornait à cultiver le coton, l'indigo et diverses céréales qui croissent en abondance dans cette contrée, et surtout si l'on ne s'éloignait pas des bords du fleuve, dont les terres, périodiquement inondées, sont beaucoup plus productives et plus à portée que celles de l'intérieur d'être protégées contre les ravages des Maures. Mais je n'envisageai pas sans effroi toutes les difficultés que des Européens auraient à surmonter pour s'y établir. Les événemens ont justifié mes craintes. En effet, le climat et les habitans inquiéteront continuellement les colons qui voudront se fixer dans le pays des Poules. Ces nègres mahométans sont trop éclairés pour ne pas nous crain-

dre, trop fanatiques pour ne pas nous haïr, trop forts pour ne pas lutter longtemps contre des garnisons affaiblies par les maladies. Je suis loin pourtant de croire que l'on doive renoncer entièrement aux projets formés il y a deux ans sur la Sénégambie : ceux qu'on avait d'abord tracés l'avaient été, peut-être, trop rapidement; mais c'eût été une grande faute de les abandonner; aussi n'a-t-elle pas été commise : on a laissé au temps le soin de les améliorer et d'en assurer plus tard le succès. Ces mesures de temporisation perpétueront au moins dans ces contrées le crédit dont les Français y jouissent encore, et que l'on finirait par perdre, si l'on ne se pénétrait pas de la grande vérité renfermée dans ce vers de Virgile :

Tu ne cede malis ; sed contrà audentior ito.

Je regarderai en même temps comme une idée heureuse et susceptible de

donner de grandes espérances, celle de rassembler sur un même point une population de nègres païens opprimés par les Maures, de les vêtir comme les blancs, de les aguerrir, et, tout en les dirigeant par des institutions en harmonie avec leur intelligence, de leur cacher la main qui les protége, en mettant à leur tête des hommes de leur couleur, tirés de nos colonies d'Amérique. Ainsi ne voyons-nous pas qu'en Russie on fait passer sous la gêne de la discipline militaire les hommes grossiers dont on veut faire un jour des citoyens utiles. Ces cypaies que nous formerions au Sénégal, heureux d'être défendus contre les Maures, fiers, comme le sont tous les nègres païens, d'être vêtus et armés à l'européenne, donneraient d'abord quelques soins à l'agriculture pour se procurer une aisance conforme aux mœurs que l'orgueil de l'habit leur ferait adopter. Les progrès et les profits seraient

lents; mais les besoins du luxe s'accroissant comme à Saint-Domingue, nous en deviendrions naturellement les facteurs. Ces moyens de réussite seraient plus dans l'esprit du temps, et moins douteux qu'une guerre injuste à la manière des Pizarres, puisqu'on souleverait par-là une population considérable assez bien armée, courageuse, et combattant avec l'habitude du climat, et de privations dont nous ne pourrions pas long-temps supporter les rigueurs.

Les missionnaires, dont quelques personnes ont parlé, feraient sans doute des prosélytes chez les païens; mais ils éprouveraient une résistance invincible de la part des mahométans, à moins qu'ils ne déployassent ces vertus qui enfantent des prodiges. Il faudrait, par exemple, qu'on les vît traverser le désert pour racheter des Maures les enfans des nègres, porter eux-mêmes l'abondance dans les lieux que la disette aurait ra-

vagés ; alors seulement on pourrait voir se former un nouveau Paraguay sur les bords du Sénégal. La charité, n'en doutons point, est le seul langage qui soit à la portée des nègres, et le seul capable de commander leur admiration. D'ailleurs l'expérience nous prouve qu'on civilise les peuples barbares par des bienfaits ou par la fermeté appuyée sur la force et la victoire, mais bien rarement par des raisonnemens abstraits que leur ignorance ne peut comprendre.

CHAPITRE III.

Désert. — Escales où l'on traite la gomme. — Mœurs des Maures. — Guerre de Sidi Ali.

J'AVAIS traversé une petite partie du Sahara, après avoir échappé au naufrage ; entièrement occupé alors, ainsi que mes nombreux compagnons d'infortune, du soin de veiller à notre conservation commune et d'arriver au plus tôt sur les rives du Sénégal, je n'avais pas pu bien observer les mœurs de cette singulière race d'hommes qui habite le désert, et que nous connaissons sous le nom de Maures. Mais je fus à même de les étudier assez pour les décrire, en remontant, en 1817, le Sénégal jusqu'aux escales ou entrepôts du commerce de la gomme, situées sur les bords du fleuve, et appelées

escales des Trarzas et des Braknas; ce sont les deux tribus les plus puissantes de cette partie du Sahara.

Ce désert commence au pied de l'Atlas, et vient se terminer au Sénégal. Son étendue n'est pas moins grande de l'est à l'ouest, puisque l'Egypte et l'Océan atlantique lui servent de bornes. Cet espace immense n'offre qu'un sol rougeâtre et rebelle à toute végétation, excepté près des sources ou des puits, où l'on trouve des arbustes épineux, du pourpier, des asclépias, et dans la partie rapprochée du Sénégal et peu éloignée de la mer, où sont les trois grandes forêts d'acacias qui donnent la gomme.

Des sources naturelles dispersées à de grandes distances les unes des autres, soit sur le plateau, soit dans les ravines, et des puits creusés par la main des hommes, fixent quelquefois, mais pour peu de temps, les tribus des Maures toujours errantes. Le sable mouvant qui

couvre la plus grande partie du désert ajoute aux dangers nombreux que l'homme y court sans cesse; car, soulevé par les vents, il cache les sentiers, bouche les sources, et, dans ses tourbillons, engloutit des caravanes entières.

Ces accidens n'arrivent pas le long du Sénégal, ni à peu de distance des bords de la mer, seule partie que j'ai visitée: mais les phénomènes que l'on y observe ne sont pas moins terribles; car, dès que le vent d'est a soufflé, le raz de marée se fait sentir ordinairement sur les côtes de la mer: l'horizon a la blancheur d'un foyer ardent; une flamme dévorante semble circuler dans l'air que l'on respire, et l'eau que l'on boit pour apaiser la soif continuelle dont on est tourmenté semble l'irriter de nouveau. Le silence affreux qui règne dans la nature désolée, n'est troublé que par les longs gémissemens des troupeaux haletans; et le Maure, renfermé dans sa tente, n'a-

paise le feu qui le consume qu'en restant dans une immobilité complète.

Quel peuple eût osé habiter une telle région, si la nécessité ne l'eût forcé d'y chercher un asile contre ses ennemis? C'est cette nécessité qui obligea les Maures, chassés de l'Espagne et persécutés dans les états barbaresques, d'y venir planter leurs tentes; mais ils n'y peuvent vivre que dispersés et en petit nombre.

Avec la saison de la sécheresse, les Maures viennent sur les bords du Sénégal : les pluies en repoussent quelques-uns des bords de ce fleuve jusqu'au pied de l'Atlas.

Il n'est pas étonnant que ce peuple, exposé sans cesse à devenir la proie de la faim ou d'ennemis qui arrivent à l'improviste, soit cruel et perfide. Partout où la terre est ingrate, l'homme est sombre, barbare et avide de pillage: les dépouilles des victimes que le besoin ou

la rage lui font immoler, sont les seules moissons qu'il récolte sur ses campagnes désolées.

Pour vivre dans un pays si affreux, il faut une force de tempérament bien supérieure à celle des autres peuples : elle est le partage des Maures; leur taille est moyenne, mais leur agilité est sans égale. S'agit-il de traverser un fleuve, ils peuvent défier les nageurs les plus habiles. Leurs traits sont beaux et réguliers, mais la perfidie est peinte dans leurs regards. Leurs cheveux, qui frisent naturellement, ont toute la grâce de ceux des Européens; la maigreur de leurs corps les rend propres aux fatigues des voyages, et non pas au travail de la terre.

Si l'or est précieux à leurs yeux, ce n'est pas pour eux qu'ils le recherchent, c'est pour orner leurs femmes : comme tous les peuples de l'Afrique, le commerce d'échange est celui qu'ils préfèrent.

A dix ans les Maures vont à la guerre: à cet âge ils savent manier un coursier, et se servir d'un fusil. Les fils des princes se font surtout remarquer par leur audace. L'un d'eux, nommé Alycoury, à peine âgé de neuf ans, ne craignait pas d'aller seul enlever un mouton au milieu des bergers maures qui gardaient les troupeaux : il montait à cheval sur la bête qu'il avait enlevée, et menaçait de tuer les bergers qui le poursuivaient; intimidés par le fusil avec lequel cet enfant les couchait en joue, ils n'osaient pas faire de nouveaux efforts pour l'arrêter. Alycoury était ordinairement nu. Je le vis un jour, non sans une grande surprise, vêtu d'une belle tunique blanche : Où vas-tu? lui demanda-t-on. Je vais, répondit-il, dans mon camp; mes tributaires veulent en venir aux mains, et ma présence les fera rentrer dans le devoir. Dix ans de plus, et une éducation européenne, cet enfant ne deviendrait-il pas un héros?

Les armes des Maures sont les mêmes que les nôtres. Le défaut de discipline les rend inférieurs à nous dans les combats. Obligés de parcourir des espaces immenses pour trouver leurs ennemis ou leur proie, toute leur estime est naturellement pour la cavalerie; aussi la plupart d'entre eux ont-ils des chevaux dont la rapidité à la course est sans égale. Ils ont aussi des chameaux, des bœufs et des moutons, qui leur fournissent la viande et le lait dont ils se nourrissent, ainsi que le poil dont ils se servent pour fabriquer le tissu de leurs tentes. Les chameaux portent le bagage et les marchandises. C'est également avec ces animaux qu'ils transportent aux escales la gomme qu'ils ont recueillie dans les forêts, où elle suinte des troncs et des branches de l'*acacia senegalensis*.

Les marabouts maures ont seuls le privilége de recueillir la gomme : ce droit exclusif est assez juste, puisqu'ils ne

peuvent pas prendre part aux moissons sanguinaires des autres Maures, qui ont seuls la prérogative de porter des armes. Le scrupule de ces prêtres mahométans sur ce point est tel, qu'ils ne se serviraient même pas d'un couteau dont la forme approcherait tant soit peu de celle d'un poignard.

Les Européens appellent *escale* une réunion de tentes que les Maures dressent ordinairement dans un endroit où le fleuve forme un coude : ce camp indique seul que le bord du fleuve est habitable. Partout où un Européen établit sa demeure, même temporairement, il lui faut autour de lui au moins un jardin; au contraire, partout où un Maure fixe ses tentes, il détruit tout; il crée un désert dans les lieux mêmes que la nature a parés de quelques agrémens : rien n'est donc plus stérile que les environs d'un camp de Maures, lors même que le sol est susceptible de quelque culture;

cependant l'activité règne dans l'escale; le mugissement des troupeaux avertit que l'on en approche, et dès que l'on est dans le camp, on voit un mouvement pareil à celui des bourgs à marché en Europe, le jour où les gens de la campagne ont coutume d'y venir. D'un côté arrivent des caravanes qui apportent la gomme; de l'autre, de longues files de chameaux vont se désaltérer dans le fleuve; plus loin, un troupeau de bœufs porteurs montés par des Maures marchent à pas lents pour se plonger dans les eaux du Sénégal; ici c'est un marchand maure qui court après un traitant de Saint-Louis pour lui vendre d'avance la gomme que ses esclaves recueillent dans les forêts; là des *pourognes* (c'est ainsi qu'on nomme les filles issues des négresses et des Maures) portent des calebasses remplies de lait à bord des bâtimens; les unes les vendent pour une

poignée de poudre ; d'autres, encore dans la fleur de la jeunesse, et d'une figure séduisante, offrent ce lait aux riches marchands, sans cependant en demander le paiement ; mais elles en reçoivent un prix plus considérable que celui qu'elles auraient pu exiger : il est vrai qu'elles rehaussent par quelques complaisances la valeur de ce qu'elles donnent. Le soleil est déjà au milieu de sa course ; de tous côtés on voit des prêtres frapper la terre de leur front et invoquer Allah ; à leur voix, hommes, vieillards, femmes et enfans se prosternent devant l'astre du jour, en adressant leurs prières à l'Eternel.

Un camp situé dans l'intérieur du désert, et non loin des forêts d'où l'on tire la gomme, est le séjour du roi des Trarzas. S'il vient sur les bords du fleuve pour visiter les bâtimens et recevoir les présens d'usage, quelques princes l'accompagnent sans armes ; car, à l'escale,

personne n'en porte, tous les marchands de gomme étant, je l'ai déjà dit, des marabouts qui ne combattent jamais. Ce roi est âgé d'environ soixante-cinq ans; sa figure inspire le respect; sa chevelure et sa barbe blanches lui donnent l'air imposant d'un patriarche; il est vêtu d'une longue pièce d'étoffe blanche qui enveloppe son corps, et laisse passer ses bras et ses jambes, dont la force musculeuse le dispute à celle des jeunes gens qui le suivent. La blancheur de ses vêtemens est la seule marque qui le distingue de ses sujets; on le voit fumer dans la même pipe que ceux qui l'entourent.

Le caprice fait choisir une épouse, le caprice la fait répudier. Fiancées à six ans, les Mauresses sont mères à douze: elles ne sont jolies qu'à cet âge; dès qu'elles ont atteint vingt ans, elles peuvent passer pour surannées.

Toutes les femmes arabes se teignent les ongles en rouge. Cette coutume, qui

existe dans le nord de l'Afrique et dans plusieurs pays de l'Orient, se retrouve sur les bords du Sénégal. On emploie pour cet usage le henné (lawsonia).

L'hospitalité est la première vertu des habitans du désert; ils l'exercent indifféremment envers l'étranger riche ou pauvre, excepté envers le chrétien; il est comme un proscrit pour ces peuples.

La viande et le lait forment toute la nourriture des Maures : sobres par tempérament, ils passent quelquefois huit jours dans le désert sans rien trouver à manger, ni une seule goutte d'eau pour se désaltérer; une ceinture passée autour des reins, et qu'ils serrent davantage chaque jour d'abstinence forcée, les empêche de succomber à l'excès de la faim, de la soif et des fatigues.

Malheur aux hommes que le hasard fait tomber entre leurs mains! Réduits à l'esclavage le plus dur, leur sort est affreux, leurs tourmens sont continuels.

Ainsi l'Europe peut briser les fers des noirs ; mais l'Afrique est loin de songer à adoucir le joug dont ses propres enfans s'accablent entre eux. Il existe encore parmi les Maures une classe d'hommes qu'on appelle *tributaires,* restes des nations vaincues ; ils gémissent dans la servitude la plus affreuse : leurs troupeaux, leurs femmes sont la proie de leurs maîtres, et la moindre résistance de leur part est punie de mort.

L'aridité du désert a dû naturellement porter le Maure à embrasser la vie nomade ; cette existence oisive et vagabonde a pour lui plus de charmes que la condition du cultivateur, soumise sans cesse à de nouvelles fatigues : cependant on voit sur les rives du Sénégal plusieurs champs auxquels les Maures confient quelques semences ; mais la nature seule prend le soin de les faire croître.

Des sons assez agréables tirés d'une guitare grossièrement façonnée, des chan-

sons (1) très-langoureuses, feraient croire, lorsqu'on assiste à un de leurs concerts, que l'on se trouve au milieu de musiciens espagnols. La profession de musicien donne à ceux qui l'exercent le droit d'enfreindre les lois sévères de Mahomet contre l'ivresse.

Il n'est pas étonnant qu'on distingue parmi cette nation un grand nombre de races différentes. Au moyen du *navire du désert* (on sait que c'est ainsi que les Maures appellent le chameau), ils se transportent des confins de l'Égypte aux rives du Sénégal. C'est en effet près de ce fleuve que l'on rencontre les Ouladahmed, restes d'une tribu de Bédouins qui a été presque totalement exterminée. Chassée des bords du Nil, où elle était

(1) Voici une de leurs chansons :

Leida est malade dans l'Irak, que ne puis-je lui porter mes soins!
Qui peut mieux guérir un mal que celui qui en connaît la cause!
Lorsque je regarde Leida, il me semble que je n'ai que des yeux.
Lorsqu'elle parle, il me se semble que je suis tout oreille.
Leida est malade dans l'Irak, que ne puis-je lui porter mes soins!

établie, elle vint se réfugier sur ceux du Sénégal, où elle exerça sa fureur sacrilége, même sur les marabouts, crime impardonnable chez les Maures. Le roi des Braknas jura leur perte; leur destruction suivit de près sa menace. Réduits à un petit nombre, les Ouladahmed se font remarquer par leur caractère féroce; ils le cèdent pourtant en ce point aux Ouladamins qui errent dans le voisinage de Portendik; car ceux-ci sont, dit-on, anthropophages. L'aspect d'un Ouladahmed respire, comme celui du tigre, une soif de sang que rien ne peut assouvir; son regard farouche se promène de tous côtés comme pour découvrir une proie; sa barbe est rare, mais dure et hérissée; son corps est petit, mais plein de vigueur. Son costume est celui des autres Maures, excepté qu'il n'a qu'une tunique, qu'il serre autour de ses reins avec une ceinture. On dirait, en voyant son air féroce, qu'il médite

de venger la mort de ses ancêtres, et de se soustraire au tribut qu'on lui a imposé. Le cri de mort que poussaient ces barbares, en pénétrant dans un camp qu'ils voulaient piller, ressemblait, m'a-t-on dit, au rugissement des bêtes féroces; il glace encore d'effroi les Maures, lorsqu'on l'imite devant eux.

Pour parvenir au rang de chef parmi les Maures, il faut être guerrier ou prêtre. Ces derniers, couverts du voile respectable de la religion, ont un moyen toujours sûr de faire exécuter leurs volontés.

L'ambition agite ses flambeaux au milieu des déserts de l'Afrique comme dans les pays les plus fertiles des autres parties du monde. La guerre que s'y font les rois offre des traits de courage et de fureur non moins extraordinaires qu'en Europe. En voici un exemple qui s'est passé lorsque j'étais sur les bords du Sénégal.

Achmet Moctar, prince des Trarzas, avait été nommé tuteur de son neveu Sidy Aly. Les victoires qu'il devait à son courage, le soin avec lequel il avait administré les affaires des Maures, lui avaient attiré au plus haut degré l'affection du peuple. Il résolut de tirer avantage de ces dispositions. Chez les Maures, la royauté est quelquefois mise à l'encan. Achmet sut employer avec adresse les coutumes ou présens qu'il recevait des Européens, pour se faire des partisans; bientôt leur nombre devint formidable; par leur moyen il s'empara du pouvoir suprême, au préjudice de son neveu.

Cependant Sidy Aly, qui connaissait ses droits, n'attendait que l'occasion de les faire valoir. Il avait près de trente ans, qu'elle ne s'était pas encore offerte. Enfin il résolut de les revendiquer. Il remonta jusqu'à Galam pour chercher des secours. Le petit nombre des guerriers attachés à son infortune, et qui l'a-

Sidy au milieu des siens. Favorisés par l'obscurité de la nuit, ils s'introduisent dans les tentes du prétendant, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, tranchent la tête à six des principaux guerriers de Sidy, et, plus heureux que les héros troyens, ils rentrent dans le camp de leur roi chargés de ces sanglans trophées.

Achmet, dont l'armée était composée de quatre cents princes ou grands vassaux, et de huit cents tributaires ou serfs, crut devoir demander du secours au roi des Braknas. Celui-ci lui envoya deux mille fantassins. Sidy Aly allait être anéanti; la perte de sa troupe et la sienne étaient jurées. Dans cette extrémité, il prit un parti digne d'un général consommé dans son art; ce fut de prévenir la jonction des armées ennemies. En conséquence, il marcha d'abord contre les Braknas, qui furent intimidés de cette résolution. La hardiesse de Sidy Aly lui

Achmet, voyant qu'il lui serait très-difficile de débusquer Sidy Aly de sa position, résolut d'en former le blocus, comme on aurait pu le faire d'une forteresse imprenable. Cette manœuvre paraît sage, quand on connaît la manière de combattre des Maures : rarement ils livrent des batailles rangées; ils se présentent un à un, tirant leur fusil, puis se sauvent précipitamment et se retirent dans leur camp. On conçoit aisément que les remparts de Sidy Aly, attaqués de cette manière, étaient presque imprenables.

On vit pendant cette guerre se renouveler dans les déserts de l'Afrique ce trait de courage et de dévouement dont Nisus et Euryale avaient donné l'exemple dans les temps héroïques. Quatre princes du camp d'Achmet, irrités de la résistance opiniâtre de Sidy Aly, se dévouèrent pour mettre un terme aux hostilités, et s'offrirent pour aller enlever

Sidy au milieu des siens. Favorisés par l'obscurité de la nuit, ils s'introduisent dans les tentes du prétendant, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, tranchent la tête à six des principaux guerriers de Sidy, et, plus heureux que les héros troyens, ils rentrent dans le camp de leur roi chargés de ces sanglans trophées.

Achmet, dont l'armée était composée de quatre cents princes ou grands vassaux, et de huit cents tributaires ou serfs, crut devoir demander du secours au roi des Braknas. Celui-ci lui envoya deux mille fantassins. Sidy Aly allait être anéanti; la perte de sa troupe et la sienne étaient jurées. Dans cette extrémité, il prit un parti digne d'un général consommé dans son art; ce fut de prévenir la jonction des armées ennemies. En conséquence, il marcha d'abord contre les Braknas, qui furent intimidés de cette résolution. La hardiesse de Sidy Aly

procura une victoire facile. Les Braknas, qui n'avaient aucun sujet personnel de haine contre lui, et qui ne combattaient qu'avec répugnance, prirent promptement la fuite, en laissant quatre-vingts de leurs princes sur le champ de bataille. A l'instant Sidy Aly, sans perdre à les poursuivre un temps toujours précieux pour une armée victorieuse, fondit sur les Trarzas, en rappelant aux princes qui l'accompagnaient qu'il fallait recouvrer leurs esclaves et leurs troupeaux, qu'Achmet avait partagés entre ses partisans.

Bientôt le combat s'engage avec fureur. On voyait Sidy Aly, penché sur son cheval, courir de rang en rang pour animer ses soldats : c'était un éclair que l'œil pouvait à peine suivre ; la fureur était égale de part et d'autre. Le premier des guerriers des Trarzas tombe, et semble par sa chute donner la victoire à l'ennemi : mais le desir de venger sa

mort redouble le courage des Trarzas; ils enfoncent à leur tour les troupes de Sidy Aly, et bientôt la déroute des siens devient générale, son camp est enlevé; il ne trouve d'autre refuge que dans les déserts éloignés.

Achmet, poursuivant sa victoire, pénètre jusque dans la tente qu'occupait son neveu : le premier objet qui s'offre à sa vue, est la femme du malheureux prince mutilée par les vainqueurs; on lui avait arraché les dents; son corps nu avait été exposé aux outrages et à la brutalité des soldats.

Achmet, frappé de ce spectacle hideux, détache son manteau pour en couvrir cette malheureuse princesse, et lui dit :

« Tu vois que Dieu lui-même a puni » la rébellion de ton mari en lui arra- » chant une victoire qu'il avait presque » remportée; viens dans ma tente, et ou- » blie pour toujours un époux si criminel. »

Cette femme, loin de se laisser abattre

par le malheur, lui répondit : « Non! » mon mari est loin d'être entièrement » vaincu : tremble toi-même, traître; » dans quelques lunes il portera de nou- » veau au milieu de ton camp la terreur » et la mort, et fera valoir ses droits que » tu as méconnus. »

Pendant que cette scène se passait dans la tente de Sidy Aly, les autres étaient le théâtre du désordre et du carnage ; les vainqueurs s'emparèrent de cent esclaves, d'un grand nombre de bœufs, et massacrèrent tout ce qu'ils ne purent emmener; ni l'âge ni le sexe ne furent respectés; les enfans étaient brisés contre les piquets des tentes, et les femmes égorgées. Achmet, après cette sanglante expédition, se retira en prenant les dispositions que lui dictait la prudence pour repouser une nouvelle attaque qu'il devait redouter.

CHAPITRE IV.

Instructions données à l'Auteur. — Départ de Saint-Louis. — Arrivée à Niakra. — L'Auteur est obligé de reprendre ses habits européens. — Il part pour Molasche. — Arrivée à Coqué. — Tumulte qu'y excite la présence d'un voyageur européen. — Désert du pays des Iolofs. — Description du royaume de Cayor.

Les fatigues que j'avais éprouvées après le naufrage de la Méduse, en traversant à pied soixante lieues de désert pour arriver jusque sur les bords du Sénégal, n'avaient pu détruire chez moi le vif desir qui, depuis mon enfance, m'excitait à parcourir l'intérieur de l'Afrique. Je ne pouvais croire que la stérilité dont était frappée la contrée que j'avais tra-

versé, régnât dans les régions où Léon l'Africain avait placé des villes d'une étendue considérable; les découvertes de Mungo-Park m'avaient convaincu de la vérité des récits de l'écrivain arabe, et, loin de craindre de trouver des déserts inhabitables ou des peuplades féroces, j'espérais découvrir des nations policées, restes de quelques colonies égyptiennes ou carthaginoises.

Les excursions que j'avais faites dans les environs de la presqu'île du cap Verd m'avaient donné lieu de penser que je rencontrerais de l'hospitalité chez les nègres. Enfin le voyage que j'entrepris en 1817 à Podor, en me mettant à même de connaître les mœurs des Poules et les progrès que ce peuple a déjà faits dans la civilisation, augmenta mon desir de pénétrer dans le centre de l'Afrique. Je revins donc en France au mois d'août 1817, solliciter la permission d'exécuter ce dessein.

Des affaires d'un plus haut intérêt, dont le ministère était alors occupé, ne lui permirent pas de me donner une réponse positive. Cependant, abrégeant la durée du congé qui m'avait été accordé, je retournai au Sénégal, dans l'espoir que M. de Fleuriau, nouveau gouverneur de cette colonie, satisferait à mes desirs. Mes espérances ne furent pas trompées. Cet administrateur, qui n'avait cessé de montrer une grande ardeur pour des découvertes dans les parties inconnues de l'intérieur de l'Afrique, approuva le projet que je lui présentai en janvier 1818, et m'autorisa à faire les préparatifs nécessaires pour une semblable entreprise. L'attachement qu'il avait toujours daigné me témoigner l'engagea cependant à m'adresser quelques observations sur les dangers auxquels j'allais m'exposer. Ses conseils paternels ne lui acquirent qu'un titre de plus à ma reconnaissance. J'avais envisagé tous les obstacles, j'é-

tais déterminé à les surmonter, ou à périr.

Une fois mon voyage arrêté, il était important pour moi de tout disposer pour mon départ avec le plus de promptitude possible, afin de n'être pas surpris par la saison des pluies. Je devais en même temps tenir mon entreprise secrète, parce que les nègres de la Gambie, inquiets de voir se former une expédition qui devait passer par leur pays, pouvaient y mettre des obstacles.

Sous le prétexte d'une partie de chasse, j'allai, avec un de mes amis, à Gandiolle, village du royaume de Cayor, situé près du Sénégal, vis-à-vis de son embouchure et à quatre lieues au sud-est de Saint-Louis. Le but de cette course était d'acheter un cheval. Le moment était mal choisi, je le savais; mais je n'avais pu retarder mon départ. Le damel, ou roi de Cayor, se trouvait alors dans ce village. Il y avait été suivi de nombreux

détachemens de troupes. On peut se figurer le bruit et la confusion qui en résultaient. J'avais besoin de la protection de ce prince pour n'être pas insulté. En conséquence, je m'étais fait suivre d'un interprète qui portait plusieurs présens pour le damel : c'était de l'eau-de-vie, du tabac et des verroteries.

Débarqués en face de Gandiolle, nous traversâmes une plaine inculte, presque stérile et entrecoupée d'étangs d'eau salée, sur lesquels, lorsque le soleil les met à sec, se forme une croûte blanchâtre qui fatigue la vue. Gandiolle, depuis que le damel y était, ressemblait à une ville qu'un conquérant aurait pillée. Quelle différence de l'Europe, où la présence du souverain amène ordinairement le plaisir et l'abondance! La plupart des cases étaient abandonnées ou détruites. On ne rencontrait dans les rues ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Ces êtres faibles, victimes ordinaires de la rapa-

cité des princes africains, s'étaient réfugiés à Babagué pour échapper aux vengeances du damel. Il avait demandé aux habitans de Gandiolle une contribution de quatre-vingt-trois esclaves; ils n'avaient pas voulu la payer, il l'exigeait par la violence. Gandiolle, transformé en un camp, était rempli d'hommes à cheval ou de fantassins qui accouraient de toutes les provinces pour voler à de nouveaux pillages.

Avant d'arriver au palais de chaume où résidait le roi, il fallut parcourir plusieurs rues encombrées de princes et de cavaliers; ils étaient suivis de griots ou chanteurs publics qui célébraient leurs louanges. Enfin, après avoir escaladé un petit monticule de sable, nous aperçûmes au-dessous de nous des princes et des guerriers rangés autour d'une case : c'était la première de celles qui composaient le louvre du roi de Cayor. Un morne silence régnait dans cette réu-

nion, cour digne d'un tyran dont les ordres sont presque toujours des arrêts de mort. De grands personnages arrivaient à chaque instant, et attendaient le moment où le roi leur donnerait audience.

Je fis prévenir le damel par mon interprète que deux blancs étaient à sa porte et demandaient à le voir. Ayant attendu sa réponse pendant une demi-heure, je fis dire au prince qui remplissait les fonctions d'introducteur qu'un blanc n'attendait jamais, et je partis.

Nous n'étions éloignés que de quelques pas, lorsque le damel nous fit appeler; en conséquence, nous retournâmes à la porte de son palais : c'est une grande enceinte carrée, entourée d'un mur en paille; plusieurs cases en occupent l'intérieur; les unes servent d'antichambre, les autres d'écurie; d'autres sont habitées tour-à-tour par le monarque. Un gardien nous reçut à la première porte;

nous traversâmes une case dans laquelle plusieurs nègres étaient couchés à terre : c'était une espèce de corps-de-garde ; ensuite nous entrâmes dans une cour qui servait d'écurie aux chevaux du damel. Les Maures les lui vendent ; ils sont de véritable race arabe : leur prix peut faire juger de leur beauté ; ils se paient jusqu'à quinze captifs la pièce. Parvenus dans une seconde case remplie de gardes, nous y trouvâmes un lit sur lequel on nous fit asseoir ; c'était là que chacun déposait ses armes avant d'entrer chez le roi : quant à nous, en qualité de blancs, nous gardâmes les nôtres. Sortis de cette salle des gardes, nous parcourûmes plusieurs cours dont les issues n'étaient pas placées vis-à-vis les unes des autres. Enfin nous arrivâmes à la case royale : elle est de forme ovale, et la porte en est si basse, qu'on est obligé de se coucher sur le ventre pour y entrer. Le chapeau sur la tête, un fusil à

la main, nous nous présentâmes devant le damel, qui nous fit un signe de protection. Après avoir écouté le sujet de notre visite, il nous dit de nous asseoir. La vue d'un tyran, quelle que soit sa couleur, inspire toujours un certain frissonnement : j'avoue que je ne pus m'en défendre. Parmi les personnes qui se trouvaient avec nous dans la case, il y avait un Maure assis auprès du monarque, auquel il parlait souvent à l'oreille, un vieux marabout nègre, un enfant, le prince qui nous avait introduits, et un autre nègre qui remplissait les fonctions d'échanson; tous ces personnages étaient des courtisans; on le devinait aisément au sourire approbateur qui se remarquait sur leurs lèvres lorsque le roi parlait.

Le damel est un homme de vingt-six ans, assez gros; sa voix est douce, mais son regard a quelque chose de rude et de farouche. Ses doigts étaient chargés de bagues d'argent; son costume ressem-

blait à celui des autres nègres; un bonnet de coton bleu couvrait sa tête; il était assis, les jambes croisées, sur une natte. Le Maure placé auprès de lui avait une figure très-fine et très-spirituelle. Il n'est pas de pays habité par les nègres où la supériorité des Maures ne se fasse sentir; partout ils jouissent auprès des princes d'un crédit dû à leur esprit, et surtout à l'adresse avec laquelle ils flattent ces monarques indolens.

Rien ne distingue le palais d'un roi nègre de la case du dernier de ses sujets; de la paille et des roseaux en composent les murs et le toit; il n'y a d'autre plancher que le sol : des grisgris (1) suspendus en grand nombre aux parois indiquent seuls que c'est la demeure du roi.

Quelques bouteilles de vin de Bordeaux étaient rangées devant le damel, qui souvent les mettait à contribution;

(1) Amulettes.

des calebasses remplies de vin de palme étaient destinées à rafraîchir ceux qui venaient le saluer. Il nous en versa à deux reprises. Je fis alors apporter les présens que je devais lui offrir; il partagea le tabac entre ses courtisans, mit de côté les verroteries pour ses femmes, et réserva l'eau-de-vie pour ses favoris.

Après s'être informé de nos noms, et avoir écouté avec complaisance les éloges que nous lui avions adressés, au dire de notre interprète, il nous congédia.

Nous traversâmes les cours où nous avions déjà passé, et nous arrivâmes dans l'endroit où étaient rassemblés les princes nègres qui attendaient, soit les ordres de leur souverain pour aller piller quelque village, soit l'audience qu'il daignerait leur accorder. La faveur que nous avions reçue d'être admis en sa présence et accueillis avec distinction nous valut une certaine considération dans le pays du damel. Dès ce moment nous étions

ses amis, et à ce titre personne n'eût osé nous insulter. Je m'en aperçus bientôt en rencontrant des nègres avec lesquels j'avais eu précédemment un différend; l'un d'eux dit à son camarade : « N'insulte pas ce blanc, car il est l'ami du roi. »

Au moment où nous allions partir, le ministre du damel vint dire à l'oreille de notre interprète que le roi se proposait, aussitôt qu'il le pourrait, de me donner un captif; peut-être cet avis n'était-il qu'un prétexte dont le ministre se servait pour que je lui fisse un présent. Je n'en tins nul compte, ne croyant pas à la vérité de la promesse, et j'eus raison.

Je parvins, sans beaucoup de peine, à me procurer un bon cheval pour la valeur de trois cents francs. Ce marché terminé, nous nous rendîmes au bord du fleuve, et nous rentrâmes dans notre canot, sans avoir reçu la moindre in-

sulte de la soldatesque effrénée qui remplissait Gandiolle.

De retour à Saint-Louis, je ne cessai, jusqu'au 28 janvier, de m'occuper, avec la plus grande circonspection, des préparatifs de mon entreprise.

M. Fleuriau m'avait autorisé à prendre dans les magasins du roi tous les objets nécessaires à mon expédition. Les demandes que j'adressai au gouverneur furent très-modérées; je ne voulais pas me charger d'un gros bagage qui aurait excité la cupidité des nègres. On savait au Sénégal que le mauvais succès des dernières tentatives des Anglais pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique avait pour cause l'idée que les nègres s'étaient faite des grandes richesses que ces voyageurs transportaient avec eux. De cette opinion étaient dérivés tous les obstacles qui avaient fait échouer l'entreprise. Je calculai donc ce qu'il me fallait pour subvenir à mes besoins pen-

dant quinze mois, et j'établis mes demandes en conséquence. Voici ce que je reçus des magasins du roi :

Deux fusils à deux coups,
Dix livres de poudre à feu,
Cinquante pierres à fusil,
Cinquante balles de plomb,
Trois livres et demie de corail, n.os 3 et 2;
Deux livres deux onces d'ambre jaune mat;
Dix-huit masses de verroterie,
Quatorze livres de tabac,
Une hache,
Un tiers d'aune d'écarlate.

Cette petite quantité de marchandises, évaluées à douze cents francs, ne pouvait tenter l'avidité des nègres, et cependant me suffisait pour remplir ma mission.

Je conseille aux personnes qui voudraient aussi voyager en Afrique de ne point augmenter leur embarras par un

bagage plus considérable; il faut, pour réussir, voyager un peu en philosophe, je veux dire porter tout avec soi, afin de n'exciter ni la crainte ni la soif du pillage. On souffre davantage, je le sais; on a moins de commodités; mais fût-on suivi d'une caravane de cent chameaux, on en manquerait encore de plus d'un genre, et l'on serait à coup sûr pillé.

Je me pourvûs aussi d'une couverture de laine, de deux outres en cuir pour l'eau, d'une poire à poudre et d'un porte-manteau; enfin je mis deux poignards à mes côtés, et, pour connaître la direction des routes que je suivrais, je me munis de trois boussoles de poche, seuls instrumens que je pus trouver alors à Saint-Louis.

Un âne m'était nécessaire pour porter mon bagage, je l'achetai. Je craignais tant d'éveiller les soupçons, en donnant à un ouvrier de Saint-Louis les harnais

et la selle de mon cheval à arranger, que je me chargeai moi-même de cette besogne.

Lorsque je fus prêt à partir, M. de Fleuriau me remit les instructions suivantes; elles étaient en partie rédigées d'après le plan que j'avais eu l'honneur de lui présenter; elles m'ont généralement guidé dans mon voyage, et des obstacles insurmontables ont pu seuls m'empêcher de m'y conformer entièrement.

« MONSIEUR, la mission que vous allez » remplir a pour objet de découvrir les » sources du Sénégal, de la rivière de » Gambie et du Niger; de vous assurer » s'il existe en effet un canal de commu- » nication entre les deux premières, ou » au moins la distance qui les sépare; » de connaître ensuite quelle serait la » distance qui se trouve entre le Séné- » gal et la source du Niger, et quels se- » raient les moyens de la franchir. Une

» fois arrivé sur le Niger, vous prendrez
» des informations sur la possibilité de
» le descendre jusqu'à son embouchure.
» Mais pour peu que vous trouviez d'ob-
» stacles dans l'exécution de ce projet,
» vous vous bornerez à le remonter, et
» vous aurez fait en cela une découverte
» importante. Pour parvenir à votre des-
» tination, il me paraît prudent d'éviter
» le pays de Foute, ce que vous ferez en
» traversant les états des Iolofs, et en vous
» dirigeant par le sud vers le pays Man-
» dingue, où vous pourrez séjourner en
» sûreté pendant la saison des pluies. Le
» caractère de marchand que vous adop-
» tez, et la confiance qu'inspire le ma-
» rabout que vous avez pour guide, me
» font espérer que vous trouverez dans
» votre voyage des chances de succès
» qu'une suite nombreuse pourrait se
» procurer difficilement, en excitant l'a-
» vidité ou les craintes des peuples que
» vous rencontrerez. Si les circonstan-

» ces vous permettent d'aller jusqu'au
» royaume de Bambouk, vous cherche-
» rez à visiter les mines d'or, à vous as-
» surer de leur richesse et de leur éten-
» due. Vous aurez soin d'observer la
» direction des montagnes que vous trou-
» verez, quelle est leur nature, et s'il s'y
» trouve quelques traces de matières vol-
» caniques. Comme il est impossible de
» prévoir les effets que tant de fatigues
» auront produits sur votre santé, je
» laisse à votre disposition d'aller plus
» loin, ou de revenir par Galam, où
» vous trouverez, à compter du mois
» d'octobre de cette année, des secours
» en marchandises pour pourvoir à vos
» besoins. Je vous engage..... à agir
» avec prudence, et à ne vous hasarder
» qu'avec des chances de réussite bien
» reconnues. Vous déterminerez les prin-
» cipaux points que vous aurez visités
» avec autant d'exactitude que les cir-
» constances vous le permettront. A cet

» effet, je vous invite à tenir un journal
» exact de vos marches, et de la direc-
» tion que vous aurez suivie, en ayant
» égard aux variations probables de l'ai-
» guille aimantée.

» Il est à desirer que vous n'oubliiez
» pas d'indiquer les lieux où vous trou-
» verez des terres végétales, leur dis-
» tance des rivières et leur profondeur. »

Muni de ces sages instructions, rien ne pouvait plus me retenir à Saint-Louis. Le peu de personnes initiées dans le secret de mon expédition le gardèrent avec un si grand soin, que, même un mois après mon départ, on ignorait la route que j'avais suivie.

On m'avait donné pour interprète et compagnon de voyage un marabout nommé Diai Boukari, originaire du pays de Foute, à qui l'on alloua 180 fr. par mois. Cet homme m'avait été recommandé pour son attachement envers les Européens et pour sa probité. Il par-

lait l'arabe, le poule et l'iolof (c'était dans ce dernier idiome, qui m'était devenu familier, que nous conversions ensemble; car Boukari ne savait point un mot de français). Agé de trente-six ans, il tenait bien des nègres par la couleur, mais ses traits ressemblaient presqu'à ceux de la race blanche; sa figure, qui annonçait une grande douceur, ne manquait pas non plus d'énergie. Il me pria d'emmener avec moi son fils, âgé de quinze ans, et un jeune esclave nommé Messember, du même âge : je fus depuis obligé de les renvoyer tous deux à Saint-Louis.

Diai Boukari m'ayant déclaré que le 28 janvier était un jour heureux, et qu'il fallait quitter la colonie avant le coucher du soleil, j'envoyai vers deux heures de l'après-midi mon cheval, mon âne et mon bagage sur le continent; et sans que mes amis se doutassent de l'entreprise dont j'étais chargé, je me préparai à partir vers cinq heures du soir. Avant

870823

de s'embarquer, mon marabout traça sur le sable plusieurs caractères arabes, pour savoir s'il reverrait un jour sa femme et sa mère; la réponse du destin étant favorable, il ramassa et mit dans un petit sac une poignée de sable, persuadé qu'à la conservation de ce précieux sachet était attachée celle de sa vie.

Accompagné de M. Mille, mon ami, je montai dans un canot qu'on avait placé dans un endroit écarté. Les prières que mon marabout adressa au puissant maître de l'univers, les adieux touchans qu'il fit à sa mère, qui fondait en larmes, nous retinrent quelques instans amarrés au rivage. Nous n'arrivâmes que sur les dix heures à Diedde, village du pays de Cayor, situé sur le marigot qui passe entre l'île de Saur et l'île Babagué.

Après avoir renvoyé nos canots, nous nous mîmes à charger nos montures; ce ne fut pas sans difficultés, à cause de

l'obscurité de la nuit. J'avais remis mes habits européens à mon ami, et j'avais endossé le costume maure ; mais il me couvrait mal, et je fus assailli bientôt d'une nuée de moustiques, qui ne me laissèrent pas un instant de repos. Mon cheval, tourmenté par ces insectes cruels, se sauva à travers champs ; mon marabout courut après lui, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le rattraper. Dès que tout fut prêt, j'embrassai mon ami ; ses larmes me firent juger qu'il croyait m'adresser un éternel adieu. Nous nous séparâmes, et je pressai mes gens de me suivre. Nous prîmes la route de Léibar ; nous eûmes bientôt dépassé Toubé ; cependant les ténèbres de la nuit nous firent perdre la trace du chemin. Comme c'était le premier essai que je faisais, je ne tardai pas à éprouver de la lassitude. Boukari qui s'en aperçut, me conseilla de retourner à Toubé ; tout le monde y était couché ; en vain nous

demandâmes l'hospitalité au chef du village; mon costume maure, qu'il aperçut au travers des roseaux qui formaient sa porte, lui fit craindre que je ne fusse un des gens du damel. Nous fûmes obligés de dormir dehors. Le froid était si vif, qu'il me fut impossible de goûter le moindre repos, d'autant plus que, sans expérience dans ce genre d'expédition, je croyais devoir veiller à la conservation de mon bagage, supposant que le nombre des voleurs n'était pas moindre en Afrique qu'en Europe, dans un lieu ouvert de toutes parts. J'attendais le jour avec impatience. A peine eut-il paru, que le maître de la case auprès de laquelle nous étions couchés ouvrit sa porte, s'informa de nos nouvelles, et nous demanda pardon de nous avoir laissé passer une si mauvaise nuit : Mais, ajouta-t-il, je vous prenais pour une troupe de Maures.

Le peu de volume de mon bagage nous permit de partir promptement, et nous

suivîmes la route de Gué. Le terrain que nous parcourions n'offrait qu'un sable rougeâtre dépourvu de toute espèce de culture.

La désolation régnait à Kelkom, où nous arrivâmes à midi. Le damel avait pillé ce village; des nègres estropiés y étaient seuls restés. Ils nous firent une peinture effrayante des maux que leurs familles avaient éprouvés. Plusieurs de leurs parens avaient péri en résistant aux ordres sanguinaires de leur roi; mais le plus grand nombre gémissait dans les fers : les autres, tranquilles dans leurs cases, et se croyant en paix, étaient déjà vendus à leur insu par ce tyran cupide, qui avait à l'avance trafiqué de leurs personnes et de leur liberté. Les habitans de ce village ne manquaient pas d'industrie; ils cultivaient l'indigo avec soin, et employaient la substance colorante qu'ils savaient en tirer à teindre des toiles de coton.

La vue de ce village désolé me prouva combien était sans fruit, pour l'humanité, le principe généreux qui, en Europe, porta des philanthropes à provoquer l'abolition de la traite des nègres. Ceux-ci peuvent-ils goûter quelque bonheur dans leur pays, sous le joug de princes qui peuvent, à chaque instant, les enlever à leurs familles, à leur patrie, ou les faire égorger, suivant leur caprice?

Bidienne, que nous traversâmes ensuite, s'attendait à chaque moment à être ravagé par le damel; aussi, malgré les instances de mes gens, je ne crus pas devoir m'y arrêter. Près de chaque village nègre, les habitans ont creusé des puits pour subvenir à leurs besoins; celui de Bidienne est profond de onze brasses ou cinquante-cinq pieds, ce qui indiquait une élévation assez considérable au-dessus du fleuve, dont je n'étais éloigné que de quatre lieues. Nous marchâmes jusqu'à six heures du soir.

Le peu d'habitude que j'avais de voyager sous un climat aussi brûlant, et le costume maure qui exposait toutes les parties de mon corps à l'ardeur des rayons du soleil, me mirent dans un état si déplorable, que je crus avoir formé une entreprise au-dessus de mes forces. La terreur du nom du damel avait fait déserter, par la plupart de ses habitans, le village de Niakra, où j'arrivai au coucher du soleil. On déchargea mes montures à la porte du maître du village, en attendant qu'il nous logeât.

Les vêtemens que j'avais adoptés n'avaient pas empêché que tout le long de la route l'on me reconnût pour un Européen; je n'avais donc rien gagné de ce côté, et de plus j'étais mal vu des nègres. La haine qu'ils portent aux Maures leur faisait regarder avec horreur un individu qui avait pris les habits de ces derniers. J'envoyai donc tout de suite à Saint-Louis l'esclave de Boukari pour

prier mon ami de m'envoyer des habits européens.

Fali-Loum (c'était le nom du chef de Niakra) nous engagea à entrer dans sa case, qu'il nous céda. Ce vieillard, touché des fatigues que j'avais souffertes dans la journée, demanda à mon marabout quels étaient les mets qui pouvaient me plaire. Ce ne fut pas sans étonnement qu'il apprit que sa table serait la mienne. Lorsque le souper fut prêt, il me fit réveiller, et tous trois nous nous assîmes devant la gamelle pleine de bouillie de mil, qui est connue sous le nom de couscous. La fille de Fali-Loum nous apporta de l'eau pour faire nos ablutions; elle me l'offrit à genoux. Cet hommage qu'elle rendit à la supériorité des blancs me fit bien augurer du succès de mon voyage.

Vingt-quatre heures avaient suffi pour me transporter d'une table européenne à celles des nègres. Je n'y voyais plus des

mets recherchés, des ragoûts assaisonnés, des vins d'un grand prix; c'était tout simplement du lait et du couscous, et de l'eau pour seule boisson. Les convives ne se servaient que de leur main droite pour porter les mets à la bouche. Quel changement en un si court espace de temps!

Fali-Loum, remarquant mon peu d'appétit, me dit : « Ce n'est plus ici la » bonne chère des blancs; tu ne pourras » jamais t'accoutumer à notre genre de » vie. » Une natte étendue à terre me servit de lit. La fatigue m'empêcha de m'apercevoir de la différence qu'il offrait avec celui que j'avais quitté la veille.

J'attendis jusqu'au 2 février le retour de mon courrier. Pendant ces deux jours je fus accablé de visites. Les nègres des environs, instruits de mon arrivée, s'empressèrent de venir voir un blanc, qui était un être entièrement nouveau pour la plupart d'entre eux. Quelques-uns

m'apportèrent des provisions en échange de feuilles de tabac. Je fus ainsi en état de faire des repas plus splendides que ceux de Fali-Loum, sa qualité de chef ne lui permettant pas de toucher aux provisions d'un pauvre voyageur; aussi je me régalais de poules et d'œufs frais, tandis que mon hôte se contentait de son couscous. Au reste, je ne faisais envie à aucun nègre en mangeant des œufs, car jamais ils ne s'en nourrissent.

Cependant j'employais mon temps à observer les habitudes des nègres, et à connaître l'intérieur de leurs habitations. Mon hôte menait une vie extrêmement régulière, qui me causa, je l'avoue, une certaine surprise. Aux premiers rayons du soleil levant, Fali-Loum était debout; sectateur rigide du Koran, et plein de ferveur, ses premières paroles étaient adressées au souverain maître de l'univers. Après avoir rempli ce devoir sacré pour tous les hommes,

il venait dans notre case nous demander comment nous avions passé la nuit, et attisait notre feu. Il recevait ensuite les visites des gens de son village, qui s'étaient retirés dans un autre assez éloigné. Ces nègres ne manquaient pas de venir chaque jour lui présenter leurs respects. La conversation roulait ordinairement sur les cruautés que le damel exerçait envers ses sujets. Souvent je les entendis jurer de ne recevoir aucun des envoyés de ce prince. Les uns racontaient qu'ils avaient vu des hommes tapis dans l'herbe, près de leur village, et qui sûrement attendaient l'instant où ils pourraient enlever les femmes ou les enfans qui allaient à la fontaine; mais, quoique l'occasion fût belle, ils n'osaient pas se défaire de ces messagers de malheur; car en même temps ils dépeignaient les angoisses auxquelles était livré un village voisin exposé à la vengeance du damel pour avoir tué un de

ses esclaves. Fali-Loum cherchait à calmer leurs craintes en leur représentant que le gros de l'armée du damel était encore éloigné, et qu'au reste il fallait faire bonne contenance; et au lieu de vendre leur poudre pour acheter des volailles et du tabac, la conserver précieusement pour se défendre. Lorsque tous ces hommes s'étaient retirés, Fali-Loum s'asseyait sous un grand tamarin peu éloigné de sa case. Il montrait à écrire à ses fils, et leur reprochait leur paresse et leur légèreté. En effet, aussitôt que le père avait le dos tourné, ils laissaient de côté la planchette sur laquelle ils écrivaient, et couraient dans les champs pour prendre des pintades qu'ils venaient me vendre. Je leur donnais en échange des feuilles de tabac, qui leur servaient à acheter du lait. Lorsque le soleil était au milieu de sa course, Fali-Loum venait nous prendre pour nous faire partager son repas. Sa femme

et ses enfans se retiraient alors, car il ne leur est permis de manger qu'après leur père; même, en signe d'humilité, ils détournent la tête pour ne pas le voir manger. Après son repas, il montait à cheval, allait chez les chefs voisins prendre des mesures avec eux pour s'opposer aux invasions subites du damel. Jamais son fils aîné ne le quittait. Le soir il rentrait pour rendre grâce à l'Eternel des biens qu'il lui avait donnés, et le priait d'écarter le damel. Il avait des esclaves, et cependant ses enfans soignaient son cheval, faisaient rentrer ses chèvres dans leur parc, et allaient couper dans les champs les herbes nécessaires pour ses bestiaux.

Je fus assez heureux pour rendre un léger service à Fali-Loum; plusieurs fois, à sa demande, j'accompagnai, armé de mon fusil, sa femme à la fontaine. Elle avait à redouter et les bêtes féroces et les gens du damel.

Le souper était prêt à huit heures. Dès que l'on avait cessé de manger, le sommeil ne tardait pas à s'emparer de gens imbus du principe de la fatalité, et fermement convaincus que, si leur village n'est pas destiné au pillage, jamais les efforts du damel ne pourront changer l'arrêt irrévocable du Tout-Puissant.

Le lecteur, en voyant l'intérieur de la case et la manière de vivre de ce chef de village, est au fait de ce qui se passe chez les autres nègres libres : c'est partout le même ordre, la même uniformité.

Le 4, on vint de tous côtés nous annoncer que les ravages du damel n'avaient plus de bornes; ses émissaires mettaient la main sur tout ce qu'ils rencontraient. Je finis par craindre que mon envoyé n'eût été enlevé par ces bandits. En conséquence, dans la nuit je réveillai Boukari, et je lui dis qu'il fallait aller à la rencontre de son esclave.

Fali-Loum prêta son cheval à mon marabout, et nous partîmes. A peine étions-nous en route, que mon cheval, effrayé par l'apparition de quelque bête féroce, fit un écart, se renversa, et m'entraîna dans sa chute. Des nègres qui passaient près de là vinrent nous aider, et nous pûmes gagner un petit village voisin. Aussitôt je réveillai un habitant pour qu'il m'apprît s'il avait vu un esclave nommé Messember (c'était celui que nous cherchions). « Il est dans la case voisine, » me répondit ce nègre. Je courus à l'instant à l'endroit indiqué, et j'y trouvai effectivement Messember; il apportait le paquet d'habits européens que j'avais demandé. Les excuses qu'il allégua pour justifier la lenteur de son retour furent loin de me satisfaire; de sorte que je formai la résolution de le renvoyer à la première occasion. Nous reprîmes sur-le-champ la route de Niakra. Il n'était encore que trois heures du matin; cepen-

dant les écoles étaient déjà ouvertes : les enfans, assemblés autour d'un grand feu, répétaient tout haut leurs leçons. Les marabouts adressaient leurs prières à Dieu, et les femmes étaient occupées à broyer le mil. A cette heure, tout est en mouvement dans les villages d'Afrique, tandis que tout repose en Europe. La différence extrême dans la température de ces deux parties du monde en met aussi une très-grande dans l'heure des travaux. La fraîcheur de la nuit invite l'Africain au travail; la chaleur du jour est pour lui le signal du repos.

Rentré chez mon hôte de Niakra, je m'affublai de mes habits européens, et je remarquai que mon chapeau et mes souliers me rendaient la considération que m'avaient fait perdre mes vêtemens de Maure chez des hommes qui détestent avec raison cette race cruelle. Enfin, me dit Fali-Loum dès qu'il me vit en pantalon, voilà réellement un blanc.

J'avais sujet d'éprouver un sentiment de fierté mêlé de joie; car indépendamment de ce que les habits que je portais me rendaient plus recommandable et moins haïssable aux yeux des nègres, j'avais l'avantage de pouvoir voyager dorénavant sans craindre ni les épines ni les moustiques. Mon marabout voyait aussi avec orgueil l'admiration dont son blanc était l'objet; il assura que le prix d'un chameau ne paierait pas celui de ma garde-robe; cependant elle consistait en quatre paires de souliers, deux pantalons, deux vestes de toile, deux mouchoirs et un chapeau.

Quand je fus sur le point de partir, je demandai à mon hôte ce qu'il desirait pour récompense des bons offices qu'il m'avait rendus; il me répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il ne me demandait qu'une seule grâce; c'était de m'arrêter chez lui à mon retour. Dans la bouche d'un Européen façonné par la

civilisation et une éducation soignée, une semblable réponse ne m'eût pas étonné; mais elle eut lieu de me surprendre de la part d'un nègre, non pas par la bienveillance qu'elle manifestait, mais par la manière délicate dont elle était exprimée. Je ne savais comment reconnaître la générosité de Fali-Loum; je le pressai cependant de me faire connaître ce qui pourrait lui faire plaisir. Il hésitait à parler; heureusement je m'étais aperçu qu'il desirait posséder des balles à tirer pour pouvoir défendre ses compatriotes contre les attaques du damel. Je lui donnai donc six balles, six pierres à feu, quatre têtes de tabac, et de plus un grain de corail pour sa femme. Alors Fali-Loum m'adressa des remercîmens auxquels je crus qu'il ne mettrait jamais fin, et qui prouvaient sa vive gratitude, ainsi que son bon cœur; il vanta ma générosité dans les termes les plus magnifiques, et se répandit en regrets de

m'avoir fait une réception si peu digne de mes présens. Au reste, il ne se borna pas, comme cela n'arrive que trop souvent chez les peuples policés, à de vaines protestations de reconnaissance; car il voulut nous servir de guide pendant un quart de lieue. Au moment de nous séparer, il descendit de cheval, leva les mains au ciel, et pria Dieu, avec une ferveur touchante, de nous protéger dans notre voyage.

Nous venions de quitter notre ami Fali-Loum, lorsque des habitans des villages voisins, placés en sentinelles sur les hauteurs qui nous entouraient, nous demandèrent qui nous étions, craignant que nous ne fussions des gens du damel envoyés pour les surprendre; satisfaits de notre réponse, ils nous laissèrent passer.

Nous dirigeâmes notre route vers le sud, et, après une heure de marche, nous nous arrêtâmes à Moslasche, grand village habité par des Poules et des nè-

gres. La nuit était si obscure, que nous étions à chaque instant exposés à perdre la trace du chemin. Boukari se fit conduire à la case de sa tante : c'était une femme poule. Elle plaça à terre quelques branches d'arbre, sur lesquelles elle étendit une peau de bœuf; la selle de mon cheval me servit d'oreiller, et j'attendis auprès d'un bon feu l'heure de notre souper.

La manière dont l'hospitalité s'exerce en Afrique est admirable. Tandis que je reposais sur ma natte, mon hôte de Moslasche courait dans les champs chercher de l'herbe pour mes montures; sa femme préparait mon souper, ou plutôt partageait avec moi celui de sa famille.

Le 5, pour récompenser les services affectueux de mon hôte, je lui donnai deux têtes de tabac, et je fus payé d'un si mince présent par les bénédictions dont toute la famille me combla. L'accueil amical que je venais d'é-

prouver deux jours de suite, et auquel je m'étais si peu attendu, devait naturellement me faire envisager avec moins d'inquiétude les fatigues du voyage que j'entreprenais. Les bonnes manières que l'on avait eues pour moi étaient une compensation des aises qui en Europe allégent ces sortes de fatigues. Je savais en partant que je serais exposé à beaucoup d'incommodités auxquelles on n'est pas sujet en parcourant la France; je m'étais résigné sur ce point, et je les supportais sans murmurer; mais, n'ayant pas compté sur les attentions dont j'avais été l'objet, elles me charmèrent d'autant plus, et redoublèrent, pour ainsi dire, mon ardeur et mon courage.

Continuant à suivre le même rumb de vent que la veille, nous arrivâmes à Teiba, petit village où je fis faire halte à cause de la grande chaleur. Nous nous assîmes sous un tamarin, dont les fruits acides contribuèrent à nous rafraîchir.

Le lait aigre que nous avaient donné nos hôtes de la veille, mêlé avec du couscous, composa notre déjeûner. Nous fûmes bientôt joints par une caravane de Maures qui apportaient de la gomme du pays des Iolofs; ces marchands déchargèrent leurs chameaux auprès de nous, et commencèrent aussi leur repas, qui était encore plus frugal que le nôtre.

L'âne que j'avais acheté à Saint-Louis était incapable de porter le fardeau dont je l'avais chargé; je fus donc obligé de placer mes effets sur mon cheval, et de poursuivre ma route à pied, jusqu'aux confins du royaume de Cayor.

Je mesurais constamment la profondeur des puits qui se trouvent près des villages, parce qu'elle servait à me faire connaître le mouvement du terrain dans le pays de plaine que je parcourais. Celui de Teiba m'offrit pour la première fois une singularité qui m'étonna beau-

coup : dans tout l'espace compris entre les bords du Sénégal, vis-à-vis de Saint-Louis, et les limites du Foutatoro, qui en sont éloignées de cinquante lieues, l'on ne rencontre aucune pierre à la surface du sol; et cependant il y avait auprès des puits de Teiba, dont la profondeur est de douze brasses, un tas de pierres ferrugineuses qu'on avait retirées de la terre en les creusant; l'eau de ces puits avait un goût acerbe qui la rendait désagréable à boire.

Lorsque la chaleur eut diminué, nous nous remîmes en route; et, vers quatre heures après-midi, nous entrâmes dans un village qui appartient à Moctar-Loo. Cet homme, dont la physionomie spirituelle respirait la gaîté la plus franche, m'engagea à rester chez lui jusqu'au lendemain; il m'offrit même de me faire présent d'un mouton : je refusai; il insista, et ne me laissa partir qu'après m'avoir fait promettre de revenir le voir.

Tous les chefs de village que j'ai vus ont une figure plus distinguée que celle des autres nègres; leurs manières ne manquent pas de dignité; leur éducation est plus soignée que celle de la classe inférieure de leurs compatriotes. Leur supériorité en tout sur ces derniers est réelle; ils savent l'adoucir par une grande affabilité. Quant à l'hospitalité, qu'ils exercent envers tous les étrangers, elle est sans bornes.

Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à Niamrei. Je voulais y rester quelques jours, afin d'avoir le temps d'y acheter un âne, ce qui me fut impossible. Ce village peut contenir trois mille âmes; l'activité qui y règne, l'aisance qu'on y remarque, la foule qui circule dans les rues, lui donnent l'aspect d'une ville. Sur la place publique se trouve un grand carré, fermé de nattes de paille : c'est l'endroit où les habitans se rassemblent pour faire leur prière. Une

partie de la population du village se compose de Poules, dont les richesses consistent en troupeaux. Les puits de ce village ont trente brasses de profondeur et vingt pieds de circonférence; c'est un effort de travail qui surprend et paraît impossible de la part des nègrès, quand on voit les outils qu'ils emploient. Voici comment ils procèdent à cette opération : le terrain, jusqu'à la profondeur de dix pieds, n'étant qu'un sable extrêmement fin, ils en empêchent l'éboulement en soutenant les parois avec des solives emboîtées les unes dans les autres par leurs extrémités; ensuite, des échelles de cordes fabriquées avec des écorces d'arbres, donnent aux ouvriers la facilité de descendre plus bas. Parvenus à la terre glaiseuse qui se trouve ordinairement jusqu'à la profondeur où l'on rencontre la couche de pierres calcaires et de pierres ferrugineuses, ils l'enlèvent avec de longues pelles de bois en forme

de demi-cylindres, et la mettent dans des seaux en cuir, que tirent leurs camarades placés au bord de l'ouverture. Quant à la couche pierreuse, ils l'ouvrent avec un outil en fer qui ressemble à une bêche très-courte et très-évasée. Chaque puits appartient à celui qui, avec ses esclaves, s'est donné la peine de le creuser. Les nègres qui n'en possèdent pas, sont obligés, pour puiser, de payer un droit au propriétaire : ordinairement ces puits se trouvent entre deux collines, et sont ombragés d'arbres, principalement de tamarins.

A notre arrivée à Niamrei, nous allâmes saluer le chef du village, formalité à laquelle il ne faut jamais manquer; car, faute de la remplir, on ne pourrait plus réclamer sa protection dans le cas où l'on serait insulté. Le chef nous pria de l'excuser de ce qu'il ne lui était pas possible de nous loger chez lui; mais il donna l'ordre en même temps à un de

ses anciens serviteurs de nous préparer une case. Je retrouvai ici tous les soins que nous avait prodigués notre ami de Niakra.

Le 6, en faisant mes adieux à mon hôte, je lui donnai deux têtes de tabac et une feuille de papier. Dans la journée nous traversâmes Thenine, où nous eûmes de grandes difficultés à nous procurer de l'eau. Ma couleur et les traits alongés de ma figure furent le sujet des plaisanteries des nègres.

Nous n'arrivâmes que dans la nuit à Coqué. Le chemin que nous avions parcouru était bordé de gommiers, dont les fleurs jaunes, disposées en boule, répandaient un parfum délicieux. On voyait aussi beaucoup de rates *(combretum)*. L'écorce de cet arbre sert à teindre en jaune : sa feuille est entière, sans dentelure et d'un beau vert; il est peu élevé; son bois est blanc, et son écorce se réduit facilement en poudre. Ce fut pour

la première fois que j'aperçus le baobab, cet arbre énorme qu'Adanson a décrit, et qui porte son nom. J'en mesurai un; il avait quarante pieds de circonférence. Dépouillé en ce moment de son feuillage, il ressemblait à une immense tour en bois. Cette masse imposante est le seul monument d'antiquité qu'on rencontre en Afrique. Je m'étonne que les nègres n'aient pas rendu à ce végétal les honneurs que les druides rendaient aux chênes; car le baobab est peut-être pour eux l'arbre le plus précieux. Ses feuilles sont employées comme levain; son écorce forme des cordages indestructibles; et c'est dans les cavités de son tronc que les abeilles établissent leurs ruches. Souvent, pour se mettre à l'abri des orages, le nègre se retire dans les cavernes qui s'y forment. Le baobab est sans contredit le roi des arbres de l'Afrique.

Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'à la case du chef de Co-

qué : ce village peut renfermer cinq mille âmes. Placé près de la frontière des Iolofs, il est le passage continuel des caravanes de Maures qui vont chercher la gomme dans ce pays ; et un grand nombre d'hommes de cette nation sont établis à Coqué. Les rues sont encombrées par leurs chameaux et leurs bœufs porteurs. Le chef était assis sous des arbres pour respirer la fraîcheur de la nuit. Après avoir appris qui j'étais, il nous fit conduire dans une case éloignée qui lui appartenait. Bientôt elle fut remplie de nègres avides de voir un blanc voyageur. Il était plus de minuit lorsque ces curieux me quittèrent.

Le lendemain mon marabout vint me réveiller de bonne heure pour aller présenter mes respects au chef du village, et le remercier du bon accueil que j'en avais reçu la veille. Tout le monde à cette heure reposait ; c'est pourquoi je ne fus pas inquiété par la foule des

curieux dans les rues; mais, en approchant de la maison du maître de Coqué, je ne vis pas sans effroi mille à douze cents personnes rassemblées pour le saluer et s'informer de ses nouvelles. Je voulus revenir sur mes pas; il n'était plus temps, on m'aperçut. « Voilà un blanc! » fut le cri qui s'éleva de toute part : c'était la première fois que ces nègres en voyaient un. La case du chef fut bientôt abandonnée, et je me vis aussitôt entouré d'une multitude innombrable qui accourait de tous les côtés. L'empressement était si général, qu'il manquait à la plupart des curieux quelque partie de leurs vêtemens. On se poussait, on battait des mains, on criait *vive le blanc!* Mais à ces clameurs qui chatouillaient mon amour-propre il s'en mêlait qui devaient me causer des alarmes. J'entendis très-distinctement ces mots : *A bas le Nazaréen!* proférés par des Maures. Beaucoup de nègres riaient de ma figure; la forme

alongée de mon nez était surtout l'objet des sarcasmes de cette foule. Mon costume n'échappait pas non plus à leurs critiques : celui-ci mettait ses mains dans mes poches (où il n'y avait rien); l'autre regardait avec étonnement la couture de mes souliers et l'épaisseur de leur semelle. On me donnait la main d'un côté, on m'imposait silence de l'autre. On cherchait à écarter la foule, car c'était une cohue et un tapage qui auraient fait croire que tout le village se révoltait : je ne pus retenir un éclat de rire en voyant l'empressement de ces nègres. Ce rire en provoqua un de leur part, suivi de ces mots qui sortirent de toutes les bouches : « Il a ri! il a ri! » Cependant la foule s'augmentait toujours; les Maures et quelques Poules ne cessaient de crier : « C'est un Nazaréen! » Alors je cherchai à m'échapper; mais toutes les issues étaient occupées. J'étais seul; je résolus de me dégager à tout hasard

d'une position qui pouvait devenir critique; je pressai donc les flancs de mon cheval; il conservait encore toute sa vigueur : ses mouvemens eurent bientôt dissipé la foule. Les cris que poussaient en s'enfuyant les femmes et les enfans, effrayés de voir un blanc monté à cheval les poursuivre avec le regard de la colère, épouvantèrent une superbe jument arabe qui était attachée au pied d'un arbre; elle rompit ses liens, et se mit à courir. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que je pus retenir mon cheval, qui, plein de feu, ne connaissait plus de frein, et était prêt à renverser tout ce qui s'opposait à son passage. Plusieurs serviteurs du chef vinrent enfin l'arrêter, et me conduisirent devant la porte de leur maître. Ce ne fut pas sans peine que je fendis la presse pour le saluer. Il me fit asseoir à ses côtés; mais la multitude, oubliant le respect qu'elle devait à son chef, viola l'asile qu'il

m'avait donné. Fatigué du nombre immense de personnes qui entraient par toutes les portes, il se retira dans une autre case. Je pris le parti, pour me tirer de presse, de regagner mon logis à cheval : sa vitesse seule me fit échapper aux nouvelles huées dont me couvrit le peuple. A peine étais-je rentré dans ma case, qu'un messager du chef vint m'avertir que non-seulement je commettrais une imprudence si je sortais, mais que je pourrais même courir des dangers. Non content de me donner de si sages avis, le chef m'envoya mon dîner par son fils; c'était du couscous avec du beurre et du tamarin. Cette attention de sa part calma l'esprit des habitans du village. J'étais à couvert de leurs regards; je devins le sujet de leurs conversations. J'entendis, à travers les murs de paille qui me renfermaient, ce que l'on disait sur mon compte. Mes voisins louaient ou censuraient ma manière de

vivre et de m'habiller. Au reste, j'oubliai bien vite les inconvéniens auxquels j'avais été exposé dans le courant de cette journée; car je terminai l'affaire qui m'occupait depuis deux jours. Je traitai avec un nègre de l'achat d'un âne; je le payai quarante-deux grains de petit corail, ce qui revenait à une valeur de cinq francs.

On conçoit qu'après une journée comme celle qui venait de s'écouler, je devais être harassé. Le sommeil m'était nécessaire; mais il était écrit que je ne pourrais pas goûter un repos parfait dans le village de Coqué. Vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par le rugissement de deux lions qui rôdaient autour du village pour enlever ou un bœuf ou un mouton : c'était la première fois que j'entendais ce signal du carnage. Je l'avoue, il me causa un certain effroi; mes compagnons n'étaient pas plus rassurés. De tous côtés on fermait les cases;

les mères faisaient rentrer les enfans; les hommes écoutaient dans un morne silence la voix de ces terribles animaux qui s'avançaient. La terreur était générale; cependant quelques-uns s'armèrent. Les chiens hurlaient; ils n'osaient pourtant pas franchir les haies qui ferment les cours. Les bœufs mugissaient; mais leur voix était souvent entrecoupée par la peur qu'ils ressentaient à chaque cri du lion. Les ânes, les chevaux, tous les animaux enfin ne répondaient que par des accens lamentables aux rugissemens affreux qu'ils entendaient. Soit que les lions eussent emporté quelque victime dans le fond des forêts, soit qu'ils se fussent retirés sans commettre de dégât, on cessa de les entendre, et l'effroi qu'ils avaient répandu finit par se dissiper. Quant à moi, mille réflexions tristes vinrent troubler mon sommeil, lorsque je songeais que dans mon voyage j'aurais souvent à rencon-

trer de tels ennemis. Le danger éloigné, le courage revint; chacun raconta ses prouesses, comme cela arrive en pareille circonstance. L'un avait tué, à travers l'ouverture de sa porte, un lion qui rôdait autour de sa case; l'autre avait sauvé un animal qui lui avait été enlevé. Pour moi, témoin de leur peur dans le moment du péril, je n'ajoutai aucune foi à toutes leurs forfanteries.

Le 8, au matin, tout était prêt pour le départ, lorsque mon marabout me dit que ce n'était pas à cette heure du jour qu'on pouvait traverser les forêts qui séparent le royaume de Cayor du pays du Bourb-Iolofs, que la chaleur nous obligerait de passer une partie de la journée dans les bois, et qu'il fallait plutôt voyager pendant la nuit. Ces paroles me contrarièrent beaucoup; je ne me souciais pas de me trouver la nuit au milieu de forêts peuplées de bêtes féroces, et je craignais d'ailleurs que, dans l'obs-

curité, nous ne perdissions la trace du chemin. Cependant, pour ne pas me mettre entièrement en opposition avec Boukari, je consentis à ne partir que le soir. J'employai le reste de la journée à faire mon eau et à acheter les provisions dont j'avais besoin pour le temps que nous mettrions à traverser les bois.

Je reçus encore ce jour-là un grand nombre de visites, entre autres celle de l'épouse du chef. Cette femme était couverte d'anneaux d'or et d'argent; sa figure ne manquai ni de noblesse ni de grâces. Elle s'assit à terre, et malgré mon invitation de se placer sur mon lit à côté de moi, elle refusa constamment cet honneur, en me disant que les femmes en étaient indignes.

A quatre heures je montai à cheval. Ce que j'avais prévu arriva : nous retrouvâmes avec une peine infinie la trace du chemin. Le jour était près de tomber lorsque nous nous dirigeâmes vers l'est quart

sud-est. Nous marchâmes jusqu'à huit heures, que nous fîmes halte sous un goui, ou baobab. On y attacha mes deux ânes et mon cheval. Notre souper fini, je m'endormis. Bientôt je fus réveillé par les cris de mes gens; je leur en demandai la cause; ils me dirent que, pendant mon sommeil, mon cheval, effrayé par l'approche des bêtes féroces, s'était enfui dans les bois. A l'instant ils se mirent à sa poursuite; je restai donc seul à les attendre. Une heure après ils me le ramenèrent. Sa selle, qu'il avait jetée à terre en se sauvant, leur avait indiqué la route qu'il avait suivie; mais ils n'avaient pu retrouver son mors. Pour obvier à une nouvelle escapade de cet animal, nous lui attachâmes les pieds avec des cordes, comme font les Maures. Bientôt nous jugeâmes à l'inquiétude qu'il montrait que quelque bête féroce rôdait dans les environs. Cette circonstance nous faisait un devoir de quitter

un lieu aussi dangereux; nous en partîmes. Habitué jusqu'alors à reposer chaque soir dans les cases des nègres, les fatigues de cette nuit me furent bien pénibles. Tout en cheminant, je m'endormais sur mon cheval, ce qui m'exposait à chaque instant à tomber par terre. Je voulus marcher pour dissiper le sommeil qui commençait à m'accabler; mais les épines déchirèrent tellement ma figure, que je fus obligé de remonter à cheval. Nous promenions de tous côtés nos regards, pour distinguer les feux de quelque village. Quant à moi, épuisé par la fatigue, la faim et le besoin de dormir, mes yeux ne pouvaient plus reconnaître les objets; tout prenait une forme extraordinaire, et il n'était pas de buisson qui ne me semblât une maison. Pendant toute la nuit nous n'aperçûmes ni n'entendîmes aucun être vivant.

Le jour, loin de nous montrer la fin de nos fatigues, ne nous laissa voir que des

plaines immenses et desséchées, où l'on ne distinguait aucune trace d'habitation. Lorsque le soleil fut au milieu de sa course, je fis monter sur un arbre l'esclave de Boukari pour découvrir quelque village; il nous dit qu'il n'en apercevait aucun. Alors nous nous endormîmes sous un mimosa jusqu'à quatre heures. Nous marchâmes ensuite jusqu'au coucher du soleil, que nous vîmes les feux de Bahëne, petit village du royaume du Bourb-Iolofs, où nous étions entrés. Nous y reçûmes la même hospitalité à laquelle nous étions habitués dans le royaume de Cayor.

Ce dernier pays, qui s'étend du nord au sud depuis Saint-Louis jusqu'à Rufisque, est un des plus riches que l'on connaisse dans la partie de l'Afrique occidentale comprise entre le Sénégal et la Gambie. Jadis le cap Verd était renfermé dans les états du damel.

Cette presqu'île, qui n'a que vingt lieues carrées, offre un fait très-remarquable,

la fondation d'une république favorisée, comme celle de la Suisse, par un terrain âpre et difficile. C'est ici le lieu de placer une observation assez curieuse sur le mahométisme, qui, n'ayant fondé dans tous les lieux où il s'est établi que des empires despotiques, ou, ce qui est pire encore, des républiques militaires, ne semble destiné à éclairer les nègres que pour leur inspirer un esprit d'indépendance. En effet, tous les états mahométans que j'ai eu occasion de visiter sur la côte d'Afrique, sont fédératifs, tandis que les peuples païens gémissent sous la tyrannie la plus atroce. Ainsi les Poules et les Mandingues mahométans jouissent d'un gouvernement très-doux; et les Iolofs sont continuellement exposés aux caprices farouches de leurs maîtres.

La presqu'île du cap Verd est la première province du damel qui ait secoué le joug de ce prince sanguinaire. A me-

sure que l'islamisme prendra racine chez ces peuples, les autres parties du royaume de Cayor imiteront cet exemple.

Les habitans de la presqu'île du cap Verd s'occupent tous de la pêche. Voisins de Gorée, ils avaient acquis des richesses considérables par la vente de leur poisson dans cet établissement. Dépositaires aussi des esclaves que les Maures amenaient de l'intérieur pour être vendus aux Européens, ils sucèrent, dans les rapports qu'ils eurent avec ce peuple nomade, les principes de l'islamisme, et se firent presque tous marabouts vers la fin du dix-huitième siècle. Un changement si subit dans la religion d'une partie de ses sujets, un accroissement rapide de fortune dû à leurs liaisons avec les Maures leurs co-religionnaires, et à leurs alliances de famille avec les mulâtres de Gorée, finirent par inquiéter le damel prédécesseur de celui qui règne aujourd'hui. Il crut pouvoir arrêter ce

mouvement de demi-civilisation en ravissant à ces hommes une partie de leurs biens. Il chargea de ce soin un de ses esclaves affidés, qu'il nomma alquier de la presqu'île ; ce pacha nègre n'exécuta que trop cruellement les ordres de son maître, mais les habitans du cap Verd, sûrs de trouver dans Gorée des munitions de tout genre, ou au moins un asile, se révoltèrent en 1798, chassèrent l'alquier, et proclamèrent l'adoption générale du code de Mahomet, sans s'astreindre cependant à toutes les pratiques minutieuses qu'il prescrit : à cette nouvelle le roi de Cayor fit battre dans ses états le tambour d'alarme, et parvint à rassembler dix mille chevaux que lui amenèrent tous les chefs de villages qui lui obéissent. Aussitôt que les nègres du cap Verd apprirent que le damel se disposait à marcher contre eux avec des forces si redoutables, ils élevèrent, à un quart de lieue, à l'est de Da-

kar, un mur qui, traversant la presqu'île dans toute son étendue du nord au sud, dominait la partie des terres qui va en pente du côté de l'est. Ce rempart, sans fondemens, avait six pieds de haut, et un pied d'épaisseur; on l'avait construit avec des blocs de pierres ferrugineuses, qu'on avait placés les uns sur les autres sans les cimenter. Les troupes du damel campèrent à peu de distance de cette fortification, et le roi resta prudemment à Rufisque, village situé à cinq lieues du théâtre de la guerre.

Les troupes de Cayor, trop confiantes dans leur multitude, se livrèrent au repos pendant la première nuit sans placer des vedettes. Les habitans du cap Verd, dirigés sans doute par quelque mulâtre de Gorée, profitèrent de cette sécurité pour tomber à l'improviste sur les ennemis pendant leur sommeil; ils en firent un grand carnage, et s'emparèrent d'un nombre si considérable de prisonniers, que

les Goréens manquèrent d'argent pour les acheter. Le jour ne fut pas plus favorable au damel; car les rebelles, à l'abri derrière leur rempart, lui tuèrent beaucoup de monde, sans qu'un seul d'entre eux fût même atteint. Las de soutenir des combats dont les chances lui étaient si funestes, le roi se retira, et accorda aux révoltés la paix et l'indépendance, condition qui n'a pas cessé d'être fidèlement observée.

On prétend que le damel fut mal secondé dans cette guerre par les grands de son royaume, qui virent dans l'anéantissement de cette république la perte d'un refuge pour eux contre les arrêts de mort de leur souverain. Ce ne peut être, en effet, que par ce motif qu'ils n'emportèrent pas d'assaut cette muraille, qui n'aurait pu résister au moindre choc, puisqu'on peut en faire tomber des pans entiers en les poussant avec la main.

Depuis cette époque, les nègres de la

presqu'île du cap Verd forment une république fédérative de treize villages, à la tête de laquelle est placé le chef de Dakar, nommé Moktar. Cet homme a obtenu cette distinction par la reconnaissance que son courage et son dévouement avaient inspirée à ses concitoyens. Fils d'un esclave de Gorée réfugié à Dakar, il se fit musulman, leva le premier l'étendard de la révolte, et devint, par son intelligence et par ambition, le libérateur de son pays. En considération de ce service éclatant, sa voix acquit une certaine prépondérance dans le conseil des vieillards; les alliances qu'il contracta dans la suite avec les gouverneurs de Gorée augmentèrent son importance, qui lui a valu un pouvoir dictatorial, mais fort restreint pourtant par celui qu'auraient les autres chefs de village de le déposer, ou au moins de rejeter l'élection de son fils, s'il venait lui-même à mourir.

La presqu'île du cap Verd semble, à en juger par les roches basaltiques et ferrugineuses que l'on y rencontre partout, avoir été bouleversée par un volcan. L'épithète donnée à ce cap par les Portugais annonce un pays riche et fertile ; mais la verdure agréable qui rompt en cet endroit la monotonie de la côte sablonneuse qui s'étend depuis le cap Boyador jusqu'au cap Rouge, n'est due qu'à quelques mimosas qui croissent entre les rochers, dont la teinte rembrunie plaît même auprès de l'affreuse blancheur des rivages qui bordent le Sahara.

Le sol du cap Verd est loin de produire assez de grains pour la consommation des habitans ; ils en tirent de Gorée, et les Maures leur en vendent une grande quantité en échange de poissons secs. La plus grande partie de leurs terres est en friche, ou occupée par leurs troupeaux et par ceux que les Poules de l'intérieur y font parquer, moyennant un droit, jus-

qu'à ce que les Européens les aient achetés. L'eau est fort rare dans ce pays; on n'en trouve en abondance que dans les puits de la baie de Bein; c'est l'aiguade de nos navires. On voit çà et là des cotonniers et de l'indigo; les bois sont peu praticables à cause des mimosas qui y croissent de toutes parts. Un assez grand nombre de palmiers s'élèvent au milieu de ces buissons épineux; la liqueur qu'on en retire fait souvent oublier aux nègres les anathèmes de Mahomet contre les ivrognes. Le nombre des chevaux est peu considérable, mais en revanche on compte quelques centaines de vaches et un millier de volailles. On rencontre rarement sur ces rochers stériles des animaux sauvages, tels que les lions, les panthères ou les éléphans.

Les nègres du cap Verd, que des relations continuelles d'intérêt et de commerce mettent en communication avec Gorée, sont passablement éclairés,

mais aucune amélioration ne se fait apercevoir ni dans leur genre de vie, ni dans leur costume, ni dans la construction de leurs cases; au reste, ils sont doux et honnêtes, mais intéressés.

On peut juger d'après cette description du cap Verd, qu'il était aussi inutile qu'impossible d'y former une colonie agricole. Quel parti peut-on tirer pour la culture d'un pays où il y a plus d'habitans que de terres pour les nourrir? Le cap Verd peut devenir cependant fort avantageux, comme point militaire ou entrepôt de commerce.

J'ai pensé que mon long séjour sur la presqu'île du cap Verd m'autorisait à faire cette digression sur un point dont il est souvent question dans les relations des voyageurs. Mais je reviens à la description de la partie considérable du pays qui reconnaît encore l'autorité du damel.

Le sol du royaume de Cayor est sablonneux et rougeâtre, pourtant fertile;

connaissance quelques mots pour venger l'honneur de sa race, constamment outragée par l'Européen, malgré l'éloquent plaidoyer de Buffon en sa faveur. Il est même l'objet continuel des plaisanteries des nègres, qui cependant retirent de grands avantages de ses services pour traverser leurs contrées désertes. Le Serracolet seul semble apprécier toute l'utilité de cet animal, en préférant souvent sa possession à celle d'une femme.

J'ai vu mon âne passer plusieurs jours sans boire ni manger, et malgré les privations inouies qu'il endurait, il ne ralentissait nullement son pas. Quelques feuilles sèches de bambou, quelques brins d'herbe brûlée par l'ardeur du soleil suffisaient souvent pour soutenir ses forces après des marches pénibles à travers des pays sablonneux ou des montagnes escarpées. Sa légèreté à franchir les rochers les plus élevés était surprenante. Un trou très-large avait fini par

celle d'un mariage ou des funérailles, a lieu, ils tuent jusqu'à dix bœufs, qu'ils distribuent à leurs parens et à leurs voisins.

Chaque chef de village possède ordinairement un cheval. Les autres animaux domestiques sont le chameau, la poule, le canard, le cochon et le chien; mais ces deux derniers sont regardés comme immondes par les mahométans. Quoique la plupart d'entre eux aient des chiens pour la garde de leurs troupeaux, ils ne leur donnent que rarement à manger et à boire; cependant la rage n'est pas, comme le croit le vulgaire, la suite de ces privations. C'est de la partie septentrionale de l'Afrique que les nègres ont tiré le cheval, le chameau, l'âne et le chien; les Européens leur ont apporté le cochon, le canard et la poule.

L'âne de Cayor est très-fort et très-sobre. Le mien était de ce pays; les services qu'il m'a rendus exigent de ma re-

connaissance quelques mots pour venger l'honneur de sa race, constamment outragée par l'Européen, malgré l'éloquent plaidoyer de Buffon en sa faveur. Il est même l'objet continuel des plaisanteries des nègres, qui cependant retirent de grands avantages de ses services pour traverser leurs contrées désertes. Le Serracolet seul semble apprécier toute l'utilité de cet animal, en préférant souvent sa possession à celle d'une femme.

J'ai vu mon âne passer plusieurs jours sans boire ni manger, et malgré les privations inouies qu'il endurait, il ne ralentissait nullement son pas. Quelques feuilles sèches de bambou, quelques brins d'herbe brûlée par l'ardeur du soleil suffisaient souvent pour soutenir ses forces après des marches pénibles à travers des pays sablonneux ou des montagnes escarpées. Sa légèreté à franchir les rochers les plus élevés était surprenante. Un trou très-large avait fini par

se former entre ses deux épaules; nous étions obligés de remplir cette plaie avec de la paille et de la boue. Malgré les douleurs aiguës qu'elle lui faisait sans doute éprouver, cet animal courageux semblait n'avoir rien perdu de sa vigueur, lorsque, après l'avoir chargé de notre bagage, moi ou mon marabout nous montions sur sa croupe. De longues privations, la maladie, les fatigues, lui avaient fait perdre son naturel rétif; au passage des nombreux affluens du Rio-Grande, il ne montrait plus de frayeur. Pendant un mois de suite, il n'a vécu que de l'herbe qu'il broutait en trottant sur la route. Les qualités précieuses de ce quadrupède doivent lui mériter, de la part des voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique, la préférence sur le cheval. Les nègres estiment particulièrement les ânes noirs et petits : les rouges cependant, et le mien l'était, ne le cèdent guère aux autres pour la force et l'agilité.

On voit dans le pays de Cayor beaucoup de lions, d'éléphans, quelques panthères (1), des onces, des hyènes, et plusieurs espèces de serpens. Le corbeau, l'aigrette, le loriot, la tourterelle, la pintade, se montrent partout. Autour de la case du nègre voltigent des familles entières de moineaux et de colibris très-variés en couleurs. Les rochers du cap Verd servent de retraite au rat palmiste, dont la chair est aussi succulente que celle du lièvre. Le singe, à cause de la rareté de l'eau, n'est pas commun dans cette contrée. Le lapin, la perdrix, les vanneaux, remplissent les lougans (2), et l'énorme pélican repose sur l'immense baobab (3). On trouve aussi la grue cou-

---

(1) C'est une erreur fort commune de croire qu'il y a des *tigres* en Afrique : ce terrible animal ne se trouve qu'en Asie.

(2) Champs de mil des nègres.

(3) Qui croirait, dit le père Labat, que ces grosses

ronnée et la cigogne à bourse, vulgairement appelée *marabout;* parfois enfin on voit des autruches galôper dans les plaines, que l'on trouve jonchées de leurs belles plumes.

Les Iolofs, comme les Garamantes dont parle Lucien, s'occupent à chercher les œufs d'autruche pour les vendre aux Européens; mais, moins industrieux que les peuples de la Libye, ils n'en font ni vases ni *chapeaux,* ainsi que Lucien l'avance au sujet des Garamantes. Si chez ce peuple les œufs d'autruche servaient de chapeaux, je ne sais qui doit le plus surprendre, ou des œufs ou des hommes. Quoique avec un de ceux-là on puisse avoir une omelette aussi copieuse qu'avec douze œufs de poule, je défierais bien d'en faire un chapeau pour un

---

bêtes, avec leurs larges pattes d'oie, s'avisassent de prendre leur repos perchées sur des branches d'arbres? (Valmont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, art. *Pélican.*)

nègre qui serait âgé de plus d'un jour.

Le peuple qui habite le royaume de Cayor appartient à la grande nation des Iolofs; jadis il était réuni sous l'empire du Bourb-Iolofs, avant que le gouverneur de cette province s'en fût emparé en prenant le titre de damel ou de roi.

Ces Iolofs sont tous d'une taille élevée; leurs formes et leurs traits ont beaucoup de régularité et de noblesse.

Parmi les maladies qui affligent les habitans de Cayor, les principales sont les ophthalmies, la gale et la lèpre, qui couvre des individus au point de les rendre presque entièrement blancs. Les enfans sont sujets au carreau, ou gonflement du ventre, que l'âge dissipe. Chez la plupart de ces enfans, l'ombilic fait une saillie considérable. A la fin des pluies, les affections catarrhales deviennent très-communes. La petite vérole enlève peu d'individus. L'inoculation que pratiquent les nègres contribue sans

doute à prévenir les ravages de ce mal affreux. J'ai remarqué plusieurs nègres qui mangeaient du sable; et quoique cette manie soit, selon un célèbre voyageur, générale chez les peuples des tropiques, les enfans cependant que j'ai vu céder à ce penchant déréglé, étaient dans un état affreux de dépérissement. Beaucoup de nègres, et particulièrement ceux qui recueillent le vin de palme, sont sujets au *sarcocèle;* ce qui confirme l'opinion du célèbre Larrey, qui attribue cette infirmité, entre autres causes, à l'intempérance et à des pressions plus ou moins fortes sur la partie souvent déjà affectée d'un vice syphilitique.

Les marabouts exercent seuls la médecine, qui se borne à l'application d'un petit nombre de remèdes fort simples, ou à la composition de quelques talismans écrits sur du papier que l'on fait brûler, et dont on boit les cendres dans un liquide quelconque.

Le peuple de Cayor est vif, très-gai, réfléchit peu, ne pense jamais à l'avenir pour ses besoins. C'est toujours au lendemain qu'il remet ses affaires. L'attachement des pères et des enfans est réciproque ; la reconnaissance n'est pas étrangère à quelques-uns. L'amitié n'est que froide ou intéressée. Les femmes en sont encore moins susceptibles. Rarement on rend un service sans espoir de retour ; aussi voit-on peu de ces prodiges de l'amitié ou de l'amour si communs en Europe.

La récolte une fois terminée (1), les nègres iolofs restent pendant neuf mois couchés sur leurs nattes, et remplissent le temps par la conversation et par le précieux *far niente*. Il n'y a que la pê-

(1) Les nègres vendent une grande partie de leur volaille quelques jours avant de faire leurs semailles : c'est sans doute à cause des dégâts qu'elle pourrait faire dans leurs champs.

che à laquelle les saisons n'apportent aucun relâche chez les peuples qui habitent les côtes. Mais comme l'oisiveté est en honneur dans ces contrées, de même que l'ignorance l'était chez nos aïeux dans les premiers siècles de notre monarchie, il est aisé de voir que le besoin seul engage l'Iolof à travailler.

Les habitans de l'Afrique ont appris à connaître la supériorité de nos armes, et à s'en servir. Il n'est presque plus de nations connues sur ce vaste continent qui n'emploient les armes à feu (1). Dans le pays des Bambaras on fabrique même de la poudre à tirer. Les nègres de Cayor n'ont pas cependant dédaigné entièrement les armes de leurs ancêtres. La lance et l'arc font encore la principale force de leurs armées. Ces moyens de destruction ne leur ont pas suffi, et le

(1) Ils se servent de cornes de bœuf pour poires à poudre.

sabre et le poignard sont aussi au côté de leurs guerriers.

Leur manière de faire la guerre convient parfaitement à des peuples peu instruits dans cet art meurtrier. C'est derrière un buisson qu'ils attendent leur ennemi ; ils tirent sur lui lorsqu'il passe, et se sauvent à l'instant ; quelquefois cependant des armées entières en sont venues aux mains, et ont donné des preuves d'une bravoure et d'une grandeur d'âme extraordinaires. Je vais citer, pour le prouver, deux faits qui eurent lieu sous le règne d'un des prédécesseurs du damel ou roi actuel.

Un marabout des bords du Sénégal avait levé l'étendard de la révolte, et, pour augmenter ses forces, avait voulu se joindre aux rebelles du cap Verd ; deux fois il avait battu des troupes du roi de Cayor, lorsqu'il rencontra son armée sur la route, au moment où il allait faire sa jonction avec celle de Dakar. Le dan-

ger était imminent ; les partisans du marabout étaient en nombre inférieur ; cerné dans une position désavantageuse, il n'hésita pas à engager le combat, quoique sa perte fût certaine. Pendant l'action, il s'était retiré, pour prier dans une case autour de laquelle il avait fait placer des tas de roseaux secs ; lorsqu'il vit ses guerriers plier, et les signi ou cavaliers du damel les poursuivre jusque vers sa retraite, il fit mettre le feu à la case où il était, et préféra une fin lente et douloureuse à l'ignominie que lui réservait son roi.

Voici l'autre exemple :

Le damel était en guerre avec les Iolofs du roi de Baol, dont il joignit depuis les états aux siens. Les sujets de ce dernier, en sûreté dans leurs bois, n'avaient cherché que des combats où la ruse et la difficulté des lieux leur donnaient toujours l'avantage. Sortis enfin de leurs forêts, ils paraissent dans la plaine, pré-

cédés de leur roi. « C'est ici, s'écrient-
» ils, qu'il faut périr! On nous a accusés
» de lâcheté; que ceux qui nous adres-
» sent ces reproches nous imitent; on
» prétend que nous ne savons que fuir;
» eh bien! que chacun de nous se mette
» dans l'impossibilité de chercher son
» salut dans la fuite. » A ces mots, chaque guerrier remplit ses larges culottes de sable, et accablé sous le poids d'un tel fardeau, se met à genoux et se dispose à tirer. Le combat ne cessa que lorsque les munitions leur manquèrent. Baol pleura tous ses guerriers morts sur le champ de bataille, et Cayor, s'il en sauva quelques-uns, en perdit un plus grand nombre.

Le souverain de Cayor a droit de mort et de pillage sur ses sujets, qui s'appellent entre eux les esclaves du damel. Le royaume cependant est soumis à un régime féodal, et le damel éprouve souvent de la résistance à ses ordres. Un de

ses sujets les plus puissans, sachant que le roi voulait avoir sa tête, se présenta devant lui avec une suite de quatre cents hommes, prétendant qu'il ne sortait jamais sans être ainsi accompagné. Le tyran avait fait creuser à ses pieds une fosse profonde recouverte d'une natte; il pria le chef dont il voulait se défaire de s'asseoir sur la natte; mais ce dernier, qui devinait les intentions perfides du despote, lui répondit : « Damel, je suis » ton esclave, et digne seulement de me » reposer sur la poussière où tes pieds ont » marché. » Par cette réponse adroite, il évita la mort qui l'attendait.

Lorsqu'un damel a besoin d'un cheval d'un grand prix, il fait appeler le général de son armée. « Pars, lui dit-il; tu sais » que tel village renferme plus d'un de » mes ennemis; pars, que le fer et la » flamme m'en délivrent bientôt. » Le général, conformément aux ordres qu'on lui intime, pille, ravage, et les captifs

qu'il enlève servent à l'achat du coursier que le roi desire.

On peut juger par ce trait, comme par beaucoup d'autres, que l'abolition de la traite des noirs n'est pas près de produire encore les heureux résultats qu'on en attend. En effet, en Afrique comme en Asie, partout où il n'y a ni prisons, ni hôpitaux, ni bagnes, ni travaux publics, l'esclavage doit subsister longtemps encore; les guerres à mort et les institutions dont je viens de parler l'ont remplacé en Europe.

L'abolition de la traite des noirs est une mesure grande, généreuse, digne d'un siècle éclairé, mais illusoire, jusqu'à ce que l'on puisse forcer les Maures d'y souscrire. Je m'explique; les nègres vendent à ceux-ci les captifs qu'il est défendu aux blancs d'acheter; et tel roi qui avait un revenu suffisant pour l'entretien de sa cour avec deux cents prisonniers vendus 600 francs pièce aux

Européens, fait à présent de plus fréquentes excursions chez ses voisins, et chez ses sujets même, pour doubler le nombre de ses esclaves, et avoir toujours le même revenu, puisque les Maures ne paient un captif que la moitié du prix qu'en donnait un Européen. L'humanité gémit de ces vérités affreuses, mais la raison est obligée de les publier, afin qu'on trouve des moyens plus sûrs pour réaliser un plan que l'humanité a tracé.

Au lieu d'aller dans l'Amérique, les nègres sont envoyés dans les régences barbaresques. Leur sort n'a point changé de nature, mais de lieu.

Les Iolofs qui habitent le royaume de Cayor ont tous la tête et les moustaches rasées, mais portent la barbe longue; leur habillement est simple; tout ce qui est inutile devient un fardeau sous ce climat brûlant. Deux pagnes composent tout l'accoutrement d'un nègre; l'une est nouée autour de ses reins et descend au-

dessous du mollet; l'autre, jetée négligemment sur une épaule, laisse l'autre à découvert. Les chefs portent une large culotte d'une couleur jaunâtre, et ont une chemise de coton, outre la pagne. Le costume des femmes est également simple; couvertes depuis les genoux jusqu'à la poitrine, cette partie du corps reste à nu. Si elles y jettent une pagne, c'est pour les aider à porter leurs enfans derrière leur dos. Des colliers, des bracelets d'or ou d'argent, sont les seules marques qui distinguent les rangs; mais, esclaves ou maîtresses, elles travaillent toutes pour le maître commun. Les négresses se débarrassent de tout poil superflu, sans en excepter d'autres parties que la tête, qu'elles arrangent avec beaucoup de soin. En effet, pour effacer l'aspect désagréable que présenteraient leurs cheveux courts et laineux, elles en forment des boucles très-minces et bien luisantes de beurre.

Les Iolofs ne sont pas plus recherchés dans leur manière de se nourrir que dans leurs vêtemens; la frugalité règne aussi dans le choix de leurs mets. Du couscous (1), quelquefois du lait ou du poisson sec composent toute leur nourriture. Ils ne font que deux repas par jour, l'un au lever, l'autre au coucher du soleil. J'ai déjà dit que c'est avec leurs doigts qu'ils portent leurs alimens à la bouche. Les nègres ne mangent rien qui ait été réchauffé.

La course à cheval, l'exercice des armes à feu, sont leurs divertissemens; mais la danse est leur passion favorite : tout est oublié pour cet amusement. A peine le griot a-t-il frappé sur son tam-

(1) Les Carthaginois se nourrissaient également de couscous, ce qui les fit appeler par les Grecs *poltophages*. L'usage du couscous est presque inconnu au-delà de la Gambie. Ainsi il est évident que ce sont des peuples du nord qui l'ont introduit sur les bords du Sénégal.

bour, que chacun s'anime et tâche de suivre les battemens de l'instrument par mille contorsions faites en cadence. C'est en claquant des mains que les danseurs marquent la mesure. Les spectateurs, pour les encourager, s'empressent de jeter à leurs pieds leurs pagnes, signe éclatant de leur admiration. La lasciveté préside à ces jeux. La nuit est le moment où le bal commence; la lune l'éclaire et le jour le termine, pour inviter musiciens et danseurs au sommeil.

Doit-on appeler mariage une union presque fortuite, où l'on peut quitter le lendemain la femme que l'on a prise la veille? La pudeur n'est pas une vertu qui brille chez les femmes de ce pays; au contraire, tout annonce qu'elles n'en ont pas le moindre sentiment. Elles se baignent même en public sans aucun voile, tandis que les hommes se cachent pour se laver.

L'éducation des enfans ne peut être

qu'extrêmement vicieuse, lorsqu'ils ont sous les yeux de si funestes exemples. Cependant il y a plus de décence chez les jeunes garçons que chez les jeunes filles; différence qui provient d'une cause très-naturelle; les premiers sont sous la surveillance de leurs pères, ou enfermés dans les écoles des marabouts, tandis que les autres sont abandonnées aux soins de leurs mères, dont les principes et la conduite leur servent de règle.

Dans le royaume de Cayor, comme dans presque toute la Nigritie, les oncles ont pour leurs neveux la même tendresse que pour leurs propres enfans; l'on sait même que dans certaines monarchies la couronne est donnée à ceux-là au préjudice de ces derniers.

Si les nègres supportent sans se plaindre les privations et les autres misères attachées à la vie humaine, ils montrent une grande sensibilité, mais peut-être peu réelle, pour la perte de leurs parens.

Pendant des journées entières ils poussent des gémissemens douloureux; et il suffit d'avoir connu quelqu'un pour être obligé de pleurer, et de faire entendre ses sanglots lorsqu'il meurt.

Indépendamment de ces marques de douleur que les nègres de Cayor donnent lorsqu'ils perdent les personnes qui leur ont été chères, ils cherchent encore à préserver leurs corps de l'atteinte des animaux féroces qui pourraient les enlever. Chaque tombe est couverte d'arbrisseaux épineux, qui avec le temps finissent par former des buissons impénétrables. Ces touffes de verdure, monumens durables du motif pieux qui les a parsemées dans ces plaines dévorées par les ardeurs du soleil, sont un bienfait pour le pays; car c'est à leur ombrage que lèvent des graines d'arbres qui donneront peut-être un jour naissance à une forêt.

Les Iolofs ont une vénération aussi profonde pour les morts que pour les

droits de l'hospitalité. Je vais en donner une preuve bien éclatante; le fait s'est passé à Gorée, dont les habitans sont en grande partie Iolofs. Une femme de Gorée était allée à la Grande-Terre traiter du mil; peu de jours après son arrivée, elle tomba malade, et mourut dans la case d'un nègre qui l'avait logée sans rétribution, et même sans la connaître, ainsi que cela se pratique en Afrique. L'hôte s'empressa de jeter le cadavre hors de la case, et, sans lui donner de sépulture, il l'abandonna dans les champs pour devenir la pâture des hyènes et des chakals, ce qui ne manqua pas d'arriver. Cette lâche conduite ne tarda pas à être connue à Gorée; et lorsque le coupable, plusieurs mois après, y vint pour ses affaires, toutes les femmes de l'île, barbouillées et habillées d'une manière grotesque, ne cessèrent de le poursuivre dans les rues en l'accablant de reproches, et en lui jetant de la boue et de

l'eau sale. Elles portèrent même leur juste vengeance à un tel point, que notre indiscret voyageur n'eut que le temps de pousser sa pirogue dans la mer, et d'échapper, en y montant, aux insultes que méritait sa barbarie intéressée.

Les Iolofs sont des maîtres extrêmement doux envers leurs esclaves; ils prennent soin de leurs enfans comme des leurs, les frappent rarement, et ne leur font jamais supporter des fatigues dont le poids pourrait les accabler.

Les esclaves du damel, fiers de la faveur du prince, seraient souvent portés par ce motif à commettre des vexations odieuses envers les autres nègres; mais ils sont obligés de placer des fers au-dessus de leurs lits, pour qu'ils n'oublient pas que leurs chaînes se resserreront de nouveau, s'ils se permettent un acte tyrannique envers des hommes libres.

Chaque peuple a ses préjugés; un de ceux que les Iolofs ont conservés jusqu'à

présent, et qu'ils partagent avec la plupart des peuples nègres leurs voisins, est un mépris si profond pour les forgerons, les tisserands, les cordonniers et les griots, qu'un esclave même ne voudrait pas épouser une femme issue d'une famille qui aurait exercé l'une de ces professions. Les griots ne jouissent pas même des honneurs de la sépulture chez les Iolofs. C'est dans le creux d'un arbre que l'on dépose leurs cadavres; car on est persuadé que si l'on enterrait un griot, la récolte du mil manquerait infailliblement. Les nègres n'aiment pas non plus qu'on loue la beauté de leurs enfans; ils craignent que les éloges ne leur attirent quelque grand malheur.

Les nègres conservent avec soin leur généalogie, sont très-fiers de leur origine, et ne se mésallient jamais par des mariages contractés avec des personnes d'un rang inférieur au leur. Les mahométans s'unissent rarement avec les filles des païens.

Les cases des Iolofs sont extrêmement simples, mais solidement bâties, et la plupart mettent à l'abri de la pluie. C'est avec du jonc seul qu'on les construit; une porte en paille en fait toute la sûreté. La même ouverture sert de porte, de fenêtre et de cheminée. Les murs ont si peu d'épaisseur, qu'on peut causer au travers. Leur forme est ronde, et, en apercevant de loin les cases des villages de Cayor, on les prendrait pour des ruches; on est obligé de se baisser pour y entrer. Il n'est pas d'Iolof si pauvre qu'il n'ait au moins deux cases; il couche dans l'une, et l'autre lui sert de cuisine. Malgré le caractère négligent de ce peuple, les incendies sont rares. La masse pliante des cases résiste aux orages en cédant. L'ameublement consiste en quelques nattes, sur lesquelles les nègres reposent. Une chaudière en fer, ou plus communément en terre, plusieurs calebasses, un mortier en bois pour piler le mil,

voilà tous leurs ustensiles de cuisine.

Deux cornes de bœuf placées sur le comble d'une case, sont les seules marques qui indiquent que c'est la demeure du chef du hameau. Chez les anciens seigneurs français, on plaçait un bois de cerf : c'est un singulier rapprochement.

Hors de l'enceinte de leur village, les nègres élèvent sur des pieux de grands paniers de jonc où ils renferment leurs grains; et le respect pour les propriétés est tel, que jamais on ne vole aucun de ces dépôts.

Les marchandises qui servent, pour ainsi dire, de mesure pour la valeur des autres dans le commerce d'échange, sont les pagnes et le mil; mais les marchands qui viennent à Saint-Louis et à Gorée ont appris à connaître le prix de l'argent. Ce n'est que pour ce métal qu'ils livrent ordinairement leur bétail ou leurs chevaux aux Européens; ils préfèrent cependant les sous anglais, parce que

comme il en faut un plus grand nombre et une masse plus pesante pour représenter une même valeur en piastres, ils s'imaginent en être plus riches. L'argent qu'ils emportent dans l'intérieur de leur pays sert à la fabrication des bijoux.

On paie ordinairement avec des pagnes les ouvrages sortis des mains des forgerons, et avec du mil les pagnes que fabriquent les tisserands nègres. L'or, l'ambre et le corail sont donnés en échange des esclaves, et ces derniers, pour les chevaux ou pour les bœufs. Les nègres rompent souvent entre eux un marché, s'il ne leur convient plus un an après qu'il a été conclu; ce terme expiré, il y a prescription.

Survient-il quelque affaire sérieuse qui exige une longue délibération; s'agit-il de prononcer sur le sort d'un accusé, on assemble le conseil des vieillards, et la majorité prononce sur la culpabilité de l'accusé sans infliger la peine; car chaque chef de village a seul

le droit de vie et de mort. On confisque les biens d'un meurtrier. La famille du coupable est traitée comme complice, et dépouillée également de ses propriétés, s'il est parvenu à s'échapper.

Lorsqu'on veut savoir si un accusé dit la vérité, le forgeron fait rougir un morceau de fer, qu'on lui applique sur la langue; s'il se montre sensible à la douleur, il est reconnu coupable; si, au contraire, le fer ne produit aucune impression sur lui, son innocence est proclamée. Cette coutume se retrouve chez plusieurs autres nations africaines : ce n'est pas le seul trait caractéristique propre à la grande famille des nègres, puisque l'on rencontre, d'une extrémité de l'Afrique à l'autre, l'usage de la polygamie et de la circoncision. La plupart de ces peuples se liment aussi les dents incisives, se font de larges incisions sur le visage, portent des anneaux de cuivre aux bras et au bas des jambes,

et emploient le tambour dans les fêt publiques.

Il existe une punition pour l'homn qui abuse d'une esclave; s'il est libre, femme est mise en liberté, et on obli le coupable à payer le prix de l'escla à son propriétaire.

Le mahométisme fait chaque jour d progrès, et deviendra bientôt la seule r ligion du pays de Cayor. La cour seu reste attachée au paganisme, plus fav rable aux passions. La circoncision pr tiquée parmi les Iolofs, chez les païe même; les écoles publiques tenues p les marabouts, et fréquentées par to les enfans; l'inviolabilité qui rend la pe sonne des prêtres mahométans sacr chez les princes païens, comme chez l sectateurs du Koran, sont trois caus qui concourront puissamment à étend l'islamisme chez ces peuples.

Il est impossible de trouver des ho mes plus fidèles observateurs des pra

ques extérieures de leur religion que les nègres mahométans. Plusieurs fois pendant la nuit ils se relèvent pour psalmodier des chapitres du Koran, et une partie du jour se passe à réciter des prières sur le long chapelet qu'ils portent pendu à leur ceinture.

Les prêtres mahométans jouissent d'une autorité presque sans bornes. Seuls ils communiquent avec Dieu, et interprètent sa volonté; ils la rendent favorable selon l'intérêt qui les guide. Ils ont su si habilement inspirer aux nègres une confiance aveugle dans ces papiers que l'on nomme *grisgris*, sur lesquels ils écrivent quelques prières en arabe, que tous en portent. Les chevaux mêmes en sont couverts; on emploie les plus belles étoffes pour les envelopper. Un homme part-il pour une expédition lointaine, il demande un grisgris, dont il paie la vertu au poids de l'or. Ce précieux talisman, disent les nègres, met à l'abri des

armes à feu; il sert à former la couronne des rois.

On peut appliquer aux nègres de Cayor et du Bourb-Iolofs, les noms que les Druses donnent chez eux aux trois classes qui les divisent; les ignorans, les aspirans et les spirituels. En effet, les Iolofs, en général, vivent jusqu'à vingt-cinq ou trente ans dans une indifférence complète pour la morale et la doctrine de la religion mahométane; lorsque le feu de la jeunesse commence à s'éteindre, ils renoncent à toutes les liqueurs spiritueuses; plus tard enfin ils se font raser, et deviennent marabouts.

Deux conditions sont indispensables pour être agrégé au corps des marabouts; une conduite sans reproche, et la connaissance de la langue arabe. Le postulant doit savoir par cœur plusieurs chapitres du Koran, et joindre à ces connaissances celle de quelques livres arabes qui traitent de l'histoire du monde

et de l'arithmétique. Les prêtres mahométans sont toujours appelés pour faire le partage des successions.

Le marabout qui joint à une si profonde instruction le talent de composer quelques ouvrages en langue arabe, car les nègres n'écrivent jamais dans leur langue maternelle, a le droit de porter un bonnet d'écarlate. Alors on lui donne le tire de tompsire ou d'alpha, qui, dans la langue poule, signifie docteur. Mais quelques marabouts se parent du bonnet, qui ne les empêche pas de laisser apercevoir le bout de l'oreille. Boukari me raconta qu'un jour s'étant présenté chez un marabout, il conçut d'abord beaucoup de vénération pour lui, en voyant sur sa tête le signe du savoir, et, après le salut d'usage, il lui dit en arabe : *Eïch halkoum maoulana*. Le prétendu docteur, croyant qu'on lui parlait iolof, lui répondit : « Je ne vous comprends pas. » Chacun se mit à rire de sa mé-

prise et de son ignorance, et on l'engagea à quitter une marque de distinction qui ne lui appartenait pas.

A propos des marabouts et de la confiance que les nègres ont dans leur savoir, je parlerai du crédit non moins grand dont jouissent les sorciers chez ces peuples. Les habitans de Gorée et de Saint-Louis leur accordent aussi toute créance. L'épithète de sorcier y est pourtant, comme chez nous, injurieuse; et je me rappelle avoir vu toutes les femmes de Gorée en rumeur parce qu'une signare avait été appelée vieille sorcière; le trouble était peut-être causé par l'épithète : il faut l'avouer, elle méritait bien une semblable dénomination par sa figure hâve et décharnée. La maladie des enfans et les autres malheurs, tout est attribué aux sorciers; mais les plus habiles de ceux-ci, souvent consultés en pareil cas, y gagnent beaucoup d'argent. Voici comme ils procèdent. Ils se font apporter

une grande quantité de sable; ils y forment mille petits trous avec leurs doigts, puis celui qui les consulte crache dessus. Le devin, après avoir prononcé diverses paroles magiques, compte les trous et donne avec assurance une réponse aux questions qu'on lui adresse. Un front large est, selon eux, la marque du génie et du pouvoir. Mais l'art de ces sorciers ne se borne pas à la divination; ils magnétisent aussi, et parviennent même, dit-on, à faire tomber les hommes les plus forts en somnambulisme.

CHAPITRE V.

Arrivée sur les terres du Bourb-Iolofs. — L'Auteur se rend à la cour du roi. — Accueil que lui fait ce prince. — Renvoi de deux de ses compagnons. — Impossibilité de suivre la route du Oulli. — Il prend celle du Foutatoro. — Le roi lui donne un guide. — Quel était ce guide. — Mœurs des Iolofs et des Laaubés.

10 *février.* — Le chef de Bahëne, selon la coutume générale du pays, ne manqua pas, avant de nous laisser partir, de me demander le sujet de mon voyage; je lui répondis que j'allais traiter de l'or dans le Oulli : satisfait de cette réponse, il nous permit de nous mettre en route; nous prîmes celle qui mène à Tiankra. Les habitans de ce village, qui n'avaient

jamais vu de blanc, examinaient avec une grande attention chaque partie de mes vêtemens; mais ce furent mes fusils à deux coups qui excitèrent surtout leur admiration : Nous ne sommes que des bêtes, s'écrièrent-ils dans l'excès de leur enthousiasme. Pendant que les hommes fixaient leurs regards ébahis sur mes armes, les femmes considéraient les traits de ma figure; quelques-unes témoignaient une sorte d'admiration, mais le plus grand nombre ne manifestait que de l'horreur. L'une d'entre elles, malgré l'épaisseur de ma barbe, demanda si j'étais une femme, ne trouvant sûrement pas la couleur blanche assez mâle.

Ces distractions me faisaient oublier mes fatigues; j'éprouvais du plaisir à juger de l'impression que causait chez ces bonnes gens la présence d'un blanc; je riais des réflexions et des contes que les savans du village faisaient sur nos mœurs et nos habitudes; leur ignorance

m'amusait : combien la nôtre doit divertir aussi les ambassadeurs turcs ou persans qui viennent nous visiter ! je suis sûr qu'ils ne nous trouvent pas moins ridicules que ne l'étaient alors à mes yeux les nègres qui m'entouraient.

Lorsque la chaleur eut diminué, nous reprîmes notre marche. Je m'arrêtai en route devant un puits qu'on creusait, et je ne fus pas peu surpris d'entendre l'ouvrier qui était au fond chanter des paroles à ma louange : c'était un honneur bien inattendu, et d'un genre tout-à-fait délicat ; il méritait une récompense. Je donnai une feuille de tabac à mon panégyriste ; je l'aurais comblé d'or, qu'il ne m'eût pas prodigué plus d'éloges. Ayant pris le galop pour rejoindre mes gens qui m'avaient devancé, un berger me cria de ne pas courir si vite, de peur que, me prenant pour un Maure pillard, on ne me tirât un coup de fusil ; ainsi, je me félicitai d'avoir quitté mon constume

maure, qui m'eût exposé à mille dangers chez une nation qui déteste cette race de brigands.

Le village où nous passâmes la nuit était habité par des Poules, dont l'étonnement fut sans exemple à ma vue; une femme prétendit que j'habitais sans doute le fond de la terre; car, ajouta-t-elle, je n'ai jamais vu des hommes d'une couleur aussi étrange que celle-là; et, finissant par pousser un cri d'effroi, elle se couvrit le visage avec sa pagne, et s'enfuit dans sa case. Cependant parmi les Poules j'ai rencontré souvent des hommes aussi blancs que des Européens du midi: dans ce village, on m'en présenta un comme appartenant à ma race. En effet, ses traits et sa couleur étaient presque semblables aux nôtres; l'ayant examiné attentivement, je me convainquis que ce n'était pas un Albinos. Mon départ fut long-temps retardé, le 11, par un grand nombre de femmes qui tour-à-tour

trempèrent le mors de mon cheval dans de l'eau, pour la faire boire à leurs enfans, afin d'apaiser la toux. Nous traversâmes plusieurs petits villages avant d'arriver à Pampi, où résidait un des fils du Bourb-Iolofs : comme l'on m'avait inspiré des craintes sur le caractère de ce chef, au lieu d'entrer dans le village, j'allai avec mes guides à travers champs.

Nous n'avions pas fait cent pas, qu'une troupe de gens vint à moi de la part du prince, qui voulait me voir. Toutes les raisons que j'alléguai pour éluder cette visite ne parurent pas valables à ces envoyés. Ayant donc laissé sur la route mon âne et mes marchandises, je rebroussai chemin vers Pampi, accompagné de mon marabout. Le prince me témoigna une grande satisfaction de ma complaisance, me dit de m'asseoir sur son lit, et se plaça sur le sable à mes pieds. Après m'avoir demandé le sujet

de mon voyage, il fit appeler ses femmes pour qu'elles vinssent me saluer, puis il employa les instances les plus pressantes pour me retenir auprès de lui quelques jours; il m'assura que je n'aurais rien à dépenser, qu'il prendrait soin de mon cheval et de mes gens : en me tenant ces discours, il me serra affectueusement la main à plusieurs reprises; enfin, voyant que j'étais déterminé à partir, il vint lui-même tenir l'étrier pendant que je montais à cheval, et me reconduisit jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mon bagage. Quatre grains de corail et quatre feuilles de tabac composèrent le présent que j'offris au fils d'un roi; il fut si content de ce don, qu'il ne cessa, pendant tout le temps que nous fûmes ensemble, de vanter ma libéralité. Nous passâmes ensuite à Caignac, et le soir nous reçûmes l'hospitalité à Tioën, chez le chef de ce village, ami de mon marabout.

Depuis plusieurs jours le froid était

très-vif, et je ne fus pas long-temps à m'apercevoir qu'en Afrique il est plus à craindre que la chaleur. Une transpiration arrêtée me causa, le 12, une fièvre violente, qui m'obligea de séjourner à Tioën. Sans médecins, sans médicamens, je remis à la Providence le soin de me sauver. Quelques bouteilles d'infusion de tamarin, régime que j'ai toujours suivi, apaisèrent les accès de mon mal. L'attachement qu'avait pour moi Boukari, mon marabout, lui fit concevoir de vives inquiétudes sur ma santé. Aussitôt il traça sur le sable des caractères magiques, qui rendirent à son âme toute sa tranquillité, en lui faisant présager ma très-prompte guérison. Mon hôte, dont les principes n'étaient pas très-conformes à ceux de notre faculté de médecine, me menaçait de la mort, si je ne mangeais pas; et sa femme, qui regardait les décisions de son mari comme des oracles, voulant exécuter ses ordonnan-

ces, s'était occupée, depuis le matin, à me préparer une bouillie de mil, mêlée avec du lait aigre et du tamarin. Ces bonnes gens entraient à chaque instant dans ma case pour s'informer comment se trouvait le blanc. Le mari entassait vêtemens sur vêtemens sur mon corps, tandis que la femme allumait le feu dans ma case. Elle ne s'en tint même pas à de si tendres soins; car elle me fit une proposition qui m'a été souvent adressée depuis; elle m'offrit sa fille en mariage. Quand on tremble la fièvre, on n'a pas pour ce lien un penchant bien vif. Aussi, malgré l'importance de l'alliance qui m'était proposée, je crus devoir la rejeter.

J'éprouvais un certain embarras pour savoir de quel côté je dirigerais mes pas, car je n'apercevais de toutes parts que des dangers réels, ou même la mort. Au sud sud-est, la route était occupée par les fils du roi de Salum, que l'on m'avait représentés comme très-avides. A

l'est, on rencontrait des déserts de cinq jours de marche, entièrement dépourvus d'eau; et au sud-est les campagnes étaient habitées par des Poules nomades, qui, pour enlever une pagne, n'hésitent pas à massacrer un homme.

Avant que le soleil eût paru, j'éveillai mes gens, car les ablutions et les prières nous retenaient toujours au moins une heure chaque matin. Je m'étais déterminé à suivre la route de Salum; mais, m'apercevant qu'elle me conduisait à l'ouest, et que je perdais un temps infini pour pénétrer de ce côté dans le Oulli, je revins sur mes pas, et je résolus de tourner vers l'est. Alors Boukari et mon hôte me conjurèrent de ne pas prendre un chemin où je courais trop de dangers. « Ta vie nous est chère, me dirent-ils; » la nôtre y serait à l'abri de tout péril; » nous ne voulons pas que tu sacrifies la » tienne. » Touché de l'intérêt que ces braves gens me témoignaient, je me di-

rigeai vers l'est quart nord-est, pour me rendre auprès du Bourb-Iolofs, et lui demander une escorte. J'évitai dans cette route d'entrer dans plusieurs petits villages où il n'y avait pas de marabouts; et en général, je ne m'arrêtais guère dans les lieux où je savais qu'il n'y avait pas de nègres mahométans, parce que dans ceux-ci je courais plus de risques que dans les autres, les nègres païens étant plus adonnés au pillage et à l'ivrognerie que ceux qui sont convertis à l'islamisme. Il était près de six heures lorsque nous arrivâmes à Pacour pour y coucher. Ce village appartient à un seul homme, qui l'a peuplé de ses esclaves, dont le nombre, déjà considérable, s'accroît constamment. Avec le produit de ses récoltes il a, dans les temps de disette, acheté toutes ces familles qui, sous la protection de sa main paternelle, vivent dans l'abondance. Leur travail augmente ses richesses, et lui fournit les

moyens de doubler chaque année le nombre de ses esclaves. Ce village de Pacour est un des plus beaux que j'aie rencontrés. Entouré de haies vives élaguées avec soin, ombragé par un petit bois de mimosas, disposés à-peu-près en quinconce, il ressemble à un joli parc de plaisance renfermant des chaumières. Dès que je parus, les esclaves vinrent m'entourer; c'était à qui me servirait le premier. Quoique le maître fût absent, ces bons nègres résolurent, après quelques réflexions, de me loger et de me nourrir, en m'exprimant le regret qu'éprouverait leur maître de n'avoir pu voir chez lui un blanc, et le recevoir d'une manière digne de son rang. Certes, ce ne sont pas là les discours d'esclaves barbares. Mais si la conduite de ces nègres à mon égard prouve leur bon cœur, elle ne fait pas moins d'honneur à leur maître. Sans doute il les traitait avec bonté, puisque la condition à laquelle ils étaient réduits

n'avait pas étouffé en eux leur excellent naturel.

Quelques grains de verroterie contentèrent mes généreux hôtes, et je poursuivis, le 14, ma route dans le nord-est quart nord, à travers un pays bien boisé. Les forêts étaient généralement remplies de gommiers. A chaque instant nous apercevions des troupeaux de gazelles fuyant avec une vitesse incroyable. Les chemins étaient jonchés de plumes d'autruches, qui indiquaient le passage de ces oiseaux. Ces bois me parurent si agréables, que je fis faire halte pour y prendre notre frugal repas sous leur ombrage, et je profitai de ce repos pour mettre mon journal en ordre. Tandis que je me livrais à cette occupation, des voyageurs passèrent. Etonnés de voir un blanc dans le fond de leurs forêts, ils s'assirent à mes côtés, et s'entretinrent familièrement avec moi sur mon voyage.

Dans les divers pays dont se compose

l'intérieur de l'Afrique, il n'existe pas de police organisée, mais chaque particulier l'exerce; car partout on demande au voyageur son nom, celui de sa famille, et le lieu de sa naissance : c'est le salut d'usage; n'y point répondre, c'est s'exposer à des soupçons qui pourraient compromettre la liberté. La Bible et les poëmes d'Homère (1) nous fournissent des exemples de cette antique coutume.

Au sortir de ces bois j'aperçus Ouamkrore, capitale des états soumis au Bourb-Iolofs. Ce n'est pourtant qu'un village; mais il est très-grand, et le plus considérable de cet état. Il est situé dans une plaine entièrement découverte. Un des esclaves du roi s'empressa de me loger; il donna l'ordre à sa mère de préparer une case pour l'hôte du roi, et sortit. La vieille femme, accablée par les

(1) D'où es-tu? qui es tu? d'où viens tu? où vas-tu? (Homère.)

années, ne cessait de considérer l'étranger; aussi la case n'était pas prête lorsque son fils rentra. La dureté avec laquelle il lui adressa des reproches me prouva que souvent la vieillesse n'était pas plus honorée chez ce peuple qu'elle ne l'est quelquefois chez des nations plus civilisées.

Le roi fut bientôt prévenu de mon arrivée. Les uns lui dirent que j'étais un mulâtre, d'autres lui assurèrent que j'étais un Maure. Pour savoir à quoi s'en tenir, il nous fit appeler par un de ses aides-de-camp. Nous traversâmes d'abord une case en paille, dont la porte était en planches façonnées à coups de hache; nous passâmes ensuite dans une cour dont la porte était semblable à celle de la case, et nous vîmes le Bourb-Iolofs assis sous un arbre, sur une peau de mouton. Ce souverain s'amusait tantôt à rouler de petits fruits dans ses doigts, tantôt à fumer. Un esclave couvrait

respectueusement ses crachats avec du sable. Je m'assis devant lui, mon chapeau sur la tête et mon fusil posé à mes côtés. Un cercle nombreux et silencieux se forma autour de nous; bientôt tous les regards furent fixés sur moi. Le Bourb-Iolofs était un vieillard d'une petite taille; sa figure ouverte annonçait un caractère franc et loyal; rien ne le distinguait des autres nègres, si ce n'est que ses sujets le saluaient à genoux. Sa tunique blanche, signe de la royauté, tombait en lambeaux. Rien ne couvrait sa tête, entièrement chauve.

Le monarque m'adressa plusieurs questions. Il me demanda surtout si j'avais apporté de l'eau-de-vie; je lui répondis que non. Alors il s'informa du sujet de mon voyage. Il n'y a donc pas d'or dans ton pays? s'écria-t-il, lorsqu'il apprit que j'allais dans le Oulli. Tu veux un guide? ajouta-t-il, tu l'auras demain. Les visites qu'un voyageur euro-

péen rend aux souverains d'Afrique sont d'autant plus ennuyeuses, qu'il existe, même chez ces princes noirs, un cérémonial auquel il faut se soumettre. L'orgueil d'un blanc souffre de la distance à laquelle on est obligé de se tenir du prince. D'ailleurs ce n'est que très-rarement que ces rois adressent directement la parole à un étranger, qu'ils supposent ne pas entendre leur langue. Leur dignité exige qu'ils se servent de l'intermédiaire d'un interprète. Après quelques instans employés à la critique de ma personne, le Bourb-Iolofs me fit reconduire à ma case. Le soir on tua un bœuf en mon honneur. La bonne chère qu'on nous fit faire mit nos hôtes en gaîté. La conversation roula d'abord sur moi; ensuite on parla des Maures, auxquels je ressemblais beaucoup. Chacun s'empressa de raconter les dangers auxquels il avait échappé de la part de ces peuples. L'un citait la défense coura-

geuse qu'il avait opposée à l'invasion subite d'une de leurs troupes; l'autre déplorait le sort du hameau dont tous les habitans avaient été enlevés en une nuit par ces brigands. En effet, le royaume du Bourb-Iolofs est un des plus exposés à leurs incursions. Cette nation traite les nègres comme de vils troupeaux; elle les laisse pour ainsi dire parquer dans le Ouallo et les pays habités par les Iolofs, et lorsqu'elle a besoin d'esclaves, elle va les enlever dans ces contrées, sans que les rois tirent vengeance de ces pillages.

15 *février*.—Desirant partir dans la journée, je me rendis de bonne heure à la case du roi, pour qu'il me donnât le guide qu'il m'avait promis. Le Bourb-Iolofs était encore couché. J'attendis longtemps que sa majesté noire fût levée. Enfin je la vis sortir. A l'instant elle me fit passer dans la salle d'audience. Comme j'avais des présens à offrir au roi, on ferma la porte au loquet. Après les sa-

luts d'usage, je m'assis sur une planche, m'amusant à considérer les lambris de ce palais de chaume, couverts de suie et de toiles d'araignées. Quatre fusils en faisaient le plus bel ornement. Le Bourb-Iolofs reposait sur un lit de roseaux. Je lui fis présent d'un grain d'ambre et de dix têtes de tabac. Le roi parla long-temps avec son confident pour savoir quel don il me ferait; puis il chercha dans des coffres qui étaient auprès de lui les objets qui pourraient le plus me satisfaire, et en même temps montrer sa munificence. Enfin il me présenta une paire d'étriers, que j'acceptai; mais il ne me rendit aucune réponse positive au sujet de mon guide. L'usage des rois, et même des chefs nègres, est de faire long-temps attendre leur décision à ceux qui leur demandent une grâce; ils espèrent par ce moyen en obtenir de nouveaux présens.

Je retournai dans ma case, bien ennuyé du retard que j'éprouvais. Quelques

instans après, je reçus un message du roi qui me faisait appeler de nouveau. Ce jour-là sa cour était plus bruyante qu'à l'ordinaire. Les personnes présentes parlaient très-haut. On se disputait, on se menaçait; je ne savais ce que signifiait ce vacarme, dont je commençais à m'inquiéter, lorsque je m'aperçus que les courtisans cherchaient à divertir le monarque, les uns par leurs plaisanteries, les autres en lui racontant ce qu'ils avaient appris de ma manière de vivre. En effet, les nègres ont un accent qui m'empêchait quelquefois de bien comprendre leur conversation, quoique je parlasse l'iolof avec assez de facilité; il n'y avait que nous deux Boukari qui pussions nous entendre, ce nègre étant habitué à la prononciation vicieuse des Européens.

Le roi me fit asseoir à ses côtés, examina avec attention toutes les parties de mon vêtement, dont la couture lui pa-

raissait surprenante. Tantôt il me levait un bras, tantôt une jambe; et si je l'eusse souffert, il m'eût entièrement déshabillé pour s'assurer si mes habits n'étaient pas cousus à ma peau. Il me demanda ensuite si le roi des blancs était aussi puissant que lui; il s'informa surtout du nombre de femmes qu'il avait. « Il n'en » a qu'une, lui répondis-je. » — « Et tu » me vantes ses richesses! reprit-il; quelle » est la grandeur d'un souverain qui » n'est pas même en état de nourrir plu- » sieurs femmes? » Il ne se doutait pas que les blancs eussent des chevaux, et son étonnement fut sans exemple quand je lui appris qu'ils étaient si communs, que nos chaussures se faisaient avec la peau de ces animaux.

Malgré la faveur que me fit sa majesté de toucher mes cheveux et de me prendre le nez, je me retirai fort choqué de ses licences. Pendant notre entretien, j'avais essayé de lui faire entrevoir les

avantages qu'il retirerait en exploitant lui-même et en faisant porter pour son compte à Saint-Louis les gommes que les Maures recueillaient dans ses états. Mes conseils furent goûtés; mais, en Afrique comme en Europe, un projet adopté avec empressement est souvent mis en oubli.

Le 16, au lever du soleil, le griot du roi vint me réveiller par ses chants; il était suivi d'un grand nombre de chanteuses; je n'ose répéter les éloges excessifs qu'ils me prodiguèrent : ils m'appelèrent fils du roi des blancs; ils vantèrent la beauté de mes souliers, de mon chapeau; tous les nègres étaient dans l'admiration des honneurs qu'on me rendait; ils semblaient être dans l'ivresse; tous leurs mouvemens étaient convulsifs; ils remuaient la tête, fermaient les yeux, et dans l'extase où les mettaient les sons de la guitare du griot, ils s'écriaient : Ah! que cela fait de bien ! Il n'est peut-être

pas de peuple sur la terre plus passionné pour la musique que les nègres. Leur chant est assez maussade pour une oreille européenne, puisqu'il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, et de deux ou trois sons au plus, qui reviennent dans le même ordre. Pour me débarrasser du chanteur et de ses bayadères, je leur donnai quelques feuilles de tabac; ce présent leur parut si mesquin, qu'ils diminuèrent considérablement les louanges qu'ils m'avaient prodiguées.

Je m'étais aperçu depuis long-temps que l'attachement de mon marabout pour son fils le rendait timide, et qu'il craignait de s'exposer à de nouveaux dangers, de peur de l'y entraîner avec lui; cela ne convenait pas à mes projets. Je déclarai donc à Boukari qu'il devait choisir entre son devoir et l'amour paternel; qu'il fallait me quitter, ou renvoyer son fils et son esclave au Sénégal. « Tu sais, lui » dis-je, que j'ai fait le sacrifice de ma

» vie, aucun péril ne peut m'arrêter » dans mon entreprise ; il est possible » que ton fils tombe malade, et par-là » retarde notre marche ; d'ailleurs, le » nombre de personnes que je traîne à » ma suite fait supposer que je possède » de grandes richesses : cette idée peut » exciter la cupidité des nègres, et me » faire courir des risques ; pars donc avec » ton fils, ou viens seul avec moi. » Plusieurs heures se passèrent avant que Boukari me donnât une réponse positive; mais, me voyant déterminé à suivre la résolution que j'avais prise, il me parla ainsi : « Je resterai fidèle à mes sermens; » mon cœur éprouve, je te l'avoue, de » vives angoisses en me séparant de mon » fils ; qui me soignera si je tombe ma- » lade? Mais puisque tu exiges son ren- » voi, je consens à ce qu'il parte. » Alors je donnai à ces jeunes gens un de mes ânes et quelques marchandises pour retourner à Saint-Louis.

17 *février.*—Nous n'étions donc plus que deux pour continuer notre voyage; je montai mon cheval, et Boukari poussait devant lui mon âne.

D'après l'avis de mon hôte, j'allai faire mes adieux au Bourb-Iolofs, et je l'appelai *mon père*, ce qui le flatta singulièrement; un de ses esclaves fut chargé de nous accompagner jusqu'à Médina, et, à mon grand étonnement, fit transmettre au chef de ce village l'ordre de me fournir un guide jusque dans le pays du Foutatoro : cette obligeance du Bourb-Iolofs est d'autant plus remarquable, que je ne lui avais offert qu'un présent fort médiocre. Un autre habitant de Médina avait reçu l'injonction de me loger et de me bien nourrir; notre hôte, qui se croyait inférieur à nous en dignité, refusa de manger avec nous; car l'usage en Afrique veut que le maître de la maison ne mange pas avec son supérieur, lors même que c'est lui qui le nourrit. Quand

l'hôte est un homme puissant ou riche, on ne se permet pas de l'inviter; s'il est l'égal de l'étranger, il met la main dans la calebasse, et l'engage à y mettre la sienne.

Je passai la journée à Médina; j'y entendis les louanges que me donnait un griot; il criait au peuple assemblé : « Voilà » un blanc qui a vu les plus grands rois » de la terre, le Bourb-Iolofs et le damel; » son nom doit être célébré partout où » il passera. » Tandis que le griot jouait de la guitare, Boukari et un autre nègre consultaient des caractères qu'ils traçaient sur le sable pour connaître l'issue de notre expédition : la réponse du sort fut en notre faveur. Nous nous étions arrangés pour aller dans le Foutatoro avec une caravane d'Iolofs destinée pour ce pays, et qui devait se rassembler à Médina; mais elle n'était pas encore prête à partir, ce qui me retint deux jours dans ce village.

N'ayant plus d'esclave pour conduire mon cheval et mon âne aux puits, je m'y rendis moi-même. Après avoir descendu la petite colline sur laquelle s'élève Médina, nous traversâmes pendant une demi-lieue une forêt de gommiers dont les fleurs embaumaient l'air; ensuite nous parcourûmes des champs de petit mil : un bois touffu où nous entrâmes terminait ce joli paysage. Ayant long-temps erré dans les sinuosités de ce labyrinthe ouvrage de la nature, nous aperçûmes un grand nombre de puits, autour desquels étaient rassemblés des troupeaux; ma présence inattendue dispersa les troupeaux et les bergers : je profitai de la frayeur que j'avais causée, pour m'emparer d'un des puits, et faire abreuver mes montures.

Mon hôte, qui m'avait accompagné, rappela bientôt les fuyards; aussitôt je me vis entouré d'une foule de Poules pasteurs. Ces peuples nomades, habitués à

errer dans les bois, paraissaient stupéfaits de me voir. Chaque mouvement que je faisais faire à mon cheval les mettait en fuite comme un troupeau de gazelles.

La fraîcheur du lieu, l'abondance des eaux, m'engagèrent à attendre la fin du jour dans cet endroit. De larges tamarins, d'énormes baobabs ombrageaient les puits, et les rendaient impénétrables aux rayons du soleil, qui ne pouvaient y dessécher l'herbe, dont la verdure était brillante. Les bergers poules, sans être aussi blancs que ceux de Gessner, n'étaient pas moins galans; car, tandis que leurs troupeaux erraient dans les bois, ils remplissaient d'eau les calebasses des jeunes filles des villages voisins, qui ne pouvaient puiser dans des puits aussi profonds.

On s'étonnera sûrement de la distance qui, dans ce pays, sépare ces puits des villages; mais s'ils en étaient proches, les habitans détruiraient les arbres qui

sont une des causes de l'abondance des eaux par l'humidité qu'ils entretiennent dans le terrain. C'est peut-être pour avoir anciennement coupé ces arbres précieux, qu'on a été obligé d'éloigner les puits des habitations.

Médina renferme un grand nombre de teinturiers. Ils font de la cendre avec de la paille de mil ou avec du bois, la mettent dans un vase rempli d'eau, puis y versent l'indigo; et lorsqu'ils ont agité ce mélange, ils y trempent l'étoffe qu'ils veulent teindre. Ce procédé très-simple ne donne pas un beau bleu. Les nègres de Médina teignent aussi beaucoup de pagnes en vert.

Le marabout Moutoufa, que l'on m'avait donné pour guide, ne put pas encore partir ce jour-là. Moussa, un des fils du Bourb-Iolofs, avait enlevé la sœur de ce marabout, et voulait absolument la prendre pour sa femme; mais le disciple de Mahomet, qui craignait que ses ne-

veux futurs ne fussent élevés dans le paganisme, et ne devinssent des buveurs d'eau-de-vie comme leur père, avait refusé l'honneur que lui destinait le prince en s'alliant à sa famille. En conséquence, il était allé chercher sa sœur pour la conduire dans le pays de Fouta. Ses efforts furent vains. Sa sœur, éblouie soit par l'amour, soit par l'ambition, partageait la passion du prince. Elle fut sourde à toutes les représentations du marabout. Le pauvre musulman consterné fut obligé de la laisser au pouvoir de Moussa. Je reçus la visite de ce dernier. Il resta longtemps dans ma case. Je lui fis un petit présent dont il fut si content, qu'il m'offrit pour femme une de ses filles, âgée de onze ans. Mais il lui fallait une dot, et je devais la payer. Il voulait une barrique d'eau-de-vie. Ainsi j'aurais pu être prince, que dis-je ? peut-être roi des Foloïs, si, comme je le suppose, la loi salique n'existe pas dans leur royaume.

Pendant mon séjour à Médina, je reçus la visite de plusieurs Poules. Répandus dans presque tous les états des nègres, ils mènent une vie entièrement sauvage, et s'occupent uniquement du soin des troupeaux. Ils habitent ordinairement les forêts, où ils se retirent dans des huttes qu'ils se construisent avec des branches d'arbres sur lesquelles ils jettent de la paille. Leur étonnement à ma vue fut sans exemple ; j'étais pour eux un être si extraordinaire, qu'ils ne cessèrent de m'adresser des questions pour savoir si j'appartenais, comme eux, à la race humaine. L'un me demandait si j'avais une mère, croyant que j'étais sorti du fond de l'Océan ; car les nègres me distinguaient des mulâtres, en disant : « C'est un blanc de la mer. » Un autre s'étonnait qu'un blanc pût monter à cheval. Un troisième alla même jusqu'à prétendre que la nature nous avait refusé les moyens ordinaires de reproduire notre espèce.

Les Poules du royaume du Bourb-Iolofs ont tous de longs cheveux un peu laineux; leurs traits ressemblent aux nôtres, surtout parmi ceux qui sont d'une couleur cuivrée; mais leurs lèvres sont un peu plus épaisses. Les femmes sont jolies dans la jeunesse; horribles, dégoûtantes lorsqu'elles ont eu des enfans. Les jeunes garçons ont, en général, une jolie figure. Les hommes portent une culotte qui va jusqu'aux genoux, une pagne sur les épaules, des boucles d'oreilles et des colliers de verroterie. Quelquefois ils mettent des plumes d'autruche dans leurs cheveux, tressés en forme de casque. La parure des femmes ressemble à celle des autres négresses; leur tête, leur cou, leurs bras sont chargés de verroterie. Ces Poules portent des fusils; mais le plus grand nombre parmi eux n'est armé que de lances et de flèches empoisonnées. Ils sont tous païens, et portent une haine violente aux mahométans.

19 *février*. — Il était temps que je partisse; déjà l'on se plaignait dans le village que ma présence dérangeait tous les enfans de leurs occupations. Les mères venaient souvent demander quand je devais quitter Médina. J'en sortis de grand matin, accompagné de trois marabouts et de plusieurs autres nègres, qui devaient attendre avec moi, dans le dernier village du Bourb-Iolofs, le reste de la caravane avec laquelle nous avions le projet de voyager.

Le chemin que nous suivîmes pour nous rendre à Kaiai s'élevait le long des flancs d'une montagne très-rapide. On voyait dans le fond des vallées les traces des torrens descendus des hauteurs voisines. Le sable qu'ils ont charrié avec eux est d'un rouge de feu. Ces vallées sont la plupart sans verdure. Tout-à-coup je vis accourir vers nous un Iolof qui était occupé à travailler à la terre avec ses enfans. « Mon pauvre blanc,

» me dit-il, si tu vas chez les Bambaras, » engage-les à détruire le royaume de » l'almamy et toute l'engeance des mara- » bouts. » On conçoit que ceux qui m'accompagnaient furent extrêmement irrités des propos de cet Iolof; mais ils n'osaient lui répondre. Quand il fut parti, ils se contentèrent de me dire : « C'est un » ivrogne; ses menaces ne nous ont ins- » piré que du mépris; car nous pouvions » le percer de nos lances. »

L'antipathie qui existe entre les sectateurs de Mahomet et ceux du paganisme est telle, qu'ils ne s'unissent que rarement ensemble par des mariages, et que dans le village ils n'habitent jamais sous le même toit; souvent ils placent leurs cases à une grande distance les unes des autres.

A Kaiai mon arrivée excita encore la curiosité générale. Les nègres quittèrent leur ouvrage pour me voir. Les femmes couraient devant mon cheval en criant :

« Voilà donc un blanc ! » Les unes croyaient que je n'avais pas de peau, parce qu'on voyait le sang à travers ; d'autres supposaient que je ne pouvais pas marcher, et alléguaient pour preuve que j'étais à cheval ; quelques-unes me serraient la main. Mon cheval aussi avait part à leurs caresses. Plusieurs me présentaient leurs enfans ; et voyant que je les traitais avec douceur : Il n'est donc pas vrai que vous les achetiez pour les manger ? s'écrièrent-elles à l'instant.

Mon marabout ne pouvait suffire à leurs questions, car tout chez moi paraissait merveilleux ; mais quelquefois ma présence produisait un effet tout contraire, ainsi que je l'ai déjà raconté ; chacun fuyait à mon aspect, en s'écriant : « C'est un Maure ! c'est un Maure ! »

Notre hôte de Kaiai nous reçut avec une magnificence sans exemple dans ce pays. Nous étions quinze personnes ; il nous donna à manger à tous, jusqu'à ce

que nous fussions rassasiés. Il est difficile de se figurer l'admiration de mes compagnons en voyant paraître des gamelles remplies de lait doux, qui est très-cher en Afrique. Leur joie fut telle, qu'ils ne cessèrent de s'entretenir, pendant tout le voyage, de la générosité du chef de Kaiai. Il nous donna à tous, pour continuer notre route, des calebasses pleines de lait. Pour prix de son hospitalité, je lui fis présent de deux pierres à fusil, et mes compagnons nègres se bornèrent à reconnaître ses services par des remercîmens. Probablement il fut satisfait; car, après m'avoir si bien traité, il me suivit à cheval pendant une demi-lieue, me suppliant de rester avec lui. Le chemin qui conduit à Krokrol, dernier village du Bourb-Iolofs, du côté du pays de Fouta, passe entre deux collines assez élevées et bien boisées. Le sol est un sable rouge calciné par l'ardeur du soleil.

Nous étions très-fatigués lorsque nous arrivâmes à Krokrol, situé sur le sommet d'une montagne. Chacun, malgré le peu d'étendue du village, se trouva logé pour la nuit, et le chef s'empressa de m'accueillir chez lui.

Nous fîmes le lendemain tous nos préparatifs pour entrer le soird ans les solitudes qui forment les frontières entre le pays du Bourb-Iolofs et le Foutatoro. En allant aux puits remplir mes deux outres, j'étais accompagné d'un nègre armé d'une lance et d'un fusil. On ne sort jamais sans cette précaution, car on est exposé aux attaques des Maures ou à celles des bêtes féroces. Le puits de Krokrol a trente-six brasses de profondeur; il est creusé dans un terrain qui renferme beaucoup de coquilles pétrifiées.

Le royaume du Bourb-Iolofs est borné à l'est par le Foutatoro, au sud par le Oulli, à l'ouest par les états du Bourb-

Salum et du damel, et au nord par ceux de Brack. C'était autrefois l'empire le plus étendu de toute cette partie de l'Afrique, et son roi jouit encore d'une certaine prééminence parmi les autres souverains de sa couleur, qui ne l'abordent qu'en se prosternant devant lui.

Les Iolofs habitaient peut-être, avant l'irruption des Sarrasins, les plaines fertiles de la Gétulie. Lors de l'arrivée de ces conquérans, ils traversèrent le désert, et mirent le Sénégal entre eux et les sectateurs de Mahomet, croyant cette barrière insurmontable. Les lieux où ils se réfugièrent, sans être très-riches, offriraient cependant d'assez grandes ressources à un peuple qui serait plus industrieux. Leurs forêts sont remplies de gommiers; mais ils les laissent exploiter par les Maures. Le mil, le coton, l'indigo, croissent en abondance dans leurs champs.

Depuis les bords de la mer, le terrain

s'élève insensiblement en allant à l'est jusqu'aux frontières du Foutatoro. Aucune pierre ne paraît dans toute cette étendue sur la surface du sol, qui se compose d'un sable extrêmement fin; mais, à la profondeur de trente à quarante brasses, on trouve une couche de pierres ferrugineuses placées sur des bancs de pierres calcaires.

Le terrain cesse de monter à l'entrée des solitudes qui séparent le pays du Bourb-Iolofs du Foutatoro. Ainsi cette dernière contrée forme le premier plateau de cette partie de l'Afrique, en allant de l'ouest à l'est.

Le gouvernement du Bourb-Iolofs, comme celui de tous les royaumes voisins, est féodal. Le roi jouit néanmoins d'une autorité despotique, qu'il doit, ainsi que tous les autres souverains africains, au grand nombre de ses esclaves. Le pays du Bourb-Iolofs renferme plus de païens que de mahométans. Ces der-

niers y jouissent de beaucoup de considération, qu'ils doivent à la douceur et à la tolérance qu'ils affectent; mais ils seraient probablement tout autres, si leur secte s'accroissait. La religion des Iolofs païens est le fétichisme pur; tout objet quelconque, un arbre, un serpent, la corne d'un bélier, une pierre, des morceaux de bois, de lambeaux de papier couverts de caractères arabes, voilà leurs dieux.

Les nègres, lorsqu'ils ont d'autres nègres à combattre, sont braves; mais l'ombre d'un Maure les ferait fuir, tant cette nation est redoutée. La guerre, en général, se fait par surprise; chacun se retire après avoir enlevé quelques prisonniers; car, d'après leur manière de voir, le sang se vend trop cher pour le répandre. Aussi, lorsque je leur racontais que nos champs de bataille étaient couverts de milliers de morts, ils ne pouvaient concevoir que les Européens pus-

sent massacrer des hommes, puisqu'il serait bien plus avantageux et plus humain de les vendre que de les tuer.

Les guerres de nation à nation sont rares. Les rois font seulement les uns chez les autres des incursions pour enlever des esclaves. On dirait qu'ils ont conclu un pacte entre eux pour piller réciproquement les terres qui ne sont pas sous leur domination, et éviter, en s'enrichissant par ces pillages, la haine qui finirait par les écraser, s'ils ravageaient eux-mêmes les terres de leurs propres sujets.

Le roi pille cependant quelquefois ses sujets, les enlève et les vend pour acheter des armes et des chevaux. L'esclavage est le châtiment du vol; on le fait aussi subir aux débiteurs insolvables.

Deux pagnes, dont l'une ceint les reins et l'autre couvre les épaules, forment également le costume des hommes et des femmes. Païens ou mahomé-

tans, ils prennent plusieurs femmes.

L'amour entre rarement dans les mariages des nègres. On achète les femmes: c'est un objet de spéculation pour les parens. Une fille vendue peut-elle aimer? Esclaves dans la cabane de leurs maris, elles sont cependant fidèles; mais les nègres les accusent d'être froides et intéressées; les pères ne leur donnant pas de dot, elles mettent leurs charmes à profit pour s'assurer une existence dans le cas où elles seraient répudiées. Le mariage fut souvent le sujet des questions que m'adressèrent les nègres. Ils nous trouvaient malheureux de ne pouvoir prendre qu'une compagne; les négresses disaient au contraire que c'était une loi très-sage que celle qui établissait cette obligation. Je m'étais toujours imaginé qu'un homme était nécessairement malheureux au milieu des disputes que la jalousie devait exciter parmi ses femmes. Mais, chez les nègres, le mari est le pre-

mier fauteur de ces dissensions; le desir de lui plaire et d'obtenir ses bonnes grâces porte ses femmes à lui faire présent de tout ce qu'elles possèdent.

Dans cette partie de l'Afrique, païens ou mahométans remettent leurs enfans entre les mains des marabouts. Le respect des enfans pour les pères est sans bornes; ils en ont moins pour leurs mères. Les cadets sont soumis envers leurs frères aînés. Jamais les enfans ne sont admis en présence de leurs parens pendant leur repas; ils se contentent de manger leurs restes. Parvenus à un âge plus avancé, ce sont eux qui soutiennent leurs parens dans leur vieillesse; et sans y être obligés par une loi écrite, ils remplissent religieusement ce premier devoir imposé par la nature.

Chez les Iolofs et les Poules, à la mort d'un père de famille, on fait huit parts de son bien : sept pour les enfans, quel que soit leur nombre, et une pour les

femmes qu'il laisse après lui. Si le défunt n'a pas d'enfans, on fait quatre parts de son bien, trois pour les héritiers collatéraux, une pour les femmes. A la mort de la mère, on fait deux parts : une pour les enfans ou les héritiers collatéraux, et une pour le mari. Lorsque le roi meurt, les opinions sont souvent partagées entre son fils aîné et son frère ; mais on choisit presque toujours le dernier, pour que l'autorité passe dans une branche qui soit moins puissante par ses richesses que celle du feu roi, et dont on ait moins à redouter le despotisme. Les liens de l'amitié sont rares chez les nègres, et l'on ne voit point des exemples de dévouement en faveur d'un ami ; si notre bon La Fontaine eût voyagé en Afrique, il n'aurait sûrement pas dit :

Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

L'hospitalité est pratiquée si généralement parmi les nègres, qu'ils ne la re-

gardent pas comme une vertu, mais comme un devoir imposé à tous les hommes; ils l'exercent avec une générosité qui n'a pas de bornes, et ne s'en font pas un mérite. Lorsqu'un étranger arrive dans un village, il s'adresse au chef, qui le loge chez lui, ou qui, si sa case est trop petite, donne l'ordre de le recevoir à un autre habitant. Rarement il lui demande une récompense. Une fois que l'étranger a soupé dans une case, il pourrait y rester un mois entier sans qu'on lui fasse sentir qu'il est à charge. Si le chef est absent, le voyageur va sur la place publique; il n'y reste pas longtemps sans qu'un habitant vienne l'inviter à entrer dans sa case, qu'il lui cède ordinairement. S'il est pauvre et ne peut le faire servir à part, il partage avec lui ses repas et son lit.

La douceur et la décence règnent ordinairement dans les conversations des Iolofs. Parmi les mahométans, pour

faire un reproche à un homme qui se met en colère, on dit : « C'est un païen. »

Les esclaves sont nombreux chez les Iolofs; mais ils sont traités avec tant de douceur, qu'ils ne songent guère à déserter. Il n'est pas rare de voir des hommes libres manger avec des esclaves; ceux-ci, lorsqu'ils sont nés dans la case, ne sont jamais vendus, à moins qu'ils n'aient commis quelques fautes graves. On les nourrit assez bien, et on n'exige de leur part que des travaux qui sont loin d'être accablans. Les femmes pilent le grain, peignent le coton avec des cardes anglaises, ont soin de tenir la case propre et d'aller puiser de l'eau. Les enfans gardent les troupeaux. Les hommes vont couper le bois, et, pendant trois mois de l'année seulement, s'occupent de la culture des champs, qui est extrêmement facile. Le sol est si léger, qu'il suffit de le remuer avec une bêche, dont l'extrémité est très-étroite. Les femmes

seules sont réellement occupées toute l'année par les soins du ménage.

On trouve répandu parmi la nation des Iolofs un peuple dont les mœurs ressemblent à celles des Bohémiens, et qui est connu sous le nom de *Laaubés*; sans habitations et toujours errans, leur unique industrie est de fabriquer des vases, des mortiers et des lits en bois : ils portent leurs talens et leurs bras partout où ils croient trouver les moyens de gagner leur vie. Ils choisissent un lieu bien boisé, abattent beaucoup d'arbres, se forment des abris avec leurs branches, et façonnent le bois. Ils paient, pour avoir ce droit, une espèce de redevance aux souverains dans les états desquels ils s'établissent. Leurs richesses sont, dit-on, assez considérables; mais leur mise ne présente que la livrée de la misère. Ils sont, en général, laids et très-malpropres.

Les femmes, malgré leur figure pres-

que hideuse, sont couvertes de grains d'ambre et de corail, présens dont les comblent les Iolofs, qui sont persuadés qu'en obtenant les faveurs d'une de ces femmes, la fortune leur prodiguera les siennes. C'est pourquoi, laides ou jolies, toutes les filles Laaubés sont recherchées par les nègres.

Les Laaubés ne possèdent aucune propriété foncière; ils n'ont en propre que leur argent, leurs outils et leurs ânes, seuls animaux sur lesquels ils montent dans leurs voyages. Errans sans cesse dans les bois, c'est cependant avec le fumier des troupeaux qu'ils préfèrent se chauffer. Rangés autour de ce foyer, les hommes et les femmes passent leurs momens de loisir à fumer. Les Laaubés sont loin d'avoir les traits distingués et la haute taille des Iolofs. C'est ce qui donne lieu de supposer, avec assez de vraisemblance, qu'ils forment une race différente de celle des autres nègres. Ils

ont le privilége de n'être jamais forcés à combattre. Chaque famille a son chef, et toutes en reconnaissent un autre qui commande à toute la nation. Il est chargé de recueillir les contributions; seul il communique avec les délégués du roi chargés de la perception des tributs, mesure qui met le peuple à l'abri de toute vexation.

Les Laaubés sont idolâtres, parlent le langage des Poules, et, comme les Bohémiens, se mêlent de dire la bonne aventure.

CHAPITRE VI.

Désert des Iolofs. — Bala, premier village des Poules. — L'Auteur est volé. — Arrêté à Diaba. — Arrivée à Sédo. — Audience de l'almamy. — Ce prince permet à l'Auteur de traverser ses états. — Hospitalité du chef d'Ogo; son portrait. — Arrivée à Sénopalé. — Boukari y retrouve sa sœur. — Départ pour Banai. — L'Auteur y est arrêté et renfermé dans une case. — Arrivée des envoyés de l'almamy. — Ce prince fait ordonner à l'Auteur de revenir près de lui. — Entrevue avec l'almamy de Bondou. — L'Auteur obligé de marcher à la suite de l'armée du Foutatoro. — Communication de la Gambie et du Sénégal. — Détails sur le Foutatoro.

20 *février au soir.* — Le soleil était sous l'horizon lorsque nous entrâmes dans le mandingue (ou forêt) qui sépare le Foutatoro du pays du Bourb-Iolofs; nous suivîmes la direction de l'est. Notre caravane se composait de soixante personnes, parmi lesquelles se trouvaient des femmes et des enfans; une partie des nègres voyageait à pied, les uns chassant devant eux leurs ânes chargés de sel, de pagnes et de petit mil, marchandises destinées pour les pays situés plus à l'est; les autres conduisant des troupeaux de bœufs; quelques-uns étaient à cheval. Les cavaliers, au nombre desquels je me trouvais, étaient chargés exclusivement, soit de faire avancer les traîneurs, soit d'aller à la découverte. Chacun portait sa provision d'eau et de couscous sec. Bientôt il fallut s'arrêter pour attendre ceux qui par leur faiblesse ou leur peu d'habi-

tude de marcher, n'avaient pu suivre le reste de la troupe; les marabouts, avant de se mettre en route, demandèrent à Dieu qu'il les protégeât dans le reste de leur voyage : tout le monde se joignit cordialement à leurs prières; car, indépendamment des bêtes féroces, nous avions encore à craindre les attaques des Maures qui traversaient la même forêt par un chemin différent. Lorsque l'on eut la certitude que personne n'était resté en arrière, un marabout, nommé Ali, nous donna l'ordre de nous mettre en marche, m'invitant en même temps à former l'arrière-garde pour empêcher que personne ne s'arrêtât.

La lune nous éclairait; nous marchions tranquillement sans craindre de perdre la trace du chemin; tout-à-coup, dans le plus épais du bois, nos oreilles sont frappées du rugissement d'un lion qui pouvait se trouver à cent pas. Le silence qui régna aussitôt parmi notre

troupe nous permit d'entendre très-distinctement les pas de ce terrible animal au milieu des hautes herbes qui le dérobaient à notre vue; un énorme baobab que me montra un nègre lui servait de retraite; l'effet du tonnerre ne cause pas une sensation plus affreuse que celle que produisit sur toute la caravane le cri effrayant du roi des animaux. Femmes, enfans vinrent pêle-mêle se réfugier auprès des cavaliers avec tant de précipitation, qu'ils se renversaient les uns sur les autres : mon poste n'était sûrement pas le meilleur; cependant je pensai que je ne devais pas le quitter; mes armes étaient chargées, je me préparai à la défense dans le cas d'une attaque soudaine : toutefois j'avoue que, par un certain mouvement de crainte, je regardais de temps en temps si le redoutable animal ne s'avançait pas vers nous; car il nous suivit pendant un quart d'heure : lorsque l'on entend un

semblable ennemi à cent pas de soi, les plus braves, je crois, peuvent prendre les buissons pour des lions; j'étais loin d'ailleurs d'ajouter foi à ce que disent les nègres, qui prétendent que le lion n'attaque pas l'homme dans les bois.

Depuis l'apparition inattendue du lion, nous marchions avec une promptitude extraordinaire; les traîneurs avaient recouvré la force et l'agilité nécessaires pour suivre le gros de la caravane; on ne s'arrêtait plus que de deux lieues en deux lieues, chaque fois une demi-heure. Alors on allumait des feux : le bois ne nous manquait pas; on arrachait des arbustes entiers, et on les jetait dans le brasier; nous attachions nos montures à un arbre. A notre dernière halte, après avoir pris notre frugal souper, c'est-à-dire quelques poignées de couscous, chacun s'endormit profondément. Les nègres, voyant les méchans repas que je faisais, m'apportaient souvent, les uns

des petits pains pétris avec de la farine de mil, les autres un peu de miel, et tous se rassemblaient auprès de mon feu pour l'attiser pendant mon sommeil. Le feu est une chose indispensable en Afrique pendant la nuit, surtout en voyage; il sèche la rosée, qui est très-abondante, et entretient la transpiration, qu'il est si dangereux d'arrêter.

Nous attendions impatiemment le lever du soleil : dès qu'il parut, je fus très-surpris d'apercevoir, pour la première fois, un sol entièrement composé de pierres ferrugineuses. On ne voyait de toutes parts que des sangrès. Ces arbustes étaient alors dépouillés de toute verdure; pas une herbe ne paraissait sur la surface de la terre. J'avais cru que je ne rencontrerais dans cette forêt que des arbres d'une taille gigantesque; mais les baobabs élevaient seuls leur large cime à une hauteur considérable : seuls ils croissent avec vigueur dans ce

terrain où les autres arbres languissent; ceux-ci sont grêles, chétifs, rabougris, tortus, et depuis des siècles attestent, par leur extérieur décrépit, l'ingratitude du sol.

Harassés par la longue marche de la nuit, nous nous reposâmes, à neuf heures du matin, sous des buissons épais, qui nous garantissaient cependant très-peu des rayons du soleil. Une pauvre femme qui conduisait ses trois petits enfans dans le Foutatoro pour les mettre à l'abri des Maures, vint s'asseoir auprès de moi; elle prit part à mon déjeûner, et m'offrit généreusement en paiement un peu d'eau qu'elle portait dans une calebasse, et qui était moins infecte que celle que contenaient mes outres; un autre motif encore, celui de la reconnaissance, la portait à me faire ce présent : j'avais pris en croupe un de ses enfans, qui, ne pouvant marcher aussi vite que la caravane, eût été infailliblement la proie des

lions. La chaleur du jour et les fatigues de la nuit nous plongèrent tous dans un profond sommeil; mais je ne tardai pas à être réveillé par les cris de mes compagnons de voyage. Un nègre de la caravane était allé dans l'épaisseur des bois chercher des rayons de miel; l'apercevant dans le lointain, ils ne le reconnurent pas d'abord, et le prirent pour un esclave iolof déserteur du Foutatoro; ils se mirent donc à courir après lui en poussant de grands cris: certes, ils n'eussent pas ainsi poursuivi un Maure; cependant, loin d'être joyeux de voir un de leurs compatriotes délivré des chaînes de leurs ennemis, ils furent désolés de s'être trompés.

Ce trait servira à prouver qu'en Afrique, l'homme, une fois qu'il est tombé dans l'esclavage, ne peut plus que changer de maître, s'il échappe à ses fers : il n'est rendu à la liberté que lorsque celui dont il est la propriété l'a formellement affranchi.

Lorsque le vent d'est eut cessé de souffler, tout le monde se leva pour continuer le voyage : alors nous nous aperçûmes qu'un grand nombre de nos compagnons étaient estropiés. Une mère avait cédé son cheval pour y faire monter son fils qui était blessé; mais les maris et les pères laissaient sans nulle pitié leurs femmes et leurs filles cheminer à pied; ainsi, dans tous les pays l'amour maternel est le plus fort. Quant à moi, n'ayant pas totalement renoncé aux sentimens d'un Européen, j'offris de prendre en croupe une de nos compagnes de voyage; on n'y consentit point; il aurait fallu que je lui cédasse mon cheval; en Europe j'aurais accédé à cette proposition, en Afrique je refusai : j'étais excusable. On marcha toute la nuit. A peu de distance de la route nous vîmes des huttes qui servent de retraite aux Poules, lorsque, dans la saison des pluies, ils mènent leurs troupeaux paître dans ces bois. Des bran-

chages sur lesquels ils jettent un peu de paille forment ce nid d'oiseau, car quel autre nom donner à cette cabane qui a trois pieds de large sur trois pieds de haut? C'est là que se blottit le Poule. Le terrain que nous eûmes à parcourir pendant toute la nuit était pierreux et dépouillé de verdure, à cause de la sécheresse de la saison. Rien de plus triste que ces solitudes, où aucun animal même n'a fixé sa demeure, parce qu'on n'y rencontre pas une goutte d'eau. Le silence de la mort y règne, et certes ce n'est plus ce silence éloquent qui inspire les âmes mélancoliques dans les forêts des Indes occidentales.

Le 22, lorsque le jour vint à paraître, nous aperçûmes, dans la partie de la forêt où nous étions, une verdure riante; les baobabs se montraient en grand nombre; mais on voyait surtout une immense quantité de gommiers et d'ébéniers. Après une longue marche, nous nous

arrêtâmes dans un endroit découvert où s'élevaient quelques arbres touffus dont chacun s'empressa de s'emparer. Pendant que mon marabout s'occupait à préparer le déjeûner, j'allai moi-même couper du foin pour mes montures, qui n'avaient ni bu ni mangé depuis deux jours; l'herbe était si sèche, que mon cheval n'en voulut pas; ce pauvre animal était si exténué, que, par pitié, je partageai avec lui l'eau qui me restait; Boukari prétendait que par ce sacrifice je m'exposais à mourir de soif. Je ne tins compte de ses remontrances; mais à peine mon cheval eut-il bu, que je faillis être foulé aux pieds par tous les chevaux qui accouraient pour me demander à se désaltérer; je fus obligé de renverser mon eau à terre pour échapper à leurs poursuites. Près de l'endroit où nous nous étions arrêtés, la nature ou les Poules avaient creusé un large trou qui, dans l'hivernage, sert de réservoir pour l'eau des

pluies et d'abreuvoir pour les troupeaux; il était alors desséché; mais la terre y conservait encore tant de fraîcheur, que nos montures allèrent s'y coucher tout de leur long, afin que leur corps éprouvât quelque soulagement de l'humidité du sol. Ces solitudes manqueraient-elles réellement d'eau? ou bien les nègres, de crainte d'y attirer les Maures, auraient-ils évité d'y creuser des puits? C'est ce qu'il m'a été impossible de savoir. La célérité avec laquelle marchaient les Iolofs, mes compagnons de voyage, me causait une grande surprise; car les Maures que j'avais vus dans le désert et sur les bords du Sénégal voyagent avec plus de lenteur; la frugalité à laquelle la vie nomade les habitue leur permet de s'arrêter au milieu des déserts, où quelques boulettes de gomme suffisent pour les sustanter. Les nègres, au contraire, menant une vie sédentaire, ont plus de besoins; ils redoutent un séjour trop long

dans des solitudes où ils ne trouvent rien dont ils puissent se nourrir. Les Iolofs sont, en général, gros mangeurs; ils portent avec eux du conscous sec; mais cette substance est peu nourrissante; je l'ai éprouvé parmoi-même, lorsque je n'ai pu me procurer d'autres provisions. Nous desirions vivement d'arriver bientôt dans des pays habités; aussi, après nous être reposés seulement le temps nécessaire pour reprendre des forces, nous hâtâmes notre marche. Après avoir fait quelques lieues, nous vîmes un lièvre et des tourterelles: cette apparition nous combla de joie, car elle nous annonçait que nous approchions d'un village. Il en est des déserts comme de la mer; on y observe jusqu'au moindre signe d'une terre habitée. Nos chevaux l'avaient sentie depuis long-temps; malgré leur fatigue et nos efforts pour les retenir, ils prenaient toujours le galop.

Sur les sept heures du soir, nous arri-

vâmes à Bala, premier village du pays de Fouta. A peine y étais-je entré avec trois hommes qui n'avaient pas voulu me quitter, que je fus entouré d'une foule de Poules. Par prudence, je n'avais pas voulu descendre de cheval; mais je n'en fus pas moins tâté et fouillé par toute cette canaille, bien plus dangereuse encore que celle de Coqué. Les uns voulaient m'emmener dans leur case; les autres prenaient mon cheval par la bride pour m'obliger d'y entrer; ceux-ci m'offraient du lait; ceux-là examinaient mon fusil, et pendant tout ce tumulte on m'enleva, sans que je m'en fusse aperçu, le poignard que je portais à mon côté. Sortis enfin de Bala, nous fîmes halte à peu de distance hors de son enceinte. J'étais épuisé par la faim et la fatigue; mes compagnons de voyage me firent partager leur souper : c'était du lait; jamais festin ne me parut si délicieux. Tandis que je le savourais, un de ces

nègres m'ayant demandé mon poignard pour raccommoder ses sandales, je ne le trouvai plus. Mes convives, instruits de cet accident, me dirent qu'il fallait retourner tout de suite au village à la recherche de mon poignard; je n'étais pas de leur avis; mais ils me pressèrent tant, que je finis par me rendre à leurs instances. Ce ne fut pas une chose facile que de rentrer dans Bala; tous les chemins étaient obstrués par les nombreux troupeaux que les Poules ramenaient dans ce village. Mes compagnons prévinrent le chef de Bala que l'on m'avait volé; ces hommes m'étaient tellement attachés, qu'il en resta deux auprès de moi pour écarter les importuns. Le chef répondit que nous pouvions retourner sans crainte au lieu où nous nous étions reposés, et qu'il allait s'occuper de me faire restituer ce qui m'appartenait. Je me conformai à cette invitation; quelques instans après, son fils me rapporta mon

poignard, et me fit présent d'une gamelle de lait, en me priant de croire que les habitans de Bala étaient innocens du délit dont j'avais à me plaindre, et que son père ainsi que lui en avaient ressenti une peine très-vive; il finit par m'assurer que le coupable serait châtié. J'appris de ce jeune homme que le voleur avait été dénoncé par un de ses amis. Les soins qu'avait pris le chef de Bala de faire découvrir l'auteur du vol méritaient une récompense; je lui fis donc présent de trois charges de poudre.

Lorsque tous les gens de la caravane furent réunis, nous résolûmes de ne pas coucher dans ce village, dont les habitans passaient pour être peu hospitaliers, et nous nous rendîmes directement aux puits pour nous désaltérer et faire abreuver nos montures. Les puits n'ont pas plus de dix pieds de profondeur; la terre qu'on en retire est glaiseuse; deux hommes y descendirent pour y puiser

l'eau avec mes outres; on la versa dans des auges en bois qui se trouvaient auprès; les hommes et les chevaux s'y désaltérèrent également, car nous n'avions aucun vase avec nous. Après nous être abreuvés avec nos chevaux, il fallut les laver pour leur rendre de la vigueur; car la soif qui les dévorait les avait mis à-peu-près hors d'état de nous porter plus loin.

Des puits, on se rendit à Boqué dans la direction du nord-est, et l'on se reposa sous le bentang de ce village; on nomme ainsi une place publique couverte.

La nuit s'était passée tranquillement; mais, dès le point du jour, le bentang, qui était le rendez-vous de tous les habitans du village, fut rempli d'une foule encore plus grande qu'à l'ordinaire. Ma figure et ma couleur excitèrent le rire universel; mes culottes, qui étaient un peu étroites, furent surtout le sujet des

plaisanteries de cette populace; je les supportai patiemment pendant quelques heures; mais, la foule s'accroissant, je me fis conduire par Boukari dans la case d'un de ses amis. Pendant que mon hôte faisait préparer mon déjeûner par sa femme, un marabout m'apporta du lait et de la farine de mil; je fus flatté de ce présent; mais je ne sais pourquoi je supposai qu'il était intéressé; je ne me trompai pas. Il sortit, et un moment après il m'amena sa mère, affligée d'un abcès très-gros sur la joue; je proposai l'opération; la malade et son fils s'y refusèrent. Ces gens auraient voulu des charmes; cependant ils n'osèrent m'en demander. Ainsi ce ne fut pas encore là que je commençai à vendre des amulettes. Pendant tout le temps que je passai dans la case du marabout, la porte était assiégée par la foule des curieux; mon hôte eut beaucoup de peine à les empêcher de la forcer. La population de

Boqué est très-considérable ; elle est composée en partie d'Iolofs. Ce village est très-riche en troupeaux et en grains. Lorsque la nuit approcha, mon hôte alla sécrètement seller mon cheval ; et quand il fut prêt, il vint me dire qu'il fallait m'habiller en Maure pour échapper aux Poules de Boqué, qui détestaient les blancs ; je ne jugeai pas à propos de suivre son conseil ; mais, enfourchant résolument mon cheval, je sortis du village au galop ; bien m'en prit ; j'en fus quitte pour des huées et des injures. La vitesse de mon cheval me délivra enfin de cette cohue qui me poursuivait à toutes jambes. La grossièreté de ces villageois tient peut-être à leur genre de vie : étant constamment dans les bois avec leurs troupeaux, ils contractent naturellement une âpreté de caractère qui s'effacerait par des communications plus fréquentes avec d'autres hommes.

Je continuai à marcher à l'est à tra-

vers un pays qui me parut riche et bien cultivé; le bois y était rare. Vers la fin du jour, nous fîmes halte à Longangui, village habité par des Iolofs. Un de mes compagnons de voyage me fit donner l'hospitalité par un de ses parens, qui me logea dans une vaste case bâtie en terre; il y avait dans l'intérieur un grenier auquel on montait avec une échelle. Ce fut là que, pour la première fois, j'entendis annoncer l'heure de la prière par un aveugle, usage qui est général dans le pays de Fouta. Chacun s'empressa d'aller remplir de mil ou de farine la calebasse du Muezin.

Le 24, avant le lever du soleil, nous étions à cheval. Mon compagnon de voyage me demanda si son parent m'avait bien nourri; apprenant que je n'étais pas satisfait, il lui adressa des reproches d'avoir si mal agi envers son ami. A une lieue de ce village, nous rencontrâmes une caravane de Maures montés

sur des bœufs; ils venaient échanger du sel du Oualet pour des pagnes du pays de Fouta. Les terres sont généralement bien cultivées; celles qu'on laisse en friche sont destinées à la nourriture des troupeaux, qui sont très-nombreux, et qui forment la richesse des habitans; le reste des terres est occupé par des champs de cotonniers entourés de haies soigneusement entretenues; les plantes sont à deux pieds les unes des autres.

Le pays riche et fertile que nous parcourions depuis la veille cessa au village de Galoé. Nous ne vîmes ensuite que des plaines sablonneuses et incultes jusqu'à Diaba, où nous étions à midi. Le chef de ce village invita mes compagnons de voyage à partager son dîner; seul je ne reçus pas cet honneur; il chercha à s'excuser en disant que les mets qu'il avait à m'offrir n'étaient pas accommodés au goût des blancs, et que certainement ils me répugneraient. Mais Boukari m'ap-

prit depuis que cet homme, observateur zélé de sa religion, eût cru se souiller d'un péché en admettant un chrétien à sa table.

La rivière de Saldé, ainsi nommée parce qu'elle se jette dans le Sénégal au village de Saldé, passe à un quart de lieue au nord de Diaba; elle coule du nord au nord-ouest, et prend sa source près de Tionko, village à une journée de marche au nord de Diaba. Cette rivière, dans l'endroit où je la vis, a environ vingt pas de large; ses rives sont peu élevées; son fond est glaiseux; de chaque côté, à une distance d'une demi-lieue, elle est bordée de terres d'alluvions, comparables à nos meilleurs terrains. Cet espace est couvert de plantations de gros mil de la végétation la plus vigoureuse. La belle verdure de ces champs réjouit et repose l'œil du voyageur, fatigué de la vue de plaines arides ou desséchées par les ardeurs du soleil.

L'aspect riant des bords de la rivière de Saldé, l'ombrage épais des arbres qui garantissent son cours de la chaleur de l'atmosphère, la limpidité et la pureté de ses eaux, qui me semblaient délicieuses auprès de celles des puits que je buvais depuis le commencement de mon voyage, m'invitèrent à m'y baigner. Je prenais ce plaisir pour la première fois depuis mon départ de Saint-Louis. Mes compagnons suivirent mon exemple; me voyant déshabillé, ils voulurent profiter de l'occasion pour s'éclaircir sur un point qui tenait leur esprit en suspens : il s'agissait de savoir si j'étais circoncis; cependant on m'en crut sur ma parole, et l'examen n'alla pas au-delà d'une simple question.

Il était trois heures après-midi lorsque nous quittâmes Diaba; nous n'en étions pas encore très-éloignés, lorsque des gens, se disant envoyés par l'almamy, nous arrêtèrent, en me déclarant que je devais me rendre tout de suite auprès de leur

prince, et laisser à Diaba mes armes, mes marchandises et mon âne sous la garde de Boukari. La figure de ces hommes m'inspirait une grande défiance sur la vérité de leurs discours; toutefois je me préparais à obéir, quand un nommé Boubakar, accourant à nous à toute bride, nous dit que ces hommes étaient des coquins qui n'avaient d'autre dessein que de piller notre bagage; une vive altercation s'éleva entre eux et Boubakar; je me trouvais fort embarrassé pour savoir dans quelles mains je me mettrais. Je crus cependant qu'il était plus sage de retourner au village que d'avoir une dispute avec ces gens au milieu de la campagne. Les marabouts qui m'avaient accompagné depuis le pays des Iolofs, loin d'imiter l'exemple donné trop fréquemment dans les pays policés, d'abandonner lâchement ses amis lorsqu'ils se trouvent aux prises avec les agens du gouvernement, déclarèrent aux envoyés

dire que les marchandises lui appartenaient, et qu'il était chargé seulement de me conduire dans le Oulli pour y voir ma famille. Nous n'arrivâmes que fort tard à Agnam, où nous fûmes logés chez des Iolofs. Notre hôte avait rassemblé plusieurs de ses amis, tous marabouts. Les questions qu'ils m'adressèrent me mirent à même de juger quelle idée médiocre les nègres se font de nos connaissances et de nos richesses. Savez-vous écrire? me demandaient-ils, monter à cheval, tirer une arme à feu? Avez-vous des chevaux, des troupeaux, de l'eau, des pierres? Ces dernières questions leur étaient suggérées par l'attention avec laquelle j'examinais toutes ces choses.

Partis avant le jour, nous eûmes bientôt laissé derrière nous Padé, village habité par des Iolofs. Pour tirer l'eau des puits de ce lieu, on y descend avec une corde un enfant qui remplit des seaux de cuir. Une colline assez rapide que nous

gravîmes ensuite était absolument nue; ses flancs n'offraient qu'une surface qui semblait brûlée par l'action du feu, et que perçaient çà et là des roches ferrugineuses. Mais du sommet de cette colline un coup d'œil magnifique s'offrit à nos regards. Depuis que je m'étais enfoncé dans l'intérieur de l'Afrique, mes yeux n'avaient rien aperçu de si beau. Une vaste plaine bien cultivée se déployait devant moi; des champs étaient entremêlés de bouquets d'arbres; plusieurs grands villages annonçaient la richesse du pays, au milieu duquel s'élevait Sedo, ville dont la population peut monter à six mille âmes; l'almamy ou le chef du Foutatoro s'y trouvait en ce moment. Mes compagnons de voyage me conduisirent chez eux; toute la partie du village qu'ils occupaient était habitée uniquement par des Iolofs. Il est difficile de se représenter la joie de ces bonnes gens en se revoyant. Les femmes se jetaient dans

les bras de leurs maris, qu'elles serraient étroitement sans leur donner de baisers; cependant la satisfaction qu'elles éprouvaient était si vive, que des larmes inondaient leur visage; les enfans se cachaient, et n'osaient paraître devant les voyageurs, qui demandaient à les voir et à les embrasser. Les voisins, informés de notre arrivée, accoururent avec empressement pour demander des nouvelles de leurs amis, et surtout de l'état dans lequel se trouvait le pays du Bourb-Iolofs, qu'ils regrettaient toujours comme leur ancienne patrie; Moutoupha, devenu mon hôte, leur faisait une peinture brillante de leur patrie commune : L'abondance y règne actuellement, disait-il; chacun peut à présent *mettre la poule au pot* (1); les troupeaux se multiplient; chacun possède plusieurs pagnes, et l'on y jouit du bonheur, malgré les incursions de nos

(1) Ce fut réellement l'expression qu'il employa.

éternels ennemis les Maures. Ce récit prouve que l'amour national peut faire illusion même aux nègres sur la situation réelle de leur pays; car les contrées habitées par les Iolofs m'avaient paru misérables. Bientôt toute la case fut en mouvement. Moutoupha était riche et avait un grand nombre d'esclaves; les uns dessellaient nos chevaux, les autres nous apportaient à boire. Lorsque les premiers momens de la joie furent passés, les yeux se fixèrent sur moi d'autant plus, que Moutoupha m'avait fait asseoir auprès de lui. Ce blanc, dit-il à ses amis, m'a été recommandé par notre roi, et j'espère que vous aurez pour lui les égards qui sont dus à un prince des blancs. Dans le moment où il faisait un éloge aussi pompeux de ma personne, j'étais occupé à raccommoder mes souliers et à rapiécer mes vêtemens; mais on est prince en Afrique lorsqu'on a un fusil et un cheval. Après notre dîner, auquel chacun s'em-

pressa de contribuer en nous apportant du beurre et du lait, l'almamy me fit appeler. Au moment où nous nous présentâmes chez lui, il était à la prière; on nous fit asseoir, en l'attendant, sur des peaux de mouton qu'on étendit à terre. Un grand nombre de curieux nous entourèrent bientôt; mais ce qui me surprit, ils furent respectueux pour moi. Enfin l'almamy parut. Mamadou, c'est son nom, pouvait avoir soixante ans; sa figure ne manquait pas d'expression; je dirai plus, son front annonçait un homme de génie; mais il portait aussi les traits de la cruauté. Dans un autre pays que le Foutatoro, c'eût été un despote. Son costume se composait d'une large culotte blanche; il portait sur ses épaules une tunique de coton à grandes manches; sa tête était couverte d'un bonnet d'écarlate ceint d'une pagne en forme de turban. Dès qu'il se fut assis, je lui donnai la main, et nous nous adressâmes réci-

proquement des questions de politesse sur l'état de notre santé; ensuite il s'informa de mon nom, et me demanda dans quel pays je portais mes pas. Je lui répondis que j'allais dans le Oulli pleurer sur la tombe de mon père, que les païens y avaient assassiné; que l'objet de mon voyage était de recueillir les restes de sa fortune, et que j'espérais, à mon retour, pouvoir largement reconnaître les bons services qu'il me rendrait. Il approuva ma résolution, donna de grands éloges à ma piété filiale, et me dit que j'étais libre de partir. Il désavoua hautement la conduite des hommes qui m'avaient arrêté à Diaba, et me promit de les faire punir, non-seulement à cause de la vexation que j'avais éprouvée de leur part, mais surtout pour l'audace qu'ils avaient eue de se servir de son nom. Un silence profond avait régné dans cette assemblée, tant que la conversation entre l'almamy et moi avait duré. A l'instant

où je me levai commença un tumulte épouvantable. Le gouvernement du Foutatoro est une oligarchie, et le peuple même n'y est pas sans pouvoir; les uns approuvaient, les autres blâmaient le congé que m'avait accordé l'almamy; chacun criait de son côté; cependant personne ne m'empêcha de passer quand je voulus sortir. A peine étais-je hors de la case du roi, que la foule, affamée de voir un blanc, me reconduisit jusqu'à ma case. Mais à part le désagrément d'être entouré de tout ce monde, je n'eus qu'à me louer des procédés des nègres. Les uns venaient affectueusement me prendre la main, ou me toucher la barbe; d'autres exprimaient leur haute opinion de ma personne, en déclarant que j'étais un marabout, un savant, un docteur de la loi, puisque je savais écrire.

L'almamy était venu à Sedo pour recruter son armée; ce prince avait alors

la guerre contre Sembaïassin, roi de Galam; plusieurs de ses généraux profitèrent de cette circonstance pour éveiller ses soupçons sur le but de mon voyage; quelques personnes considérables de sa cour vinrent, dans la journée, me demander pourquoi je ne m'étais pas embarqué sur un bâtiment pour aller dans le Oulli; pourquoi, avec les richesses que j'avais, je n'étais pas resté tranquillement à Saint-Louis, plutôt que de m'exposer aux ardeurs d'un soleil insupportable pour les Européens. Ils s'imaginaient, je le supposai, que j'allais porter de la poudre au roi de Galam. Toutes ces questions, dont je feignais de ne pas comprendre le sens, me faisaient supporter avec impatience l'absence de Boukari. J'allai le soir avec le frère de mon hôte me promener sur la route de Diaba, tant je desirais le voir arriver; mes vœux furent comblés, je l'aperçus. Une indisposition, à ce qu'il m'assura, l'avait

retenu en route. Ce n'était pas le moment de lui adresser des reproches; je lui témoignai la joie que j'avais de le revoir, et j'exprimais ce que je sentais; car ce fidèle compagnon de mes voyages avait tellement gagné mon affection, que c'était un ami que je ne pouvais plus quitter.

Un grand nombre d'étrangers étaient, sur ces entrefaites, arrivés chez Moutoupha, qui me pria d'aller coucher chez un iman : celui-ci, comme je l'appris depuis, était alors chargé des ignobles fonctions de bourreau; mais chacun étant dans ce pays susceptible de les remplir, selon l'ordre qu'il en reçoit de l'almamy, cette place n'imprime pas, comme en Europe, un déshonneur à celui qui en est chargé.

Au lever du soleil, l'almamy me fit dire de me présenter devant lui : je fus long-temps à parvenir jusqu'à sa personne, car une foule nombreuse l'entou-

rait pour entendre le jugement qu'il allait prononcer contre un homme qui avait négligé de se rendre à l'armée. Le coupable, quoique assez avancé en âge, fut condamné à avoir les fers aux pieds, et à suivre l'armée en cet état; un iman reçut l'ordre de lui donner plusieurs coups de fouet; l'exécution eut lieu sur-le-champ en présence de l'almamy : le peuple avide, dans tous les pays, de ce genre de spectacle, accourait en foule pour voir le châtiment qu'on infligeait à ce malheureux ; comme il opposait de la résistance, les uns le saisissaient par le bras, les autres lui criaient : Obéis à l'almamy; tous poussaient des cris de joie en voyant battre ce vieillard. Après qu'on eut rendu d'autres jugemens semblables, et réglé plusieurs affaires qui avaient rapport au recrutement de l'armée, je fus admis à l'audience de l'almamy. Mon interprète commença par lui dire à l'oreille qu'il avait à lui offrir

un présent de ma part; alors ils passèrent avec moi derrière un des murs de sa cour, et Moutoupha mit dans la main de l'almamy dix grains de corail. Nous fîmes ensuite appeler Aldondou, le plus puissant chef du Foutatoro; comme l'almamy ne prend aucune décision sans le consulter, je lui donnai de même dix grains de corail. J'étais surpris que des hommes qui occupent les plus hautes dignités de l'état acceptassent un don si mince; mais les peuples de l'Afrique, comme ceux de l'Asie, n'attachent pas tant d'importance à la valeur intrinsèque d'un présent qu'au don même, qu'ils regardent comme un hommage rendu au pouvoir. Les deux chefs nègres, en recevant mon corail, me promirent leur appui, ajoutant que j'étais libre de retourner à ma case, et de partir quand je le jugerais à propos. La considération que me valut la protection de l'almamy m'attira des visites sans fin; c'était à

qui viendrait voir le blanc du roi. Les filles des Poules ne furent pas les moins empressées : les conquêtes en amour sont faciles en Afrique; mais à Sedo, ce n'est qu'au prix de l'or qu'on se les procure. Chaque fois que je regardais une fille, on me la proposait en mariage; toutefois, pour prix de ce sacrifice, on exigeait mon cheval ou mon fusil.

28 *février*. — Les soins que m'avait prodigués Moutoupha et toute sa famille, la manière dont il m'avait défendu à Diaba et à Sedo, méritaient une récompense : j'étais d'ailleurs resté plusieurs jours chez lui. Pour tant de services signalés, il se contenta de six têtes de tabac, de deux feuilles de papier, de deux coups de poudre, et de deux grains de corail. Il voulut même nous conduire hors de l'enceinte du village, et un de ses fils nous servit de guide. Je perdais un ami sincère en quittant Moutoupha; aussi il s'aperçut aisément combien cette

séparation me faisait de peine; et, sans pouvoir exprimer la douleur qu'il éprouvait lui-même, il porta ma main à son front. Je dois encore dire que je suis redevable à ce brave homme d'un avis qui me fut très-utile : il me conseilla de me couvrir de ma couverture de laine pour être moins remarqué; je pris ce parti par la suite, et je m'en trouvai très-bien.

A midi nous fîmes halte à Mogo, chez un de mes compagnons de voyage; j'éprouvai dans sa case la même hospitalité qu'à Sedo. Notre hôte était Iolof, et j'ai observé dans mon voyage que cette nation a dans le caractère plus de cordialité et de générosité que les Poules; chez ces derniers, il n'y avait ni la même affection pour les étrangers, ni la même abondance que chez les Iolofs. Mon hôte fit prévenir plusieurs habitans qu'il avait chez lui un blanc; la plupart me regardaient avec plaisir, mais l'un d'eux s'écria avec effroi : « Je ne voudrais pas me

trouver seul avec cet homme, sa figure blanche me fait peur; je craindrais qu'il ne me tuât. » Ce n'était pas, au reste, la première fois que je remarquais l'impression désagréable que notre couleur, nos traits, toute la personne d'un blanc, en un mot, produisent sur les nègres; car une jeune fille m'examinant un jour avec attention, et tâtant ma chevelure, s'écria : « Il a des cheveux comme des crins de cheval! »

J'attendais avec impatience le moment du départ, tant j'étais obsédé par les curieux. Aussi, dès que le vent brûlant de l'est eut diminué, je montai à cheval. Nous marchâmes jusqu'à six heures pour atteindre le village d'Amadi Chaumaret; quand nous nous présentâmes chez lui pour y être logés, ses femmes, qui s'y trouvaient seules, répondirent qu'elles ne voulaient pas recevoir un Maure : on devine que c'était moi qu'elles désignaient par ce nom. Ce

refus, que j'essuyais pour la première fois, me faisait appréhender de me voir souvent exposé à de semblables accidens par la suite. Mes craintes furent bientôt dissipées pour cette fois; car, nous étant assis devant la mosquée, un marabout vint après la prière nous inviter à entrer chez lui; on nous tendit une natte dans sa cour, et, malgré les rugissemens continuels des lions qui rôdaient dans les environs, nous passâmes une nuit assez tranquille.

1.er *mars.* — La route que nous parcourions traversait un bois rempli de gommiers et de baobabs; nous laissâmes à notre droite plusieurs villages situés à peu de distance de collines assez hautes. Les habitans cultivent une grande quantité de coton avec beaucoup de soin. Les chemins étaient remplis de gens qui allaient rejoindre l'armée rassemblée contre les Bambaras. Pour éviter la rencontre de cette soldatesque, nous nous

retirâmes dans un bosquet peu éloigné de la route, et nous nous assîmes sous un coss, dont le feuillage épais donnait beaucoup d'ombrage. Le bois de cet arbre est employé au Sénégal pour faire des avirons. L'endroit où nous nous reposions, quoiqu'il ne fût pas aride, était pourtant couvert de pierres ferrugineuses.

Dans la soirée nous traversâmes le village de Sénocaloabé, dont les habitans voulaient contraindre Boukari à passer la nuit chez eux. Comme il n'entrait pas dans nos arrangemens de faire halte en cet endroit, je fus obligé de courir à bride abattue sur ces nègres pour retirer Boukari de leurs mains : je n'éprouvai aucune résistance de leur part; ils furent même si peu choqués de ma conduite, qu'ils nous donnèrent des guides pour nous mener à Ogo, où nous arrivâmes au coucher du soleil. On nous conduisit à l'instant chez l'iman Fonebé,

qui était le maître du village. On l'avertit qu'un blanc était à sa porte. « Qu'il descende de cheval, cria-t-il, et qu'il vienne me voir. » Lorsque je fus devant lui, il me dit, à ma grande surprise, en français : *Bonjour, monsieur;* et il ajouta, en iolof : Voici votre maison; si vous avez faim, on vous donnera à manger; si vous avez soif, vous boirez; si vous êtes fatigué, vous vous reposerez; et, sans me laisser le temps de lui répondre, il me prit par la main, me fit traverser plusieurs cours, et s'arrêta dans la dernière. Vingt esclaves étaient en mouvement à ses ordres. Il fit conduire mes montures dans la cour de sa case, ce qui n'a jamais lieu, et lui-même leur donna à manger; un esclave arriva ensuite avec une énorme peau de mouton et une natte; il les étendit à terre, et Fonebé m'invita à m'y asseoir; il fit également apporter un coussin en maroquin pour reposer ma tête. Cependant les nègres,

mus par la curiosité, accouraient pour me voir; il se mit à les chasser, en leur disant qu'ils ne devaient pas m'importuner; puis il entama l'éloge des blancs, et déclara qu'il les estimait beaucoup, parce que, dans un voyage qu'il avait fait à Saint-Louis, il en avait reçu un très-bon accueil. Ensuite il m'apporta lui-même un grand vase rempli de miel et d'eau, dont je savourai la douceur avec un plaisir infini; puis, s'asseyant auprès de moi, il me prit la main, et ne cessa de me demander comment je me portais. J'étais vraiment émerveillé; je me croyais dans le pays des illusions; je ne me serais jamais imaginé, avant mon voyage, qu'un noir, au milieu de l'Afrique, pût avoir des manières aussi affables. Ayant remarqué qu'il tenait un trousseau de clefs à la main, je lui en demandai l'usage; à l'instant il me fit traverser plusieurs cours, dans l'une desquelles étaient sa femme et ses filles,

toutes très-jolies; il me les présenta, puis il m'ouvrit plusieurs magasins, où je vis une grande quantité de mil, preuve de son intelligence et de sa prudence; il me le montrait avec un certain orgueil que j'étais loin de blâmer. J'admirai la simplicité des serrures et des clefs : les premières sont en bois, les secondes ressemblent aux rossignols de nos serruriers.

Quand je fus revenu sur mon lit, il me demanda ce que je desirais pour mon souper; je devais naturellement m'en rapporter à ses soins : c'est ce que je fis.

L'heure de la prière arrivée, j'accompagnai Fonebé au diakra, ou mosquée, que je voulais voir. C'était un grand bâtiment en terre et haut de douze pieds, avec un toit et des gouttières saillantes pour l'écoulement des eaux. Comme il ne m'était pas permis d'entrer dans ce temple, je regardai l'intérieur par une des portes; il y en avait trois, une à la façade, et une sur chacun des côtés ad-

jacens; je n'aperçus pas de niche, ni même d'enfoncement le long du mur tourné vers la Mecque; le seul objet que je remarquai fut un petit escalier en terre, qui servait à l'aveugle faisant les fonctions de Muezin, pour monter sur le toit du diakra. Des pilastres en terre supportent le comble de ce temple; il y en a quatre sur chaque côté.

En m'éloignant de cet endroit, je rencontrai deux vieux imans qui me demandèrent pourquoi j'étais venu dans le Foutatoro, pourquoi je mettais des pantalons aussi serrés, pourquoi le chef du village m'avait logé, pourquoi enfin je n'étais pas allé dans le Oulli sur un bâtiment; car ces gens ne croient pas qu'un blanc puisse voyager, s'il n'a un navire sous ses pieds. Je me gardai bien de répondre à toutes ces questions, et mon hôte vint fort à propos leur imposer silence; il me dit en iolof : « Faites ce que » vous voudrez; examinez, écrivez, cou-

» rez, vous êtes le maître; ces vieux » imans ne sont que des radoteurs. » Je le suivis à sa case; mais je remarquai que, sans avoir tout-à-fait changé à mon égard, il avait secrètement prêté l'oreille aux suggestions des imans, car il m'adressa plusieurs propositions insidieuses: « Si vous voulez, me dit-il, une lettre » pour le Bondou, ou le Bambouck, je » vous la donnerai; si vous voulez aller » dans le pays des Bambaras, je vous » prêterai un esclave qui vous y con- » duira. » Je lui répondis que je n'allais pas dans le Bambara, et que mes affaires m'appelaient dans le Oulli. « Je ne vous cache pas, reprit-il, que mes compatriotes, en vous voyant, prétendront que vous allez chez les Bambaras; ainsi je vous conseille de vous habiller en Maure. » Suivre un avis semblable, m'eût exposé à un danger imminent chez des hommes fanatiques, qui, lorsqu'ils auraient reconnu mon travestissement, auraient voulu

me forcer à embrasser leur religion.

Le soir on nous fit servir pour notre souper du couscous avec du beurre, du sel et deux espèces de lait; mon marabout n'avait jamais fait si bonne chère, et le gîte lui semblait si agréable, qu'il ne cessait de me demander si mon intention n'était pas d'y séjourner long-temps. Notre hôte se leva la nuit, et vint nous dire que le temps était trop froid pour coucher en plein air, et qu'il fallait venir reposer dans sa case; nous l'y suivîmes; le feu fut aussitôt allumé; les nattes et les peaux furent étalées, et tous trois nous passâmes fort tranquillement la nuit l'un près de l'autre.

Dès que le jour parut, je donnai à mon hôte un gros grain d'ambre et trois coups de poudre; je crus que jamais il ne mettrait fin à ses remercîmens. Il monta à cheval, et nous conduisit pendant un quart de lieue. Fonebé, qui m'avait si bien traité, est le chef de plusieurs vil-

lages. Comme les autres chefs, il tire son revenu de la location et de la vente des terres qui lui appartiennent dans cette qualité. Son caractère franc et généreux le fait jouir d'une grande considération; dans un temps de disette il a seul nourri tout le Foutatoro : le nombre de ses esclaves est très-considérable ; il y a peu d'années qu'il fit présent au roi de Cassoun d'un cheval estimé treize captifs. Fonebé est d'une taille ordinaire, maigre, et d'une faible constitution; ses joues sont creuses, ses traits sont moins alongés que ceux des Poules; la couleur de sa peau est plus foncée; il a le regard spirituel, et la tête ronde comme tous les hommes de sa nation, ce qui les distingue des nègres purs. Il est très-vif, parle avec une volubilité inconcevable, ne reste jamais cinq minutes dans la même place : il donne des ordres aux uns, court écouter les autres, et semble connaître sa supériorité sur tous les hommes de sa couleur.

Grand admirateur des blancs et de leurs arts, il a, de plus que ses compatriotes, quelques idées du beau; son costume ressemble à celui de l'almamy, que j'ai déjà décrit; cependant, par-dessus son bonnet d'écarlate, il porte un chapeau rond qu'on lui a donné à Saint-Louis. Fonebé avait bien étudié le caractère des blancs, sa conduite le prouvait; il savait que, par de bons traitemens et des égards respectueux, l'on obtient aisément d'eux des marques de bienveillance.

Le pays que je traversai le 2 mars, est plat, et entrecoupé de bouquets de gommiers; la surface inculte de ces plaines ne se compose que de pierres ferrugineuses, qui sont de même en grande quantité dans les montagnes qui bornent l'horizon. A midi l'on fit halte près de quatre cases construites sous l'ombrage d'un immense baobab. Ce hameau était dépourvu de toute espèce de provisions;

au-delà se déployèrent devant nous des plaines immenses entièrement couvertes d'une espèce d'asclépias; les chèvres broutaient les fleurs de cette plante, qui passe pour être vénéneuse; ainsi, au milieu de l'Afrique comme en Europe, elles peuvent se nourrir impunément de végétaux malfaisans pour les autres animaux. Après avoir parcouru ces espaces, où rien n'annonce le travail de l'homme, nous arrivâmes à Senopalé; la nuit nous ayant surpris dans ce village, j'engageai mon marabout à y chercher un logement; il semblait illuminé, parce que la coutume, dans le Foutatoro, est de faire la cuisine dans les cours; peut-être veut-on écarter au moyen du feu les bêtes féroces qui rôdent quelquefois dans les rues des villages.

Mon marabout était entré dans une grande case. Je vis, à ma surprise extrême, deux femmes se jeter à son cou, et le serrer étroitement de leurs bras :

c'étaient sa sœur et sa nièce ; j'eus aussi ma part de leurs caresses ; ce bon accueil ne se borna pas là ; elles prirent nos fusils, m'aidèrent à descendre de cheval et le dessellèrent, oubliant le préjugé qui, dans ce pays, ne permet pas à une femme de toucher à ces deux objets. Malgré les momens que ces deux femmes donnaient au plaisir de revoir leur parent, le souper fut bientôt préparé ; on nous servit du lait et du couscous, ensuite on alluma un grand feu dans la cour, et on me tendit un lit auprès de ce foyer. Chez les gens riches, la coutume est de se réveiller pendant la nuit pour manger. Vers les deux heures du matin, conformément à cet usage, on nous donna du couscous et de la viande ; loin de prendre du repos, nos deux hôtesses avaient, pendant toute la nuit, parcouru le village pour se procurer chez leurs voisins des poules ou d'autres provisions, afin de célébrer notre heureuse arrivée.

Mon marabout était au comble de la joie ; il me demanda la permission de rester avec sa famille jusqu'à l'heure à laquelle la chaleur cessait de se faire sentir. Je prenais une part si vive à son bonheur, que je me rendis à ces vœux. « Tout ce que je souhaite, me dit-il, est » de pouvoir venir un jour habiter le » Foutatoro. Nous autres nègres, lorsque » nous allons nous établir dans un pays » étranger, nous nous empressons de ra- » masser une petite fortune, afin de re- » tourner le plus tôt qu'il nous est possi- » ble dans le lieu où nous avons vu le jour, » et qu'habitent nos parens. » L'amour de la patrie est donc, dans tous les pays, un des sentimens les plus vifs dans le cœur de l'homme ; l'éloignement l'accroît encore, s'il est possible. En effet, les voyageurs, comme les peuples nomades, n'ont, malgré leur humeur errante, qu'une pensée, qu'un but, de revenir dans les lieux où ils sont nés : lieux que

les sites étrangers les plus brillans ne peuvent faire oublier; peut-être pensera-t-on que le plaisir d'y raconter des choses nouvelles entre pour beaucoup dans ce desir; qu'on interroge cependant les personnes qui ont voyagé, elles répondront toutes, j'en suis persuadé, que le ciel si pur des tropiques n'éteint pas tous les regrets que l'on ressent de ne plus voir ces gros nuages noirs qui troublent souvent la pureté du nôtre, mais qui en varient au moins la monotonie. Ces réflexions montrent qu'il régnait entre Boukari et moi un accord parfait d'idées et de sentimens. On jugera, d'après cela, que je pouvais facilement ne plus songer à la couleur de mon compagnon de voyage, pour lui accorder toute ma confiance et mon amitié. Bien plus, j'avouerai que j'éprouvais un grand charme dans la conversation naïve de Boukari, dont l'attachement était pour moi une bien douce consolation au mi-

lieu de tant de privations, et un rempart contre la perfidie des autres nègres.

La sœur et la nièce de Boukari s'étaient richement parées pour nous faire honneur; leurs oreilles, leurs cheveux, leur cou étaient chargés d'or, de corail et d'ambre; elles portaient aussi beaucoup de grelots d'argent. Si les diamans attirent en France les regards sur les femmes qui en sont parées, dans le Foutatoro, le bruit que font les grelots lorsqu'elles marchent fixe aussi l'attention sur elles. Sous tous les climats, la coquetterie a inventé quelque moyen de charmer les yeux et de plaire. Les deux parentes de Boukari étaient jolies; elles avaient le visage long, les traits fins, les formes délicates, la taille svelte et bien prise, la peau d'un noir d'ébène; car, de même que les métis sont d'un blanc plus mat que les Européens, les Toucolors, issus des Poules et des nègres, sont d'un noir plus foncé que ces derniers. La mo-

destie de ces deux femmes m'enchantait; chaque fois que je les regardais, elles baissaient les yeux et se couvraient de leur voile de mousseline. Cette vertu farouche me surprit tellement que j'en parlai avec admiration à mon marabout; mais ce philosophe africain ne tarda pas à dissiper mes illusions, en me disant à l'oreille : Vous ne pouvez vous imaginer comme les femmes de notre pays sont trompeuses; cette modestie qu'elles affectent, jointe à la régularité de leurs traits et à la vive passion qu'elles semblent ressentir pour leurs amans, enflamme ceux-ci à un tel point, qu'elles les mangent : ce qui voulait dire, dans son langage, qu'elles les ruinent : c'est à-peu-près comme chez nous. Malgré le plaisir que je goûtais à contempler la jolie figure de ces deux Africaines, je les quittai pour aller jeter un coup-d'œil sur les environs de Senopalé; ils sont occupés par des champs de riz sec qui,

pour la bonté, égale, je ne crains pas de l'avancer, celui de la Caroline. La chaleur m'obligea bientôt de rentrer à la case, où je fus aussitôt obsédé par une foule de Toucolors qui, pour la première fois, m'adressèrent à l'envi des questions sur mes opinions religieuses; ils parurent assez scandalisés de ce que je ne croyais pas, comme eux, que Mahomet fût le prophète de Dieu. Pourquoi, disaient-ils, ne respectes-tu pas notre prophète comme un envoyé du Très-Haut, puisque nous reconnaissons le Christ comme tel? Pendant cette discussion théologique, des enfans, qui s'étaient glissés dans la foule, ayant remarqué avec surprise combien la plante de mes pieds était sensible, s'amusaient à me chatouiller cette partie, ce qui mit ma patience à bout. Pour me délivrer de tous ces importuns, j'ordonnai à Boukari de seller mon cheval, et je fis mes adieux à sa sœur, en lui donnant un grain de

corail. Nous fûmes obligés d'aller aux puits chercher nos vêtemens, que la nièce de mon marabout blanchissait; car en Afrique les femmes les plus riches, semblables à la belle Nausicaa, ne rougissent pas de remplir les fonctions les plus simples du ménage.

La plaine de Senopalé que nous traversâmes, renferme un grand nombre de villages tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils semblent n'en former qu'un seul; la population de cette plaine s'élève au moins à vingt-cinq mille âmes. Les feux de toutes ces cases répandaient une si grande clarté, qu'on eût cru voir un de ces incendies si communs dans les déserts de l'Afrique. Les hurlemens des hyènes qui parcouraient les champs en même temps que nous, m'engagèrent à nous reposer à Setiababanbi. Nous eussions été long-temps sans y trouver un gîte, si un Toucolor ne nous eût offert son magasin pour asile, et n'eût

partagé son souper avec nous. Quel pays civilisé offrirait un tel exemple d'hospitalité? Sans argent, sans ordre du souverain, sans recommandation, on est toujours sûr, en Afrique, de trouver une hôtellerie. D'ailleurs ce n'est pas un gîte qu'on accorde par commisération au voyageur inconnu et pauvre, comme il arrive très-souvent en Europe; ce n'est pas une botte de paille dont une avare pitié le gratifie; si on lui donne à manger, on ne lui présente pas avec une dédaigneuse libéralité les restes de la table où l'on s'est assis; au contraire, on le traite comme un ami; pendant une demi-heure au moins on s'informe, avec une attention particulière, de l'état de sa santé; on le place à côté de soi; on s'excuse de la médiocrité du repas qu'on lui offre; on lui prodigue enfin toutes les marques de cette urbanité qui semble appartenir à une civilisation déjà fort avancée. Mon admiration pour l'hos-

pitalité des Africains n'ira pas cependant jusqu'à citer comme un modèle une phrase qui, tout en prouvant leur bon cœur, choquait beaucoup ma délicatesse française : *Mangez jusqu'à ce que votre ventre soit plein*, était une invitation que mes divers hôtes me répétaient sans cesse ; elle était certainement fort amicale ; mais combien aussi elle était loin de la politesse de nos discours ! Nos expressions, moins précises et moins énergiques sans doute, sont plus douces néanmoins à entendre pour l'homme chez qui la faim n'a pas détruit la sensibilité du goût et de l'oreille.

Nos voyages par terre sont en vérité des promenades en comparaison de ceux que plusieurs Africains entreprennent. Le courage que montrent même les Asiatiques en traversant les steppes de leur continent, est loin d'égaler l'audace et la patience que déploient les nègres mahométans en affrontant les dangers im-

minens qui les entourent de toutes parts lorsqu'ils se rendent des bords du Sénégal à la Mecque, à travers leurs déserts immenses, sans eau, sans abri, sans verdure. J'étais loin de m'attendre qu'il existait près du village où nous couchions un de ces courageux pélerins : dès que je l'appris, je me fis indiquer sa demeure, et je m'empressai d'y aller avec Boukari pour le consulter, avec de grandes précautions toutefois, sur le cours du Niger. Sachant que toutes mes démarches inquiétaient les Poules, je l'interrogeai succinctement sur les peuples qui habitent Tombouctou, et sur l'embouchure du Niger. Mes questions étaient fort vagues, à cause du cercle nombreux qui nous écoutait. Les réponses du pélerin le furent aussi; d'ailleurs il ne parlait que par ouï-dire sur le cours du fleuve objet de mes plus ardentes recherches. Il m'apprit ce que bien d'autres nègres m'avaient déjà dit, qu'en-

deçà et au-delà de Tombouctou on rencontrait des états entièrement habités par les Poules; que le Dyaliba se jetait dans le Nil, et que ses eaux, après s'être mêlées à celles du fleuve de l'Égypte, se rendaient dans la mer (1).

Le chant des coqs fut le signal de notre départ : nos hôtes voulurent nous servir de guides. Nous n'avions encore fait que très-peu de chemin, lorsque des gens expédiés par le chef du village de Banaï, où nous allions, vinrent nous arrêter; l'un d'eux saisit même mon fusil par le canon; j'eus le temps de l'armer, et je menaçai ce nègre de le tuer, s'il ne lâchait pas mon arme. Me voyant déterminé à exécuter mes menaces, il abandonna mon fusil; honteux cependant

(1) C'est ce même marabout que l'infortuné Rouzé fit venir à Saint-Louis depuis mon retour, pour l'interroger sur les diverses circonstances du voyage qu'il avait fait à la Mecque.

d'avoir cédé si vite, il revint encore à la charge; alors je fus obligé de tirer mon poignard et de me préparer à la défense; nos deux guides, qui étaient un peu en arrière, arrivèrent fort à propos pour faire cesser ce combat inégal, car nos antagonistes étaient six contre deux, et ils m'engagèrent à me rendre sans résistance devant le chef de Banaï; je les y suivis. Lorsque nous fûmes en présence de ce chef, il s'assit sous un arbre, et nous interrogea; il prétendit que nous déguisions le but de notre voyage, et que nous allions chez les Bambaras. Je lui répondis que j'avais vu l'almamy, et que ce prince m'avait permis de traverser ses états. Pourquoi ne vous a-t-il pas donné une lettre? répliqua-t-il. Cette observation ne me parut pas déplacée, et me prouva que, dans cette partie de l'Afrique au moins, les naturels ont une idée assez exacte de la police des routes. Je ne pouvais me plaindre que l'on commît une

injustice à mon égard; car, en Europe, l'oubli de mon passe-port m'eût de même fait arrêter. Il fut décidé, après une longue délibération, que mon marabout monterait à cheval, et irait trouver l'almamy, et qu'en attendant son retour, mes marchandises seraient déposées dans un magasin pour être à l'abri du pillage. Une décision semblable fait voir, mieux que mille raisonnemens, que le Foutatoro a réellement un gouvernement régulier; que la police s'y exerce au nom du prince, et que tout marche bien pour l'intérêt commun.

Le magasin qui renfermait mes marchandises avait trente-deux pieds de circonférence, et dix-huit dans sa plus grande hauteur; la porte formait un ovale large comme le corps d'un homme; c'était plutôt un œil de bœuf qu'une porte; elle avait une serrure que je fermai dès que je me fus établi dans l'intérieur. Cependant tous les

enfans du village, grands et petits, rassemblés à la porte, la poussaient pour entrer, et j'étais obligé de la soutenir contre leurs efforts; je les voyais à travers une fente me présenter leur cou, en me faisant signe qu'on allait couper le mien; d'autres me montraient le poing; enfin quelques-uns se bornaient à me faire des grimaces : répondre à leurs insultes, eût été s'exposer à succomber sous leurs mauvais traitemens. Entièrement livré à mes tristes réflexions, j'attendis avec patience l'heure où l'on m'apporta mon souper. Dans ma disgrâce je fus d'autant plus touché de cette attention, que je me rappelai qu'en France un maire ne s'occupe pas de donner à manger aux voyageurs qu'il arrête parce que leurs papiers ne sont pas en règle. Le chef du village africain, beaucoup moins civilisé, mais plus humain, fit servir à son prisonnier un excellent repas à la mode du pays; enfin il poussa

l'obligeance jusqu'à aller couper lui-même de la paille pour mon âne. C'était, il faut en convenir, pousser la bienfaisance au plus haut degré. Quelle leçon, me disais-je, pour tant de blancs chargés de l'exécution des lois, et qui ont tant de peine à montrer de la bienveillance lorsqu'elles ne la leur prescrivent pas!

La fraîcheur de la soirée m'invitait à sortir de ma prison pour respirer un peu plus librement; je m'assis donc à la porte; mais, par malheur, l'école était dans mon voisinage. A peine les enfans eurent-ils éteint le feu qu'on allume pour qu'ils puissent lire à sa clarté, qu'ils vinrent tous s'asseoir à mes côtés. J'ai toujours, je l'avoue, frémi dans mon voyage à l'aspect d'une troupe d'enfans ou de femmes : ces êtres faibles font le tourment éternel du voyageur dans l'intérieur de l'Afrique. Cette quantité d'enfans, qui étaient au moins au nombre de

cinquante, me mit à la torture : les uns m'ôtaient mes souliers et m'écorchaient les pieds en s'amusant à me rechausser et à me déchausser de nouveau; les autres essayaient mon chapeau, et riaient de leur figure sous ce nouvel ajustement de tête; quelques-uns me déboutonnaient, et sans la présence de trois vieilles duègnes, ils m'eussent mis, je pense, *in naturalibus*.

Le 5, pendant que j'étais occupé à examiner la bibliothèque de mon hôte, qui consistait en quatre volumes de prières, mon marabout arriva avec deux gens de l'almamy : ce roi avait répondu que j'avais eu tort de ne pas attendre le guide qu'il se proposait de me donner, et qu'il m'enjoignait, si je ne voulais pas être obligé de retourner à Saint-Louis, de revenir auprès de lui. Le chef d'un état, quelle que soit sa couleur ou son origine, a toujours raison. J'obéis à l'ordre de l'almamy; mais, pour rendre hommage à la

vérité, je dois déclarer qu'il ne m'avait jamais proposé de guide; regrettant sans doute de m'avoir si facilement congédié, il espérait que la résistance que j'opposerais à ses ordres justifierait auprès du gouverneur français les mesures arbitraires qu'il voulait vraisemblablement prendre à mon égard; mais les sages conseils de Boukari me firent sentir que la patience et l'obéissance étaient les seuls moyens qui me restaient pour réussir dans mon entreprise. Je croyais partir le jour même. Je demandai donc aux gens de l'almamy s'ils étaient disposés à me mener à l'instant devant leur roi; ils me répondirent que le lendemain ils m'y conduiraient. Furieux d'être à la merci de tels hommes, je tempêtais, je menaçais; mais les nègres ne faisaient que rire de ces menaces, et semblaient dire, comme dans l'Irato : O la belle colère! Un toucolor surtout me fit une réponse à laquelle, je l'avoue, je ne trouvai pas

de réplique. « Tu te plains, me dit-il, » d'être sans cesse questionné, d'être ex- » posé à mille vexations; mais nous, nous » sommes bien autrement tourmentés » lorsque nous allons à Saint-Louis! Un » soldat a voulu un jour me tuer pour » n'avoir pas répondu au mot... *ti vive?* » que je ne comprends pas. »

Au moment où nous allions partir, nous vîmes arriver une caravane de Serracolets; car, malgré la guerre qui existait entre eux et les Poules, les marchands des deux nations commerçaient librement et avec sécurité; ils n'étaient pas même soumis à ces perquisitions qui, chez nous, exposent les négocians à tant de vexations. Se reposant sur la bonne-foi des marchands, les gouvernemens les protégent, et l'on n'a jamais pu me citer l'exemple d'une caravane pillée par l'une des deux armées. La sagesse naturelle des Africains leur a donné des institutions que la science de la

politique, après des siècles de systèmes et d'essais, leur procurerait difficilement.

A peu de distance de Banaï, nous quittâmes notre hôte, qui fut fort mécontent du présent que je lui fis. Nous nous dirigeâmes vers le nord, et nous fûmes obligés de passer devant Senopalé. La sœur de Boukari nous eut bientôt aperçus; elle accourut, tout effrayée, pour connaître le sujet de notre arrestation : dès qu'elle l'eut appris, elle alla auprès du frère de l'almamy, qui nous accompagnait, et chercha à dissiper les soupçons odieux qui planaient sur nous. Boukari, touché des efforts de sa sœur pour le défendre, lui donna sa bague, comme gage de souvenir : cette femme intéressante nous quitta en nous serrant affectueusement la main.

Arrivés à Canel, où se trouvait l'almamy de Bondou, vieillard de soixante-six ans, j'allai lui rendre visite; j'eus

beaucoup de peine à parvenir jusqu'à sa case, à cause du grand nombre de courtisans et de soldats qui en occupaient toutes les avenues. Ce roi était couché sur un lit; il s'informa de ma santé, me demanda où j'allais, puis m'offrit sa protection pour traverser ses états; il me fit tendre ensuite une peau de mouton sur le sable, et m'engagea à m'y asseoir, me questionna sur différens habitans de Saint-Louis avec lesquels il était lié, et enfin me congédia. Je reçus l'hospitalité chez le chef du village. Depuis plusieurs jours la fièvre m'avait tellement épuisé, que j'étais incapable de monter moi-même à cheval; on fut obligé de m'y placer. En sortant de ce village, une foule innombrable de jeunes gens me suivit en me couvrant de huées; quelques-uns même crièrent qu'il fallait me tuer. Ces cris et la douleur que j'éprouvais enflammèrent tellement ma colère, que, prenant la bride de mon cheval entre mes dents, je

courus au grand galop sur cette troupe d'assassins, prêt à tirer sur eux. L'approche d'un régiment n'eût pas produit une terreur plus grande; la multitude s'éparpilla dans les champs: m'en voyant enfin délivré, je rejoignis mes compagnons de voyage, qui approuvèrent ma conduite.

La campagne que nous parcourions offrait un aspect riant. Bientôt nous nous enfonçâmes dans un petit bois rempli de fleurs odoriférantes; les gommiers, les ébéniers y étaient très-communs; le chemin était tellement ombragé, qu'on eût cru marcher sous un berceau; et malgré l'ardeur des rayons du soleil, qui est excessive de trois à quatre heures, nous jouissions d'une température aussi douce que celle de France dans la belle saison. Au sortir de ce bois délicieux, nous découvrîmes Dandiolli, où nous entrâmes au coucher du soleil : c'était dans ce village que demeurait l'almamy.

Le nombre des gens de sa suite était si considérable, que nous fûmes long-temps à trouver une case pour nous loger; enfin un iman nous offrit la sienne : l'on m'y descendit. La fièvre, loin de me quitter, me tourmentait encore avec plus de violence. Obligé de remettre mon sort aux soins de la Providence, je pris pour tout remède du tamarin, dont j'avais déjà éprouvé les effets salutaires.

Pendant que je reposais, on vint appeler mon marabout de la part de l'almamy : on ne peut s'imaginer quelle fut la surprise de ce roi lorsqu'il apprit que j'avais obéi à ses ordres : toutefois il eut l'air de vouloir me prendre en défaut; car il interrogea Boukari sur plusieurs griefs dont nous étions accusés. « Pour-
» quoi, lui demanda-t-il d'abord, êtes-
» vous partis sans connaître mes ordres
» ultérieurs? Tu n'ignores pas qu'il est
» défendu de voyager pendant la nuit;
» et cependant tu es sorti de Senopalé

» lorsque le soleil était couché. Votre in-
» tention était donc de fuir? Ton blanc
» s'est surtout rendu coupable en se
» défendant contre les gens du chef de
» Banaï. — Almamy, lui répondit mon
» marabout, le jour même où nous te
» fûmes présentés, tu partis sans nous
» faire connaître ta volonté; et l'appro-
» bation que tu donnas au but de notre
» voyage nous fit croire que tu ne t'op-
» posais pas à notre départ; originaire
» du Foutatoro, j'en connais et j'en res-
» pecte les lois; mais, tandis que nous
» étions à prendre à la fontaine notre
» linge que nous avions donné à blan-
» chir, la nuit nous surprit, et nous fû-
» mes cependant obligés de continuer
» notre route. Si j'ai négligé d'aller in-
» former le chef de Setiababanbi de
» notre arrivée, son absence et les té-
» nèbres de la nuit en ont été la cause;
» car, dans tous les lieux où nous avons
» couché, j'ai toujours rempli cette for-

» malité prescrite par nos usages; je ne
» craindrai pas de te le dire, puissant
» almamy, la défense de mon blanc est
» légitime. On voulait le désarmer; au-
» cun homme n'a le droit d'en désarmer
» un autre avant que celui-ci soit con-
» damné, et tu sais d'ailleurs que la na-
» tion des blancs souffre impatiemment
» qu'on l'insulte. » Ce discours, s'étant trouvé entièrement conforme à la vérité, produisit sur l'esprit de l'almamy l'effet qu'on devait en attendre. « Si ton blanc,
» reprit-il, veut retourner au Sénégal,
» ou aller dans le Oulli, je lui donnerai
» un guide; je le prends sous ma pro-
» tection; il n'a rien à craindre. » Quelques instans après, l'almamy se mit en route pour Canel, où il devait avoir une conférence avec l'almamy du Bondou, son allié. Après le départ de ce prince et des chefs, le village fut comme abandonné; il n'y restait que les femmes, les enfans et les estropiés, dont la foule as-

siégeait ma case. Quoique la maladie eût détruit mes forces, on me conseilla de monter à cheval, et d'accompagner l'almamy, dont l'orgueil était sans doute flatté d'avoir un Européen à sa suite. Tous les chemins que nous traversâmes étaient couverts de fantassins et de cavaliers qui allaient rejoindre l'armée. J'étais souvent exposé aux insultes de cette troupe; mais je dois dire aussi que chaque fois qu'un chef passait, on feignait d'avoir pour moi les égards les plus respectueux. Quelques soldats avaient des bottes en cuir sans semelles, d'autres des chapeaux de paille : tous étaient couverts de plusieurs pagnes. La plupart des fusils étaient dans le plus mauvais état; le bois de quelques-uns avait été façonné par les nègres eux-mêmes. Plusieurs étaient armés de lances, quelques-uns de sabre; des ânes étaient chargés du bagage des principaux chefs de l'armée, car les simples soldats portaient avec eux

out ce qui pouvait leur être nécessaire, ntre autres les provisions de bouche, qui onsistaient en une petite calebasse d'eau t un sac de couscous sec. La plupart es cornes à poudre étaient presque vi- les. En France, les soldats dépensent en oute leur solde pour se procurer du vin t des liqueurs; en Afrique, ils paient vec leur poudre le lait qu'ils boivent u les volailles qu'ils achètent, de sorte ue, lorsqu'ils arrivent au combat il ne eur reste souvent qu'une seule charge de oudre. L'almamy avait fait halte dans ı partie la plus touffue d'un bois, et re- osait au pied d'un arbre. En descendant è cheval, j'allai, comme le reste des uerriers, lui prendre la main; il m'ac- orda la haute faveur de me faire tendre uprès de lui une peau de mouton, sur ıquelle je m'assis; je faisais là une bien riste figure; car ceux qui venaient ren- re leurs hommages au prince ne manuaient pas de rire de moi; cependant sa

présence contenait un peu les mauvais plaisans. L'almamy était à une grande distance de ses sujets, qui reposaient sous d'autres arbres, et s'entretenaient ensemble de la guerre qu'ils allaient entreprendre. A un signal donné, tout le monde fut à cheval. Lorsque l'almamy fut sur le point de partir, tous les enfans de Dandiolli qui l'avaient suivi jusqu'au lieu où il venait de s'arrêter, vinrent, au moment de s'en retourner chez eux, lui prendre la main, sans que ce chef en écartât un seul.

Cette petite armée présentait un coup-d'œil assez imposant, car tous les hommes du Foutatoro ont pour la guerre un costume semblable à celui des mamelloucks. Tous ces turbans blancs et ces robes de la même couleur, ces chevaux qui, au nombre de trois cents, marchaient sur deux lignes, comme dans un de nos escadrons, produisaient un effet magnifique. Par-derrière la cavalerie ve-

nt les fantassins, la plupart armés usils. Toutes ces troupes pouvaient ver à douze cents hommes. En ap-hant de Canel, elles saluèrent l'al-ıy du Bondou d'une salve de mous-erie. Quant à moi, je me tenais à une de distance, craignant surtout les assins, qui ne sont que la lie du peu-Dès que nous fûmes arrivés dans le ge, nous allâmes chez notre hôte de ille; il voulut bien me loger, ainsi mon marabout, mais il refusait de voir les toucolors, qui payèrent son s de mille injures. Comme je ne vou-pas abandonner mes compagnons de ıge, nous fûmes obligés de retourner la place publique; nous y vîmes le du village occupé à assigner des lo-ens à tous les gens de guerre; il n'eut le temps de nous répondre; mais x aides-de-camp de l'almamy qui ent avec moi lui enjoignirent de nous ndiquer un; aussitôt il donna ordre

à un habitant de nous recevoir chez lui; celui-ci obéit. Nous étions six de notre troupe. Quoique épuisé par la maladie et par une médecine composée de lait et de sel, que m'avait donnée un nègre, il me restait assez de force pour soutenir une conversation. Je consultai donc des marabouts de Canel sur la position de deux rivières que j'avais aperçues. Ils m'apprirent que dans le village d'Ouanondé, à une journée de marche au nord de Banaï, se trouve la source du Guiloum, rivière qui coule au nord et se jette dans le Sénégal à Beldialo.

A peu de distance à l'est de Canel, coule le Guiloulou, petite rivière dont la source est au nord, à une journée de marche dans le village du même nom; elle se jette dans le Guiloum, à une journée et demie de Canel, près du village de Ouaondi.

La fièvre, les rugissemens des lions, mais plus encore l'intarissable causerie

des nègres, me tinrent éveillé toute la nuit. Curieux de connaître le sujet d'une conversation si animée, je priai Boukari de me la communiquer en iolof. Quand je fus au fait, je vis que les Africains, comme les Européens ignorans, sont enclins à déraisonner sur ce qu'ils ne connaissent pas. Ces nègres croyaient que les Européens ne vivent que sur l'eau, qu'ils n'ont ni terre, ni maison, ni bestiaux; ils ajoutaient que les fleuves et les grandes eaux nous appartenaient, de même que toutes les terres étaient leur patrimoine; ils jugeaient que, pour cette raison, les blancs devaient être forcés de payer des coutumes aux rois nègres, comme leurs propres sujets. Ils n'avaient pas grande opinion de notre courage; ils disaient que nous ne savions pas même tirer un coup de fusil, et que cette science était exclusivement le partage des Maures et des Poules.

Pendant que j'écoutais attentivement

leur conversation, l'un de ces nègres, s'adressant à moi, me pria de lui écrire le nom de Jésus-Christ, assurant à ses camarades que c'était en prononçant ce nom sacré que nous obtenions de grandes richesses; quand il eut ce qu'il desirait, il me demanda ce qu'il devait faire pour obtenir d'Issa toute sorte de biens; je lui répondis qu'il fallait beaucoup travailler et peu dormir. Ce moyen ne parut pas remplir l'attente dont il s'était bercé; car, ajoutant plus de foi aux effets des grisgris qu'aux résultats futurs de mes conseils, il me demanda un autre grisgris; je lui écrivis une prière sur un petit morceau de papier. Les nègres adoreraient le moindre fétu, s'ils pensaient qu'il a le pouvoir de les enrichir. On les croit très-heureux, parce qu'on les suppose à l'abri de toute ambition; mais, là comme ailleurs, la soif de l'or tourmente l'homme, et il aime de même à le gagner sans peine.

9 *mars*.—Grâce au tamarin, que je buvais en grande quantité, je recouvrai la santé; la nature bienfaisante a eu soin de multiplier à l'infini cet arbre dans les régions chaudes de l'Afrique; c'est la panacée du nègre, c'était aussi la mienne; par l'effet de ce remède simple et agréable, je me vis délivré d'une fièvre qui me semblait d'abord devoir abréger la durée de mon voyage. Me sentant entièrement rétabli comme par enchantement, je me mis en route pour visiter les environs de Canel : j'étais accompagné d'un homme qui avait perdu l'ouïe d'une manière fort singulière. Il règne dans le Foutatoro une coutume non moins barbare qu'extraordinaire : l'esclave qui veut changer de maître va, par surprise ou par force, couper l'oreille à l'homme qu'il affectionne; dès ce moment il lui appartient, et son ancien maître ne peut le reprendre. Tel était l'accident qui avait rendu sourd mon compagnon de

voyage; deux esclaves lui avaient successivement coupé chacun une oreille à ras de la tête, et la plaie, en se fermant, avait entièrement bouché le conduit auditif. Voilà, certes, un homme bien malheureux de sa réputation de bonté, qui attirait vers lui les esclaves! A présent, gare à ses chevaux! car, puisqu'il n'a plus d'oreilles, ce seront celles de ces animaux que les esclaves fugitifs viendront couper.

Je crois que, si l'on voulait former un établissement dans l'intérieur de ce pays, on ne pourrait choisir une position plus agréable que celle de Canel, dont la population peut monter à cinq mille âmes. Au nord s'élèvent de hautes montagnes pelées que couronnent des sangrès entièrement dépouillés de verdure; à l'ouest coule une rivière dont la vue est dérobée par les arbres qui l'ombragent; un bois épais borne l'horizon au sud et à l'orient. Après avoir admiré le riant aspect qu'of-

frait cet immense village, je voulus me rendre sur les bords de la rivière; je fus obligé, pour y arriver, de traverser une vaste plaine; c'est une terre d'alluvion de la plus grand fertilité; elle était alors couverte de gros mil qui promettait d'abondantes récoltes.

Les bords de la rivière sont peu élevés et peu boisés; mais des deux côtés se déploie au loin la plus belle verdure, spectacle vraiment enchanteur au milieu des plaines arides de l'Afrique. On croit voir les riches prairies de la Normandie. Pendant le jour, on laisse paître les chevaux dans ces gras pâturages; le soir, on a soin de les en retirer, à cause du grand nombre de lions qui viennent en cet endroit se désaltérer dans la rivière. Elle coule du nord au sud; elle est peu large dans cette saison; son fond est glaiseux. Je laissai mon cheval pâturer en liberté dans ces herbages, et, après être resté assis quelque temps sous un arbre à con-

templer avec délices ces campagnes fertiles, je ne pus résister au desir de me baigner, malgré mes récens accès de fièvre; je ne craignais pas que l'eau, par sa fraîcheur, me causât la mort; dans ces contrées brûlantes elle est toujours tiède, et si elle n'est pas agréable à boire, du moins elle n'est pas malfaisante. Ce bain me fut très-salutaire, et je me sentis, en sortant de l'eau, une vigueur nouvelle; je jugeai que la maladie m'avait enfin quitté : le courage me revint, et je me mis à couper de l'herbe pour mon cheval et mon âne; j'en fis plusieurs bottes, et je regagnai Canel avant le coucher du soleil, me promettant bien de recommencer une semblable course le lendemain.

J'avais remarqué, sur le bord du Guiloulou, des débris de fourneaux en terre, dans lesquels les toucolors fondent leur fer d'après la manière décrite par Mungo-Park. Ayant appris que la mine de

fer se trouvait à une lieue de distance, dans les collines situées à l'ouest de Canel, j'y allai à cheval, dès le matin, accompagné d'un marabout du pays, à qui je donnai pour ce service deux colliers de verroterie. Après avoir traversé un terrain assez bien cultivé, nous arrivâmes dans un endroit entièrement inculte et couvert de pierres ferrugineuses; nous apercevions de chaque côté des champs inondés par les torrens descendus des montagnes, et qui annonçaient une grande fertilité; des gommiers épars s'étendaient jusqu'au pied des hauteurs.

J'escaladai la montagne la plus élevée; elle était très-rapide; son flanc n'offrait qu'une masse de pierres ferrugineuses non adhérentes les unes aux autres, et par conséquent sujettes à s'ébouler. A diverses distances, des rochers de couleur blanche à sommets arrondis et de forme à-peu-près quadrangulaire, sortaient du milieu de ces pierres, mais

les angles de ces rochers étaient presque obtus, et en quelque sorte effacés. Parvenu au sommet de la montagne, je découvris une étendue immense de pays: à la base de la montagne s'élevait une chaîne qui se dirigeait vers le sud-est, en forme de fer-à-cheval très-ovale. Un seul baobab s'élève dans cette plaine désolée. Le marabout que j'avais laissé au bas de la montagne avec nos chevaux, les avait attachés à un arbre, et était venu me rejoindre; me voyant regarder avec beaucoup d'attention les pierres dont le sol était couvert, il fit avec son poignard un trou dans une terre grisâtre qui est placée sous la première couche des pierres, et qui semble mêlée de cendre; il en tira de petites pierres jaunâtres, en me disant : « Voilà les pierres que les Maures » viennent chercher; ils creusent des » trous de la longueur du bras, tirent » une grande quantité de ces pierres, » dont ils chargent leurs ânes, et vont

» les fondre dans des fourneaux; elles » rendent beaucoup de fer; plus on » creuse profondément, ajouta-t-il, plus » on en trouve. » Après en avoir ramassé quelques-unes, nous nous en retournâmes. Nos pas étaient mal assurés en descendant la montagne, et nous fûmes souvent sur le point de tomber, parce que les pierres étant arrondies, glissent aisément sous les pieds.

A peine étais-je de retour dans le village, qu'un de mes amis vint avec effroi m'annoncer des nouvelles qui, en effet, n'étaient pas rassurantes. « Le toucolor » que vous avez couché en joue à Banaï, » me dit ce nègre, vient d'arriver pour » demander justice à l'almamy; il est » soutenu par un parti puissant. Je crois » devoir encore vous avertir, ajouta-t-il, » que deux imans, Mollet et Bella-Pinda, » ont voulu engager l'almamy à aller à » Banaï; ils profiteront de son absence » pour partager vos dépouilles, donnant

» pour prétexte de cette injustice que » vous allez passer chez Sembaiassin pour » lui donner du secours. Mollet s'est ré- » servé votre fusil, Bella-Pinda votre » cheval; cependant, il faut avouer que, » sourd à leur délation, l'almamy a dé- » claré qu'il vous avait pris sous sa pro- » tection, et que vous iriez dans le Oulli, » parce qu'il avait une confiance entière » dans votre parole. » Je ne voyais plus que dangers de toutes parts; à qui pouvais-je désormais me fier, puisque cet iman Mollet, qui devait peut-être me poignarder, était venu la veille me prendre la main, et s'informer de ma santé? D'un autre côté, le peuple, qui est souvent plus inquiet et plus vigilant sur ses intérêts que ne le sont ses chefs, répétait tout haut chaque jour, que j'allais chez les Bambaras. Malgré les bonnes dispositions de l'almamy à mon égard, pouvait-il long-temps résister au torrent de l'opinion, lui dont l'autorité ne dure

qu'autant qu'il s'y conforme? Tout bien considéré, j'envoyai à l'instant même Boukari solliciter le passe-port qui m'avait été promis. Après beaucoup de peines et d'objections, ce fidèle serviteur réussit à l'obtenir. Je fus obligé (car en Afrique les bureaux ne sont pas aussi bien montés qu'en Europe) de fournir au secrétaire qui devait rédiger le passe-port, une feuille de papier pour en hâter l'expédition, et j'y joignis un présent de deux autres feuilles. Enfin, pour mettre de mon parti tous les agens du gouvernement, je donnai deux colliers de verroterie au frère de l'almamy. Boukari, après deux heures au moins de sollicitations et de démarches, m'apporta, avec des cris de joie, ce fameux passe-port, véritable lettre de grâce, puisqu'il changeait entièrement ma position, en me rendant la considération que mon arrestation m'avait fait perdre. Voici la traduction de cette pièce; elle était écrite

en arabe : « Almamy Mamadou, et les » excellens personnages qui forment son » conseil, Aldondou, Eliman Siré, Sem- » baiené, Boumandouet, Eliman Rin- » diao, Ardosambadadé, Dembanaiel, » nous avons écrit cette lettre pour » qu'elle fût lue par tous ceux qui ren- » contreraient ce blanc, et qu'ils appris- » sent qu'il est venu nous voir, et que » nous l'avons laissé aller; le prince des » croyans et tous les grands de Fouta lui » ont dit, Va-t'en. Tous les villages lui » donneront l'hospitalité, et ne l'arrête- » ront pas jusqu'à la frontière. »

Un nègre qui remplissait les fonctions d'aide-de-camp, me conduisit chez l'almamy Mamadou; j'eus beaucoup de peine à traverser une foule de guerriers qui venaient lui faire leur cour, ou prendre ses ordres. Ce prince était assis sous une espèce de galerie en paille, construite devant sa case pour y donner ses audiences; il était alors occupé à se faire

faire des grisgris pour la guerre. M'étant approché de lui pour le remercier de la permission qu'il m'avait accordée de voyager dans ses états, il me fit asseoir auprès de lui, et me serra deux fois la main très-affectueusement. Alors je détachai un cordon rouge tressé en laine, dont on m'avait dit qu'il avait envie, et je lui en fis cadeau, puis je pris congé de lui, et j'allai chez Aldondou. C'étaient des visites d'adieu, d'étiquette et d'obligation comme en Europe; Aldondou me reçut plus froidement que le roi. Au sortir de chez Aldondou, j'allai chez l'almamy du Bondou; il n'était pas visible en ce moment; l'audience fut remise au soir. Ceux qui souffrent impatiemment de semblables contre-temps chez nos grands pourront s'étonner de la patience avec laquelle je supportais tous ces rebuts; mais, dans la position où je me trouvais, il fallait faire de nécessité vertu. Je rentrai ensuite dans ma case,

pour me préparer à partir le lendemain, et lorsque la nuit fut venue, je retournai chez l'almamy du Bondou, que je trouvai couché dans sa cour sur une petite élévation auprès d'un brasier ardent; un cercle de nègres assez nombreux était assis autour de lui, et fumait. L'almamy du Bondou est un vieillard assez gai; je n'ai eu qu'à me louer de lui; il porte un bonnet d'écarlate sur la tête, une tunique en coton et des babouches; son costume et la couleur de son visage lui donnent une grande ressemblance avec les Maures. Je le saluai et m'assis à ses côtés; cette façon d'agir lui parut sûrement un peu familière, car il me fit étendre une peau sur le sable pour m'y asseoir un peu au-dessous de lui : après plusieurs questions oiseuses sur mon voyage et de grands éloges de Boukari, qu'il aimait beaucoup, il fut convenu que j'irais dans le Fouta Diallon, et que j'aurais pour guide un nommé Maka, que je connaissais

sous de bons rapports. Me trouvant à la suite de l'armée de Fouta, épuisé par la maladie et la soif, Maka m'avait donné, pour me rafraîchir, l'eau qu'il portait : ce trait d'humanité m'avait tellement attaché à lui, que je l'avais demandé, de préférence à tout autre, pour mon compagnon de voyage.

Tout bon office demande une récompense ; cependant je n'osais donner à l'almamy mon présent devant tout son peuple ; s'apercevant de mon embarras, il me fit passer derrière lui, et je lui mis dans la main ma poire à poudre, convoitée par trop de gens pour n'être pas volée un jour ou l'autre. L'almamy m'adressa beaucoup de remercîmens, ajoutant qu'il était bien fâché de ne posséder rien qui fût digne de m'être offert ; ensuite il me congédia, et retint auprès de lui mon marabout. A peine étais-je endormi dans ma case, que Boukari vint me réveiller, et me dit : L'almamy du Bon-

dou demande si vous n'avez rien à donner à ses enfans. J'ignorais que je fusse obligé de faire des présens à la progéniture de sa majesté; mais, comme j'avais besoin de son consentement pour traverser ses états, je remis quatre grains d'ambre à Boukari pour les offrir aux petits princes.

Le 11, au moment où j'allais partir, beaucoup de gens se présentèrent pour obtenir de moi des récompenses, car ces mêmes hommes qui m'auraient pillé, si l'almamy l'avait permis, se vantaient d'avoir fait accélérer mon départ; je fus obligé, pour m'en débarrasser, de leur jeter quelques grains de verroterie.

Nous nous arrêtâmes, pendant la chaleur du jour, à Santiobambi, où l'on nous servit du couscous et du lait; comme je voulais manger dans une callebasse qui avait servi à traire les vaches, on m'en empêcha, en m'assurant que, si j'en faisais usage, ces vaches mourraient toutes.

A trois heures, nous nous mîmes de nouveau en route, et nous nous dirigeâmes vers le sud. Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque Maka rencontra son frère, qui m'offrit une mesure de mil, que je payai avec un collier de verroterie pour ses jolies filles, ensuite il me tendit la main; je crus qu'il me demandait encore quelque chose, mais on me dit de mettre ma main dans la sienne; tout le monde en fit autant; alors il prononça des prières pour la réussite de notre voyage, et lorsqu'il eut fini, chacun se passa la main sur la figure.

Après avoir quitté le frère de notre guide, nous traversâmes un pays inculte, mais qui néanmoins paraissait fertile. Dans le prochain village que je rencontrai, j'eus beaucoup de peine à résister aux instances d'un nègre qui, pour ses affaires, était allé plusieurs fois à Saint-Louis; il voulait absolument me retenir

chez lui pour y passer la nuit. A peu de distance du village qu'habitait cet homme hospitalier, nous vîmes quatre fourneaux où l'on fond le fer; ils sont de forme conique et hauts de six pieds. Maka me montra qu'un de ces fourneaux n'avait pas produit grand'chose; l'on n'en avait retiré qu'une immense quantité de scories. Le fer qui se fabrique dans ce pays est d'une excellente qualité; les nègres de l'intérieur n'en emploient pas d'autre, tant il est abondant; ils battent leurs chaudières et ne les fondent pas, ce qui prouve la malléabilité du métal, fait dont on doutait encore. Le minerai que l'on emploie dans ces fourneaux est tiré des collines voisines d'un village nommé Quiellom, qui est situé au sud-ouest. Après avoir traversé un petit bois, nous entrâmes dans le village de Ouarenicour, où nous fîmes halte.

Habitué à faire de longs voyages, Maka piquait d'honneur mon marabout par ses

railleries; nous en marchions plus vite et plus long-temps. Il avait acheté tout son accoutrement dans le Fouta Diallon, et il était enthousiaste de ce pays, comme tous les voyageurs le sont pour les contrées qu'ils ont visitées. Il portait un arc fait avec un bambou fendu; une côte de cette plante en formait la corde; son carquois contenait trente-quatre flèches empoisonnées; il avait en outre un poignard et un arrache-épines (1) en fer : en faut-il davantage en Afrique pour ne rien craindre?

Maka nous fit lever de bonne heure, et parcourir un pays très-boisé; le terrain en était sablonneux. Parmi les espèces nouvelles d'arbres, je ne remarquai que le rote, dont la fleur répandait un parfum aussi délicieux que celui de la rose;

(1) C'est une petite pince en fer; l'une des branches qui la composent est pointue, tandis que l'autre, semblable au tranchet de nos cordonniers, sert à couper la chair pour en retirer l'épine.

le beb, dont le feuillage ressemble à celui de notre platane; son écorce est tendre et blanche; son bois est rouge et sert aux marchands pour fabriquer les entraves qu'ils mettent aux pieds de leurs esclaves. L'arbre à encens s'y trouvait aussi; son écorce est d'un brun foncé; il est épineux. Les ébéniers, les gommiers étaient surtout très-communs. Il est assez singulier de voir des arbres de la même espèce être dans le même temps, les uns en fleurs, les autres sans feuilles, quelques-uns même avec des fruits. Je consultai là-dessus mes botanistes africains, et voici la raison qu'ils me donnèrent de cette diversité. Ceux, me répondirent-ils, qui sont les moins avancés dans le temps de la saison des pluies, n'ont pas fait une assez grande provision d'eau, ou l'ont déjà épuisée. Je doute que cette explication satisfasse nos physiciens.

Accablé par la fatigue, je proposai à

mes compagnons de nous reposer au milieu de la campagne, et Boukari alla dans le village voisin acheter notre provision de lait. Nous fûmes bientôt joints par une caravane de toucolors conduisant des ânes chargés de coton, et qui vinrent partager notre frugal repas. Après le dîner, la politique fut le sujet de la conversation; elle me mit à même de savoir que le Foutatoro, le Bondou, et le Fouta Diallon ont formé une alliance pour éteindre l'idolâtrie et combattre sans relâche les païens qui ne veulent pas se soumettre aux privations auxquelles la loi de Mahomet les astreindrait, s'ils l'embrassaient.

Cette guerre sacrée, plus que toute autre cause, fournit la quantité innombrable d'esclaves que les marchands nègres vendent aux Maures; elle est devenue aussi un puissant moyen pour les sectateurs du Koran, d'étendre leur religion; la rapidité de leurs succès doit

faire présumer que les missionnaires chrétiens du cap de Bonne Espérance rencontreront des musulmans bien avant qu'ils aient eux-mêmes pu pénétrer dans le centre de l'Afrique.

Lorsque le vent d'est eut cessé de souffler, nous nous remîmes en route. A l'extrémité des bois que nous avions traversés pendant toute la journée, nous aperçûmes une plaine immense ceinte de montagnes ferrugineuses; puis nous passâmes le lit d'un torrent desséché, et nous vîmes un grand nombre de villages construits sur de petites élévations, parce que, dans la saison des pluies, les torrens qui descendent des montagnes inondent la plaine. Ici les maisons ne sont pas entourées de haies d'épines, ce qui me fit conjecturer que les bêtes féroces ne sont pas très-nombreuses dans les environs; car, autrement, elles pourraient enlever tout le bétail qui couche au milieu du village. Maka nous conduisit à

Aoret; nous rendîmes visite au chef de ce village; sa maison était défendue par une fortification en terre qui tombait en ruine. Cet homme, extrêmement phlegmatique, après avoir long-temps balancé pour savoir s'il nous recevrait, dit à un de ses esclaves de nous céder sa case. Nous couchâmes jusqu'à onze heures hors de la maison.

Pendant la nuit j'entendis mon cheval hennir; je crus qu'il était attaqué par quelque bête féroce; je me levai à l'instant, et je pris mon fusil; ayant cru voir une hyène rôder autour de lui, j'appelai Boukari, et lui dis de s'armer; nous approchons à pas comptés; l'animal inconnu, qui n'était qu'un gros chien, observant nos mouvemens, se mit à aboyer, et nous tira ainsi d'inquiétude. A notre retour, nous essuyâmes les plaisanteries d'une douzaine de marchands qui logeaient avec nous sous le même toit.

Malgré les accès de la fièvre qui m'a-

vait repris, je fis partir mon monde de bonne heure le 13. Étant allé, selon l'usage de tout pays civilisé, prendre congé du chef, je lui fis présent d'un grain d'ambre, ce qui lui causa une surprise à le rendre tout interdit, puisqu'il ne m'avait pas donné lui-même l'hospitalité. La chaleur nous ayant surpris dans les bois, nous nous y reposâmes; et comme les arbres offraient peu d'ombrage, Maka me fit une tente avec ma couverture. Je ne pus cette fois monter à cheval; ce pauvre compagnon de mes travaux avait la vue très-affaiblie, et pendant la dernière nuit il m'avait deux ou trois fois fait heurter contre des arbres. Nous couchâmes à Diotte.

Le pays que nous traversâmes le 14 étant très-boisé, je fus à même de me convaincre de la vérité de l'assertion d'un auteur moderne, que la chaleur est plus forte à l'heure de midi dans les forêts que dans les pays découverts. La soif,

dont j'étais tourmenté depuis le matin, et l'ardeur du soleil, m'obligèrent de m'asseoir sous un arbre pour prendre quelque repos; mais, cédant aux conseils de mes guides, je surmontai mes douleurs et me remis en route.

Le terrain sur lequel nous marchions était montagneux et boisé; il semblait avoir été déchiré par le feu; la chaleur était si étouffante dans ces lieux, que mon marabout me demanda si je ne pensais pas qu'ils fussent le foyer de quelque feu souterrain. Enfin, après une marche assez longue, nous arrivâmes auprès du puits du village voisin; il était presqu'à sec; nous n'obtînmes un peu d'eau, des femmes qui y puisaient, qu'à force de prières; après nous être désaltérés, nous nous mîmes, à peu de distance de là, à l'abri des rayons brûlans du soleil, sous des arbres dont le feuillage formait un toit impénétrable à la chaleur; la verdure qui couvrait le sol

jadis inondé, semblait augmenter la fraîcheur de ce lieu.

Maka ressentait depuis deux jours des maux de dents qui le faisaient beaucoup souffrir; pour des hommes qui chérissent le repos, c'était un prétexte excellent pour ne pas marcher; la peur de rester en route me rendit dentiste; heureusement je n'avais pas affaire à un de ces sultans qui font tuer leurs médecins lorsqu'ils échouent dans leurs opérations. Je pris un fil de coton très-fort; Boukari voulait que j'employasse mon tire-balle; ayant fortement attaché le fil à la dent, quoique je craignisse pour mes doigts, en une seconde elle fut enlevée; j'étais moi-même étonné de mon succès. J'avais quitté mon déjeûner pour soulager Maka; en récompense de ma peine, je le priai de m'aller chercher un peu d'eau dont j'avais le plus grand besoin. Il commença par prendre à loisir sa prise de tabac, et, malgré toutes ses protestations de recon-

naissance, j'attendis au moins une heure avant qu'il m'eût rendu le service que je réclamais de sa gratitude.

La profondeur des puits commence à égaler ici, et dans le Bondou, celle des puits du Cayor; elle va jusqu'à quarante brasses, ce qui est assez remarquable.

Pressé d'arriver aux frontières du Foutatoro, je partis pendant la plus grande ardeur du soleil, dont je parvins à me garantir en me couvrant de la grosse couverture de laine que j'avais emportée avec moi. La vitesse avec laquelle nous marchions nous fit arriver avant la nuit à Dendoudé Tiali, dernier village du Foutatoro du côté du Bondou. Ce village est ainsi appelé, parce que dans son voisinage se trouve un étang (en poule, *tiali.*) Lorsque les pluies le grossissent, ses eaux débordent, d'un côté, dans la Gambie, à Kambia, dans le Oulli; de l'autre, dans le Sénégal, à Kougnem,

dans le Bondou (1); alors les pirogues de la Gambie le remontent jusqu'à Dendoudé; c'est le dernier point où elles puissent aller. J'ai vu l'arbre où ces nègres les attachaient, car ce terrain était alors à sec. Depuis deux ans ces marchands ne sont pas revenus, parce qu'ils ont encouru l'indignation des habitans en enlevant le fils d'un marabout de ce village pour aller le vendre.

On supposait depuis long-temps qu'il existait, dans le haut du pays, une communication entre la Gambie et le Sénégal; elle a réellement lieu; mais elle ne peut être d'aucune utilité pour le commerce, puisque aucun bâtiment ne peut naviguer dans les eaux qui vont d'un fleuve à l'autre. Ce ne serait que par des travaux qui exigeraient des dépenses considérables, que l'on pourrait creuser

(1) Cette communication du Sénégal et de la Gambie est nommée le *Nérico*, sur les cartes.

un canal, pour faire communiquer constamment les deux fleuves par le moyen de l'étang qui fournirait l'eau nécessaire.

J'avais passé la nuit en plein air; le froid m'avait réveillé de bonne heure; j'étais debout avant le jour; notre hôte et un vieil iman nous conduisirent hors de l'enceinte du village. Lorsque nous fûmes au moment de nous quitter, ils mirent tous leurs mains dans la mienne, puis l'iman récita de longues prières, et cracha sur nos doigts; chacun s'en frotta le visage; malgré l'habitude que j'avais prise de me conformer aux usages du pays, je me contentai de passer légèrement la main sur ma figure.

Dès que j'eus mis les pieds sur le territoire du Bondou, je rendis grâces à Dieu de m'avoir fait échapper à tous les dangers qui m'avaient menacé dans le Foutatoro. Je commençai à respirer plus librement; la joie que j'éprouvais de me

voir à l'abri de la perfidie des Poules qui habitent ce royaume me fit trouver bien courte la distance que je parcourus jusqu'à Boquequillé, premier village du Bondou. J'avais pour compagnon de voyage un fils de l'almamy du Bondou. Ce prince me fit loger dans la meilleure case du village; on ne négligea rien pour que je reconnusse la main qui me faisait prodiguer tous ces soins. La chaleur que j'éprouvai à Boquequillé était excessive; dans ces contrées brûlantes, on serait tenté de croire que l'on a constamment la fièvre; il m'était impossible, vers trois heures après midi, d'empoigner le canon de mon fusil. Lorsque les rayons du soleil furent devenus moins ardens, nous nous remîmes en route. Après avoir parcouru une distance de deux lieues, nous nous arrêtâmes auprès d'un puits, autour duquel étaient rangées beaucoup de femmes; une d'elles s'écria : « Voilà un blanc! » A l'instant toutes

prirent la fuite, renversant leurs seaux et leurs cruches. Il s'en trouva cependant une plus hardie qui vint me prendre la main; aussitôt toutes ses compagnes imitèrent son exemple avec cet air d'assurance qu'on affecte au moment même où l'on est encore glacé d'effroi. Toutes ces naïades étaient jeunes, jolies et bien faites; malgré leur teint d'ébène, il fallait une vertu stoïque pour les voir avec indifférence. Je quittai avec quelque regret ces jeunes filles; leurs adieux me prouvèrent que ma présence n'inspirait plus la frayeur, et qu'à ce sentiment avait succédé celui de la bienveillance et de l'amitié.

Quoique mes vêtemens, tombant en lambeaux, dussent plutôt exciter la pitié que le respect pour ma personne, Amadi (c'était le nom du fils de l'almamy) me dit, lorsque je voulus seller mon cheval pour partir : « Laisse faire » les esclaves; il n'appartient pas à

» un prince comme toi de travailler. »

A Doubel, où nous couchâmes, il me fit reposer dans sa case, quoique sa femme s'y trouvât : c'était un honneur insigne que je n'avais pas encore reçu.

Le Foutatoro, que je venais de quitter, est un des plus grands états de cette partie de l'Afrique; borné à l'ouest par le pays du Bourb-Iolofs et le royaume de Brack, le Sénégal le sépare, au nord, des contrées habitées par les Maures; à l'est il a le Bondou, enfin le Oulli au sud. La fécondité du sol procure à ses habitans des richesses considérables. Plusieurs petites rivières qui le traversent pourraient fournir au commerce des facilités pour le transport des marchandises, si on les joignait par des canaux. Les terres situées le long de ces rivières sont, pour la fertilité, comparables aux meilleures terres de France. Les habitans les cultivent avec un grand soin, mais ils négligent la plantation des arbres; aussi

le bois n'est-il pas très-commun dans le pays. On s'y chauffe avec la fiente des vaches, ou avec de la paille de mil, tandis qu'il pourrait y avoir de belles forêts, si l'on voulait prendre la peine de seconder les bienfaits de la nature.

On y cultive le gros et le petit mil (1); le coton, qui est très-beau; le riz, qui est excellent; l'indigo et le tabac, que les habitans n'emploient que pour fumer. L'eau est abondante dans la plupart des puits, et il ne faut pas creuser profondément pour la trouver.

Les arbres les plus communs sont le grède, dont l'écorce est couverte de piquans aigus; ses feuilles opposées, et disposées avec beaucoup de régularité, ne se trouvent qu'à l'extrémité des bran-

---

(1) Il y a sept espèces de mil différent; en voici les noms en poule : Sevil, semba-souqui, bintian, bodéri, erdi, gadiaba, fela, nienico, nienicali, bassi, mourkou, gaoura.

ches ; son bois s'emploie pour faire des écuelles.

Le krède, dont le bois est blanc, sert à faire les lits.

Le déraboki est un petit arbre dont la couleur et la forme ressemblent à celles du baobab ; le bois en est mou. On met son fruit dans l'eau pour empoisonner les lions et les hyènes.

Le guiandam a un fruit qui ressemble au café ; les nègres le mangent grillé dans les temps de disette.

Le denteculaï est noueux et peu élevé; son fruit ressemble à l'orange, et a une saveur qui se rapproche de celle de la vanille ; il contient un grand nombre de pépins d'une couleur verte, et rangés comme ceux de la courge ; l'écorce de ce fruit est si dure, qu'il faut la briser avec des pierres. Ce fruit donne des coliques. On trouve aussi l'eugenia, le sophora, et une grande quantité d'amaryllis et d'euphorbes.

Les Poules élèvent beaucoup de bétail ; il forme leurs principales richesses ; il est l'objet de soins si particuliers, que, malgré le prix excessif du sel, on en donne aux bœufs pour les engraisser ; les Poules ont aussi beaucoup d'ânes : leurs chevaux sont de petite taille, mais excellens à la course.

Les lions, les panthères, les hyènes, les chakals sont très-communs ; l'éléphant est plus rare ; les espèces d'oiseaux sont peu variées. On voit quelques autruches, des vautours en grand nombre, des pintades, des rolliers, des corbeaux à collier blanc, des tourterelles, des perdrix, et des perruches à collier noir.

Le Foutatoro, privé de mines d'or, jouit de l'avantage inappréciable de posséder d'excellentes et nombreuses mines de fer.

La température de ce pays est brûlante ; le thermomètre à midi y monte souvent à 32° à l'ombre. Le degré de

la chaleur des sables y est presque le double.

La population est très-considérable ; je n'en préciserai pas le nombre, car il aurait fallu traverser plusieurs routes pour le déterminer avec quelque justesse. J'avais d'abord, sur le dire de plusieurs habitans de Saint-Louis, estimé la population du pays de Fouta à deux millions d'âmes, mais je crois à présent ce calcul fort exagéré. Les habitans de cette région commercent avec les Maures du Oualet et du Ludamar, avec les Poules du Fouta Diallon, et avec les Européens établis à l'île Saint-Louis. Les premiers leur apportent du sel, et prennent en retour des pagnes, du coton et du mil. Le Fouta Diallon leur livre des captifs et un peu d'or. Les Européens leur fournissent les guinées bleues, les armes à feu et de la quincaillerie : ils reçoivent en échange du mil et du coton.

L'origine de ce peuple est peu connue.

Voici ce que rapporte la tradition. Les Poules habitaient anciennement les contrées fertiles situées dans la partie septentrionale de l'Afrique, dans la direction de Tombouctou; ils étaient pasteurs et nomades. La forme des cases qu'ils construisent encore aujourd'hui prouve qu'ils avaient l'habitude de vivre sous des tentes. Les Iolofs habitaient aussi cette partie du continent africain; c'était, je crois, un peuple plus sédentaire. Lorsque les Sarrasins s'emparèrent de ces contrées, les Iolofs et les Poules, effrayés de ce débordement de conquérans farouches, traversèrent le désert, et vinrent s'établir dans les pays qu'ils occupent à présent. Les Serrères, peuple nègre, en étaient alors les maîtres. A la vue d'hommes montés sur des chameaux et sur des chevaux, ils s'enfuirent vers le sud-ouest, où ils ont formé d'autres états, qui subsistent encore sous les noms de royaumes de Baol et de Sin. Cependant

les Maures suivirent les Poules au sud du Sénégal, et les chassèrent des contrées dont ils s'étaient emparés. Les Poules, qui avaient jusqu'alors reculé devant leurs ennemis, ne voulurent pas quitter à jamais un pays fertile pour s'enfoncer dans des contrées qui ne le valaient pas. Ils songèrent donc à racheter la conquête dont ils avaient été dépossédés, et s'engagèrent à payer aux Maures un tribut de dix moules de mil par chaque chef de famille, et à recevoir la religion de Mahomet; elle est la seule tolérée dans le pays, et le tribut s'acquitte exactement chaque année.

Cette grande nation des Poules, ou hommes de couleur rouge, n'existe presque plus dans le Foutatoro. Ce peuple ayant contracté des mariages avec les Iolofs et les Serrères, a donné naissance à une race de mulâtres appelée Torodos; c'est de ces derniers que la province de Toro, dans le pays de Fouta, a pris son

nom, qui a même passé à toute la contrée, parce que ces Torodos en sont devenus les maîtres en chassant les Poules rouges qui l'occupaient auparavant. Ceux-ci, dispersés dans les solitudes des royaumes du Bourb-Iolofs, du Cayor et de Salum, y mènent encore la vie nomade de leurs ancêtres, dont cependant un bien petit nombre a conservé la couleur. Ces Poules rouges et les Torodos parlent la langue de leurs pères, mais mélangée de mots serrères et iolofs.

Quant aux Serrères, on voit que c'est le peuple le plus ancien de cette partie de l'Afrique. Leur langue, extrêmement simple, est probablement une des plus anciennes; leurs mœurs sauvages n'ont éprouvé aucun changement.

Les Poules firent également une irruption dans les régions situées plus à l'est, car ils occupent le Massina et plusieurs pays au-delà de Tombouctou; le Kassoun, où ils parlent le mandingue; le

Ouasselon, où ils sont païens; le Sangarari, le Bondou et le Fouta Diallon; c'est là le terme de leurs conquêtes au sud. Partout ils s'unirent avec les peuples noirs qu'ils avaient conquis; ainsi leur race a disparu presqu'en entier pour faire place à une autre, composée d'hommes rougeâtres ou noirs; ceux-ci eurent des demeures fixes, et prirent en partie les mœurs des nègres.

La famille des Deliankés était en possession de l'autorité souveraine chez les Torodos, quand ils devinrent les maîtres du pays de Fouta. Son chef, qui portait le titre d'amtoro, exerçait le pouvoir suprême; cette famille était païenne, et se conduisait de la manière la plus tyrannique, notamment envers les mahométans. Une révolution, causée par le despotisme cruel de l'amtoro, amena dans la forme du gouvernement un changement dont l'Afrique n'offrait pas d'exemple. Vers la fin du dix-huitième

siècle, Abdoul, simple prêtre mahométan, leva l'étendard de la révolte; l'enthousiasme de la liberté et le fanatisme religieux rendent sa petite troupe invincible; il remporte la victoire, et fait l'amtoro prisonnier, l'expose un jour entier à l'ardeur du soleil, puis le dépouille publiquement des marques de la royauté, et le fait rentrer dans la condition de simple sujet. Les Deliankés, battus de toutes parts, se sauvèrent dans le Kaarta, où ils excitèrent et excitent encore le roi à faire la guerre aux Poules mahométans, leurs ennemis les plus cruels, puisque les Deliankés n'ont pas cessé d'être païens.

En changeant de maître, les Poules n'avaient fait que changer de tyran. Abdoul, qui conserva pendant dix ans le pouvoir souverain qu'on ne lui avait confié que momentanément, n'en fit usage que pour tyranniser son pays; mais son adresse et la force de son caractère main-

tenaient tout dans l'ordre; à sa mort, le gouvernement reçut une forme démocratique.

Le Fouladou est à présent une espèce d'oligarchie théocratique, dans laquelle le peuple exerce une grande influence. Alidoudou, El-Iman-Sire, Sambaiémé, Boamandouet, El-Iman-Rindiao, Erdosambadedé, Dembanaiel, sont les chefs du pays; ils descendent vraisemblablement d'anciens chefs des tribus des Poules, quand ils étaient nomades. Ils sont chacun propriétaires d'une portion du pays, et exercent en commun l'autorité souveraine : toutefois les deux premiers ont une espèce de prééminence sur les autres, car leurs deux voix font la majorité dans le conseil; mais, pour rendre leurs volonté splus respectables au peuple, ils créent un almamy (iman), qu'ils prennent parmi les simples marabouts; c'est en son nom que se font tous les actes du gouverne-

ment, mais cet almamy ne peut rien faire sans prendre l'avis du conseil. Lorsqu'ils sont mécontens de ce chef, ils se retirent dans un lieu écarté, ainsi que le faisait l'aréopage à Athènes, pour discuter les affaires importantes. Après une longue délibération, l'almamy est renvoyé; un autre est sur-le-champ élu à sa place; ils le font venir devant eux, et lui adressent ces mots : « Nous t'avons » choisi pour gouverner notre pays avec sagesse, » et sans doute ils ajoutent, pour exécuter notre volonté. L'almamy prend alors le Koran, et dit : Je suivrai » à la lettre ce que prescrit le livre de » Dieu; s'il me commande de donner » mes richesses, de sacrifier mes en» fans, je le ferai sans balancer. » Ensuite Aldondou, d'un côté, et El-Iman-Siré, de l'autre, présentent le nouvel almamy au peuple, et s'écrient : « Voici » votre roi, obéissez-lui. » Le peuple applaudit, et l'élévation du nouveau

prince au trône est célébrée par des salves de mousqueterie. L'almamy fait des présens aux sept chefs, et reçoit, à son tour, des habitans du pays, des troupeaux ou des esclaves en don. Chacun des sept chefs est remplacé à sa mort par son frère. Lorsque la déposition de l'almamy est prononcée, ce sont des enfans qui la lui annoncent en poussant des cris et en jetant des pierres et de la boue sur sa case : alors il se retire, abandonnant toutes les marques de l'autorité, et rentre dans la classe des simples citoyens. S'il n'obéit pas aux ordres de son successeur, il s'expose à être fustigé par ses anciens sujets. Rien n'est moins durable dans ce pays que le pouvoir suprême. En 1818 on a vu paraître successivement jusqu'à trois almamy. La famine ou les autres malheurs publics provoquent toujours la chute de l'almamy : les Poules ne veulent à leur tête que des gens heureux. Il est assez sin-

gulier de retrouver chez ces Africains le principe qui dirigeait Mazarin dans le choix des hommes d'état.

Il existe dans le Foutatoro et chez les Maures une espèce de franc-maçonnerie, dont le secret n'a jamais été dévoilé; l'adepte est renfermé pendant huit jours dans une case, où on ne lui donne à manger qu'une fois par jour; il ne voit que l'esclave chargé de lui apporter ses alimens; au bout de ce terme, des hommes masqués se présentent, et emploient tous les moyens possibles pour mettre son courage à l'épreuve; s'il s'en tire à son honneur, il est admis. Les initiés prétendent qu'en ce moment on leur fait voir tous les royaumes de la terre; que l'avenir leur est dévoilé, et que dès-lors le ciel se montre favorable à toutes leurs demandes. Dans les villages où ces initiés demeurent, ils remplissent les fonctions de devins, et portent le nom d'almousseri. Un jour Boukari me ra-

contait, après m'avoir fait les sermens les plus solennels, que, se trouvant avec un de ces hommes sur sa pirogue, il tomba une pluie si abondante, qu'il ne voulait pas partir ; cédant cependant à l'envie qu'en avait l'almousseri son compagnon, il mit à la voile : des torrens de pluie tombaient de tous côtés, me dit Boukari; mais tout était à sec sur notre pirogue, et nos voiles étaient enflées par un vent favorable. Je demandai, ajouta Boukari, à cet almousseri son secret; il me répondit que s'il le révélait ses frères le feraient périr.

Une autre classe d'hommes joue un rôle très-remarquable dans le Foutatoro; ce sont les diavandos ; ils occupent les villages de Senopalé et de Canel; ils sont les griots de ces pays : voués au mépris par leur état, ils sont parvenus cependant à se rendre redoutables en devenant les maîtres de l'opinion publique, par les éloges ou les satires dont ils sont

également prodigues. Ils parlent avec beaucoup de facilité, sont instruits dans la langue arabe, et zélés mahométans. Leur trafic de louanges et d'invectives leur a procuré des richesses considérables. Si un de ces hommes demande un cheval ou un fusil au roi, le prince n'ose le lui refuser. « Oui, me disait Boukari, » si un diavando exigeait mon fusil, je » le lui donnerais sans balancer; car, si » je ne consentais pas à lui en faire pré- » sent, il irait trouver mes amis, et me » noircirait tellement dans leur esprit, » qu'ils m'abandonneraient tous. » Ceci prouve que dans l'intérieur de l'Afrique, comme en Europe, la calomnie produit des effets bien funestes, et qu'il existe peu d'hommes assez sûrs de leur jugement pour n'être pas ébranlés par une insinuation perfide contre le prochain : toutefois un Poule ne donnerait pas sa fille en mariage à un diavando. Au reste, ce n'est pas la seule classe d'habitans

vouée au mépris; mais la ligne de démarcation n'y est pas si forte entre elles que dans l'Indoustan ; en apparence elles sont toutes confondues. Les griots, les forgerons, les tisserands, les cordonniers habitent et mangent avec les autres nègres, mais ne s'unissent jamais avec eux par des mariages.

Tous les Poules sont mahométans, et rigides observateurs des préceptes de la religion; enflammés du zèle du prosélytisme, ils poussent l'intolérance jusqu'à la fureur. C'est assurément une des nations les plus orgueilleuses qui existent. Le Foutatoro est, selon ses habitans, le premier pays du monde, et le Poule est l'homme par excellence. Dans leur opinion, l'Européen ne se distingue que par son industrie; mais il est lâche et sans force. Le nègre est destiné à vivre dans l'esclavage, et après sa mort à être précipité dans les feux de l'enfer : le Maure seul a de la bravoure; il peut être placé

après le Poule. Cependant ce peuple, fier et présomptueux, a deux fois été complètement battu par les Iolofs. S'il exerce l'hospitalité envers l'étranger, ce n'est point par un motif de bienfaisance; c'est ordinairement par ostentation qu'il offre un asile au voyageur. Le caractère du Poule est violent; il s'irrite facilement : son intelligence est prompte et facile; mais son esprit, quoique vif, est, comme celui du nègre, trop paresseux pour réfléchir long-temps. Perfide et dissimulé, c'est au moment où le Poule donne la main à quelqu'un qu'il forme dans son âme le projet de l'assassiner. Le Poule, dont la couleur est d'un noir foncé, n'est susceptible d'aucun sentiment affectueux. De même que toutes les races des mulâtres, les Poules méprisent le nègre, et détestent le Poule primitif, ou rouge, auquel ils doivent la naissance. Sans cesse ils demandent des présens; s'ils essuient un refus de quel-

qu'un, ils l'accablent d'un torrent d'injures, ou lui crachent au visage. Malgré ces défauts odieux, ils possèdent une grande qualité, ils ont un esprit national. Jamais ils ne se vendent entre eux: c'est ce dont quelques peuples civilisés de l'Europe ne peuvent se vanter. Quand ils apprennent qu'un de leurs compatriotes a été vendu, ils vont l'enlever des mains de ceux qui l'ont acheté.

Les rapports fréquens que les Poules ont avec les Braknas leur ont fait faire des progrès considérables dans l'étude de l'arabe. On cite chez eux plusieurs écrivains dont les ouvrages composés dans cette langue sont même estimés des Maures : aussi leurs écoles publiques sont-elles très-fréquentées par les étrangers; on y voit beaucoup d'enfans venus de contrées situées au-delà du Fouta-Diallon. Une éducation complète, qui dure ordinairement cinq à six ans, coûte aux parens le prix de deux esclaves, deux

cents francs environ par an; les écoliers sont, en outre, obligés d'aider leurs maîtres dans les travaux du ménage et de l'agriculture.

Le Poule est industrieux : sa case est bien construite; ses étoffes sont tissues avec soin; il les orne de dessins d'un goût délicat; ses ouvrages en fer et en cuir, quoique bien faits, le cèdent cependant à ceux des Maures. Chaque village a des tisserands, des cordonniers et des forgerons. C'est tout ce qu'il faut à un peuple qui ne connaît d'autres besoins que ceux que la nature a imposés à tous les hommes.

J'ai vu des sandales d'un goût recherché, faites en maroquin rouge d'une nuance éclatante; le mécanisme des serrures, quoique simple, montre que les forgerons ne manquent pas d'industrie. Leurs étriers, leurs grelots d'argent, leurs boucles d'oreilles, et d'autres objets de bijouterie, annoncent quelque talent

dans l'ouvrier. L'art du tisserand est assez avancé; ils sont parvenus à fabriquer de la mousseline grossière, mais de bon usage.

L'architecture est tout-à-fait dans l'enfance chez ces peuples; leurs maisons sont en terre mêlée de fiente de bestiaux; le toit se compose de longues perches: lorsque les murs sont bien secs, on pose le toit sur la maison sans l'y attacher; sa forme conique l'empêche d'être renversé; on le couvre ensuite avec de la paille. Ces cases n'ont qu'une porte, et sont beaucoup plus chaudes que celles des Iolofs; si l'on ferme la porte, on n'y distingue plus rien; désagrément qui n'a pas lieu dans les cases des derniers, parce que le jour pénètre à travers les roseaux qui en forment les murs.

La manière dont les Poules fabriquent leur poterie est extrêmement simple. Après avoir façonné leurs vases, ils les placent les uns sur les autres au milieu

d'un champ, recouvrant le tout avec de la paille qu'ils allument, ce qui suffit pour leur donner le degré de cuisson convenable.

Les Poules noirs sont, je le répète, bien plus nombreux que les Poules rouges, qui sont les anciens habitans du pays. Ils sont d'une taille ordinaire et assez bien faits; les uns portent les cheveux longs, les autres les coupent tout ras; ils ont une culotte très-large et une longue tunique à grandes manches; leur tête est couverte d'un petit bonnet de coton; ils sont presque tous armés de fusils.

Les femmes sont jolies et bien faites; elles ont le visage long et les traits fins; leurs cheveux sont longs; elles les tressent autour de la tête; elles ont le pied petit, mais les jambes un peu arquées; elles sont généralement moins grosses que les négresses. Elles chargent leurs cheveux d'ornemens d'ambre jaune et de

corail, leur cou de verroterie ou d'or; elles mettent un voile de mousseline sur la tête; quelques-unes portent une camisole à manches; elles ont, comme les négresses, une pagne autour des reins; vives, passionnées, elles ont toujours un air riant, et semblent ne soupirer qu'après le plaisir : leur vertu résiste rarement à un grain de corail; mais les sens jouent seuls un rôle dans la passion de ces femmes; elles sont peu susceptibles d'un attachement délicat ou même durable; très-malignes, selon l'expression de mon marabout, elles emploient leurs charmes pour secouer le joug et partager l'empire de la case; ce ne sont plus des esclaves comme les femmes iolofes; ce sont des épouses vraiment maîtresses de maison. Elles obéissent, mais seulement lorsqu'elles le veulent, et les maris sont souvent obligés de céder; quelquefois elles les menacent de les conduire chez le chef du village pour divorcer : si les

choses en viennent à ce point, elles ont recours aux larmes pour toucher leur juge. « Pourquoi maltraites-tu ta fem-
» me? dit celui-ci au mari. Une femme
» est un être faible, sans force, sans ap-
» pui, tandis que l'homme possède tout;
» va rappeler la tienne, et, pour apai-
» ser sa juste colère, fais-lui un présent. »
Jamais la paix n'est signée qu'il n'en coûte au mari un bœuf ou un esclave. Cette différence de mœurs entre les Iolofs et les Poules donne lieu de penser que la civilisation est plus avancée chez ces derniers que chez les nègres; car on a observé que, dans les pays où les femmes jouissent de quelques droits, elle a fait plus de progrès que dans ceux où elles ne sont comptées pour rien.

Plusieurs fois j'ai été à même de me convaincre que l'union ne régnait pas toujours dans les ménages : j'ai été témoin de disputes fréquentes et assez vives, mais qui n'allaient pas toujours

jusqu'à la violence. Le sujet de ces querelles, on le devine aisément, n'était pas bien important aux yeux d'un Européen : il s'agissait du dîner qui n'était pas prêt, ou d'une pièce d'étoffe que la femme réclamait comme lui appartenant; mais la faim et l'amour de la parure peuvent, en Afrique, mettre une case en feu.

Cependant les femmes seules sont chargées des travaux du ménage : elles dorment peu; car, pendant la plus grande partie de la nuit, elles sont occupées à piler le mil, besogne très-fatigante. Jamais un mot d'amour de la part de leurs maris, jamais admises à l'honneur de partager leurs repas : telle est l'existence d'une femme en Afrique.

Les Poules, depuis qu'ils sont mahométans, ont renoncé aux divertissemens favoris des autres noirs, la danse et la musique; je n'ai vu chez eux d'autre instrument qu'une espèce de guimbarde :

le son n'en peut plaire qu'à une oreille africaine ; les griots de ce pays se bornent à réciter des prières, dont la mélodie ressemble au chant de nos psaumes.

Tous les Poules font le commerce; mais on ne peut donner le nom de marchands qu'à ceux qui portent les denrées d'un pays dans un autre : ceux-ci sont plus éclairés que le reste de leurs compatriotes. Par une suite naturelle de leurs courses lointaines, ils ont une grande estime pour les Européens. Au reste, comme tous les gens de leur état, ils sont égoïstes, et surtout très-intéressés. J'ai vu dans ce pays beaucoup de bègues, d'aveugles et d'imbécilles, peu de sourds; il ne s'y trouve pas de fous, puisqu'il y a peu de passions.

Lorsqu'un homme riche veut se marier, il va trouver son père, et lui fait part du desir qu'il a de prendre telle fille pour épouse; le père du jeune homme

va chez celui de la jeune fille. Après qu'il a communiqué sa proposition, le jeune homme tue un bœuf, et l'envoie chez son futur beau-père; si celui-ci en mange, c'est signe que les vœux du galant sont accueillis; dès-lors il ne voit plus son amante, ni sa belle-mère; s'il les rencontre dans un chemin, il les évite. Quelque temps après, il envoie encore un bœuf. Quand le jour des noces est arrêté, il fait présent à sa maîtresse de trois captifs; à son beau-père, à sa belle-mère et à leurs enfans, d'un bœuf pour chacun; les parens de la fille lui donnent trois captifs, dix bœufs, quarante pagnes pour elle, quatre culottes et quatre tuniques pour leur gendre. Dans le cas de divorce, la femme reprend sa dot, qui, à sa mort, appartient à ses enfans : ceux-ci restent avec le père, s'il y a divorce. L'homme qui n'a pas d'esclaves pour payer la dot de sa femme travaille pour son beau-père :

c'est ainsi que Jacob passa quatorze ans au service de Laban.

Quelquefois les amans restent trois ans sans se marier, et se font sans cesse des présens; ils sont parfois susceptibles d'un si fort attachement, qu'ils renoncent à toute espèce de liens jusqu'à ce qu'on les ait unis.

Un grand nombre de Poules, usant du droit que leur accorde la loi de Mahomet, prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir : c'est le luxe des gens riches, celui qui flatte davantage leur vanité. Comme des eunuques impitoyables ne gardent pas l'entrée des harems chez les nègres, j'ai pu facilement en pénétrer les secrets. On pensera bien que je ne vis dans ces sérails ni divans, ni essence de roses, ni sorbets, et qu'il ne me fut pas aisé de reconnaître le fameux signal du mouchoir dans celui que les nègres font en ordonnant à l'épouse privilégiée *de préparer le souper*. On ne

peut s'imaginer la joie et le trouble que ce singulier appel au plaisir cause dans le cœur de la femme destinée à y répondre; car aussitôt elle allume le feu : on la voit, toute haletante, couchée par terre, l'attiser sans relâche, puis le quitter pour piler le mil, et passer la farine au van. Ces préparatifs terminés, elle court acheter les volailles les plus grasses; elle envoie, d'un autre côté, nettoyer les calebasses, traire les vaches; l'instant fortuné est à son gré trop lent à arriver, les esclaves sont trop paresseux; et pourtant elle veut tout faire par elle-même; elle seule veut veiller à la confection du repas de son bien-aimé. Lorsque tout est prêt, elle va chercher son mari, et l'emmène, toute glorieuse, à la vue des autres épouses, qui rentrent dans leurs cases, et s'y renferment, dévorées de chagrin et de jalousie. Un Africain un peu rusé, loin de redouter ces petites boutades, sait ordinairement en tirer

parti, pour faire acheter ses faveurs par ces belles désolées, et regagner ainsi la dot, souvent considérable, qu'il a payée pour elles à leurs parens.

Je ne peux me dispenser de citer un fait qui a donné aux Poules du Foutatoro une grande célébrité dans nos établissemens du Sénégal. En 18.., M. Ribet, à la tête de vingt-cinq soldats européens et de quatre cents nègres du Sénégal, avait pillé, par mesure de représailles, tous les villages poules qui bordent la rivière. Arrivé à Gaet, une de leurs grandes bourgades, il ne voit personne se présenter au combat; tous les nègres s'étaient cachés derrière leurs palissades, et, ainsi retranchés, faisaient feu sur ses gens. Cependant deux pièces de campagne dont il était accompagné causèrent un ravage considérable parmi les Poules; mais, au moment qu'il croyait la victoire assurée, un taureau franchit les palissades, et s'élance avec fureur sur

nos combattans : une divinité descendue du ciel n'eût point produit un effet plus extraordinaire. Les nègres du Sénégal, persuadés que leur vie dépendait de celle du taureau, arrêtent nos soldats prêts à le frapper, en criant que, si on le tue, toutes sortes de malheurs les accableront. Le stratagème des Poules, car c'étaient eux qui avaient lâché le taureau, eut un plein succès. Les nègres dispersés s'enfuirent en désordre vers les bâtimens. Fuir devant des noirs eût déshonoré les vingt-cinq Européens qui accompagnaient M. Ribet; seuls ils soutiennent le feu de six mille Poules, et périssent victimes de leur bravoure. Tel est l'événement qui a illustré la nation des Poules, et qui a exposé les habitans du Sénégal à recevoir de sa part les outrages les plus sanglans, sans que l'on ait jusqu'à présent cherché à y mettre un terme, en déployant contre elle des forces redoutables.

CHAPITRE VII.

Arrivée sur les terres du Bondou. — L'Auteur est bien reçu par les habitans. — Vive dispute avec les guides. — Ils veulent abandonner l'Auteur. — Il est sur le point de se battre avec eux. — Il part avec une caravane pour le Fouta Diallon. — Détails sur le Bondou et le Bambouk.

16 *mars*. — Après une marche assez pénible à travers les bois, nous cherchâmes le repos à l'abri d'un coss, dont le feuillage était impénétrable aux rayons du soleil. Boukari alla au village voisin acheter nos provisions. Bientôt une foule d'enfans vint former un cercle autour de moi; leurs parens, remarquant l'inquiétude que m'inspirait leur nombre, les firent retirer, et je pus librement repo-

ser. La fraîcheur délicieuse de cet endroit me faisait regretter que la nature ne les eût pas multipliés davantage en Afrique. Cependant il nous fut désigné par les habitans comme très-dangereux, à cause du grand nombre de serpens que l'humidité y attire. Je vis plusieurs fusils qui étaient couverts avec leurs peaux. On peut juger de la grandeur et de la force de ces reptiles, puisqu'ils dévorent les hommes et les bœufs. Accoutumés aux dangers, nous passâmes plusieurs heures dans cette prairie; Boukari employa ce temps à me façonner un habillement complet à la manière des nègres. Depuis long-temps je sentais le besoin de vêtemens larges, qui, en me préservant davantage de la chaleur du jour, me missent moins en butte aux risées des noirs. Dès que j'eus endossé mon nouveau costume, Maka, poussant un cri d'admiration, me dit : « Te voilà habillé » comme doit l'être un homme; avec des

» habits européens tu ressemblais à une » femme. » Je dois avouer que Maka avait raison. Le costume arabe est beaucoup plus noble que le nôtre ; il pare surtout le nègre, tandis que le nôtre le défigure. Un nègre en habits européens est gauche, et ressemble à un singe habillé ; revêtu de sa tunique, il est rempli de dignité.

Un orage qui nous menaçait me fit hâter notre départ. Après avoir passé près de l'étang de Thiali, nous arrivâmes dans une ravine appelée le Tir, à cause de la grande quantité de bêtes féroces qu'on y rencontre. Ce lieu, creusé par les torrens, et ombragé d'arbres de haute-futaie, sert de retraite aux éléphans et aux lions. Nous ne nous y arrêtâmes pas long-temps, de peur de fâcheuses rencontres.

Nous étions à Diémore avant le coucher du soleil. Ici l'eau prend la teinte du fond des puits, de sorte que dans la

même soirée je bus de l'eau rouge et de l'eau jaune, sans que ce changement de couleur lui donnât un goût désagréable. La chaleur était si forte, que je couchai en plein air, ainsi que mes compagnons. Sous le bentang de Diémore, on a élevé, à trois pieds de terre, une estrade d'une largeur considérable, construite avec des arbres fendus en deux : c'est le lit des étrangers. Mon corps n'était pas habitué à se reposer sur de semblables matelas; je fis donc mettre une natte à terre dans la cour, et je m'y couchai. A peine je m'endormais, que les hyènes, qui précèdent toujours les lions, m'éveillèrent par leurs hurlemens lugubres ; elles étaient si près de moi, que je les entendais marcher au milieu des gerbes de mil; les chiens venaient chercher un asyle derrière moi, et n'osaient aboyer ; je croyais à chaque instant que les bêtes féroces allaient fondre sur nous pour nous mettre en pièces, et je ne pus m'endor-

mir que quand je cessai de les entendre.

Nous nous arrêtâmes le 17 à Boqui, où nous voulions faire nos provisions; mais ce village était dans la disette; en conséquence, je me disposais à en sortir, lorsque le chef, vieillard sexagénaire, me pria de rester. Aussitôt l'on étendit des nattes à terre, et l'on me fit un abri contre les rayons du soleil. Je ne pouvais refuser de me rendre aux vœux d'un vieillard si obligeant. Cet infortuné était affligé de l'éléphantiasis, maladie assez commune parmi les noirs. Tandis que j'écrivais mon journal, il s'approcha de moi, et, me présentant un morceau de papier, il me supplia de lui écrire un grisgris; lorsqu'il fut achevé, il me dit, en le portant à son front, qu'il allait le coudre dans un morceau de pagne, et le pendre à son cou, afin que ce charme opérât sa parfaite guérison.

Quelle différence entre les habitans du Bondou et ceux du Foutatoro! La

forme du gouvernement en est, je crois, la cause. Ce n'était plus avec des rires immodérés que l'on m'accueillait, c'était en me serrant la main, en m'admirant, si je puis me servir de cette expression. Les enfans, les hommes faits se tenaient à une distance respectueuse de moi, et se parlaient à voix basse. Ce n'étaient plus des questions ridicules et continuelles; c'était la douce hospitalité du pays des Iolofs. J'ai remarqué en Afrique, que les peuples les plus riches étaient les moins hospitaliers, et que les peuples républicains étaient cruels et insolens; enfin que plus la civilisation a fait de progrès, comme dans le Foutatoro, plus le cœur des habitans est corrompu.

Une coutume assez générale en Afrique, et que beaucoup de personnes desireraient sans doute de voir s'établir en France, est de fermer les yeux pour se délivrer des fâcheux; quand l'on croit que la personne près de laquelle on se

trouve est endormie, chacun se retire; c'est le seul moyen qu'un étranger puisse employer pour goûter quelque repos. Toutefois cette ruse ne me réussissait pas toujours. A Boqui, par exemple, le vent d'est avait été si brûlant, la chaleur dévorante qui circulait dans l'air était en même temps si accablante, que le plus profond sommeil n'avait pas tardé à assoupir mes sens; ce fut ce moment que choisirent les femmes du village pour venir m'examiner. Auparavant elles n'avaient pas osé s'approcher de moi; le moindre mouvement que je faisais les mettait en fuite. Quelle fut ma surprise, en me réveillant, de me voir entre les mains d'une troupe de négresses qui m'examinaient curieusement! Quand j'ouvris les yeux, elles poussèrent des cris d'effroi qui répandirent la terreur dans tout le village.

Lorsque nous nous mîmes en route, le peuple, précédé d'un chanteur, nous

conduisit jusqu'à l'entrée d'un bois assez éloigné, où nous vîmes plusieurs troupeaux de bœufs sauvages. Malgré la promptitude de notre marche, nous n'arrivâmes qu'au coucher du soleil à Goumel, village habité en grande partie par des Iolofs. C'était l'heure de la prière; tous les noirs étaient rassemblés devant la mosquée, bâtiment carré construit en terre et couvert en paille. La prière finie, un nègre nous mena dans sa case, où nous passâmes la nuit. Les frontières du royaume du Oulli sont à une demi-journée au sud-ouest de Goumel.

Notre marche fut pénible le 18; pendant l'ardeur du soleil, nous ne sortîmes pas de bois épais où l'air ne pouvait circuler. Langué, village où nous fîmes halte, est habité par des Iolofs que la famine a chassés du Oulli. Le maître de la case qui nous fut offerte nous prévint qu'on ne pouvait rien nous donner à manger, et pour la première fois nous

fûmes mis à la diète. Les richesses de Langué consistent dans la récolte du miel, qui est ordinairement très-abondante. Les ruches sont faites comme les nôtres, mais placées dans le sens de la longueur; l'entrée se trouve au fond, qui est garni de paille; on les suspend aux branches des arbres.

Les fleurs sont si rares, que je ne sais où les abeilles peuvent faire leur provision; cependant il y en a des quantités innombrables; leur miel a un goût sauvage fort désagréable pour l'Européen qui n'y est pas accoutumé; il est rempli de débris de feuilles qui lui donnent une couleur noire.

Après avoir engagé Maka à nous servir de guide dans le Fouta Diallon, moyennant dix grains de corail, je ne crus pas devoir rester plus long-temps dans un village dépourvu de toute espèce de provisions; mais au moment de nous mettre en route, Boukari eut une querelle

assez violente avec un nègre qui lui adressait des reproches de n'avoir pas fait ses adieux au maître de la maison; Boukari avait cependant prévenu celui-ci de notre départ; mais les principes de la civilité africaine exigent qu'on aille soi-même remercier l'hôte de son hospitalité.

La route passait encore dans les bois; j'y vis quelques papillons, mais je n'en remarquai pas un qui valût la peine d'être placé dans un cabinet. Les beaux papillons, si communs dans l'Amérique équinoxiale, sont au contraire rares en Nigritie.

Les nègres soupaient lorsque nous entrâmes à Bodé; des gens qui, depuis un jour entier, n'avaient pas mangé, ne pouvaient arriver à une heure plus convenable, et l'hospitalité d'un habitant de Bodé ne nous laissa pas long-temps languir après notre repas.

Le lendemain, notre marche se dirigea

vers le sud-est. Après avoir fait deux lieues, nous tournâmes à l'est pour traverser un village qui était assez étendu. Tous les Poules qui habitent dans le Bondou, au milieu des bois, se bornent à la culture du petit mil et du coton. Ils ont quelques vaches, des poules et point de chevaux. Leurs villages sont extrêmement misérables. Nous marchâmes long-temps sans voir d'habitations. Nous atteignîmes enfin un petit village où se trouvait un seul homme, qui nous fit présent d'une calebasse pleine d'un excellent miel qu'il avait eu le soin d'épurer. Comme toutes les femmes étaient absentes, il fallut aller, malgré la chaleur accablante du jour, jusqu'à Médina (1), qui était aussi en proie à la famine. Nous nous assîmes sous un cobaï, grand arbre dont les feuilles très-larges,

(1) Beaucoup de lieux habités portent le même nom, qui signifie *ville*.

sans dentelures et à grosses nervures, donnent un ombrage très-frais; son fruit, de la grosseur d'une noisette, est, selon les habitans, si délicieux, qu'on n'a plus besoin de rien lorsqu'on en peut manger. Pendant que nous nous reposions, beaucoup d'hommes se présentèrent pour que je leur permisse de mener mon cheval aux fontaines; car aucun d'eux n'en avait jamais monté, ni même vu, cette partie du pays n'étant pas fréquentée par les caravanes qui mènent avec elles des chevaux.

Un habitant du Fouta Diallon qui était venu acheter des pagnes dans ce village, où l'on en fabrique une grande quantité, me voyant épuisé par la faim, s'empressa de partager avec moi son dîner, qui consistait dans une petite portion de couscous mêlé avec du miel et de la farine de pistaches. Il m'apprit que peu de temps auparavant, une troupe d'Anglais (c'était l'expédition conduite

par le major Peddie, ayant voulu traverser le Fouta Diallon, avait essuyé un refus formel. Le grand nombre de gens qui composaient cette troupe avait fait supposer aux nègres qu'elle venait dans des intentions hostiles. Cette nouvelle était loin de me tranquilliser. Je craignais que la défiance naturelle de ce peuple ne mît aussi un obstacle à mon passage; je n'en continuai pas moins à suivre la direction du sud. Nous arrivâmes le soir à Cogna-Amadi, où le chef du village nous donna lui-même l'hospitalité.

L'almamy du Bondou, que j'avais vu dans le Foutatoro, m'avait permis de traverser son pays pour pénétrer dans le Fouta Diallon. J'appris, à Cogna-Amadi, que ce roi était de retour dans ses états; cette nouvelle me fit appréhender que, pour m'extorquer un présent plus considérable que celui que je lui avais fait, il ne donnât l'ordre de courir

après moi. J'éveillai donc mes gens avant le lever du soleil. La surface du pays était inégale. Nous trouvâmes au pied d'un coteau escarpé que nous descendîmes, un petit ruisseau dont l'eau presque stagnante était peu profonde; malgré nos précautions et nos efforts, mon âne s'y jeta avec toutes mes marchandises, et nous eûmes beaucoup de peine à le tirer de cette espèce de bourbier. L'eau de cet endroit, que les hommes peuvent boire, est un poison pour les chevaux et les bestiaux; le voisinage d'un arbre appelé tali en est cause. C'est un des plus beaux arbres que j'aie rencontrés dans cette partie de l'Afrique; il est très-gros et très-haut, son feuillage extrêmement touffu. Les nègres n'en emploient le bois à aucun usage.

Le soleil était au milieu de sa course lorsque nous pûmes nous remettre en route. Peu de temps après nous arrivâmes à Cognède. N'ayant pu, dans ce village,

me procurer d'autres provisions qu'une poignée de pistaches, j'envoyai Boukari en acheter dans les hameaux environnans; nous n'avions pour objets d'échange que de l'ambre et du corail; mais l'écarlate, les fusils et les clous de girofle ayant seuls du prix dans cet endroit, nous fûmes obligés de remettre au lendemain l'espoir d'avoir à dîner.

La faim nous chassa de Cognède avant que la chaleur fût dissipée; nous nous mîmes en route pour aller chercher un meilleur gîte. La curiosité du chef d'un village que je traversai, et où je remarquai un grand nombre de papayers, me retarda bien mal-à-propos; il nous arrêta sous le prétexte de connaître le motif de notre voyage; j'employai à son égard un argument qui triomphe assez généralement partout : un présent que je lui fis me valut la liberté de partir. La nuit était déjà noire, lorsque nous décou-

vrîmes de loin les feux de Santimatiou; tout-à-coup mon cheval, dont le pas, depuis un mois, était très-paisible, prit le mors aux dents. Le bruit que j'avais entendu dans un buisson, joint à la secousse qu'il m'avait fait éprouver, me donnèrent lieu de croire qu'il était poursuivi par une bête féroce. La peur de me trouver aux prises avec quelques lions, qui sont fort communs dans ce pays, m'empêcha de retenir mon cheval, qui ne s'arrêta que dans le village. Mes guides, ne sachant à quelle cause attribuer ma fuite précipitée, m'eurent bientôt rejoint. Ils m'apprirent que c'était un très-gros vautour caché dans le buisson, qui avait, en s'envolant, effrayé mon cheval. Le maître du village nous dit qu'il ne pouvait ni nous loger ni nous nourrir. En effet, les gens de ce village, qui ne se livrent qu'à la culture du coton, ont peu de mil; je craignais déjà d'être obligé de me passer de souper,

comme je m'étais passé de dîner; heureusement on nous conseilla d'aller dans une case située à peu de distance de la route.

En y entrant, je vis un grand nombre de personnes en mouvement; des feux étaient allumés dans toute la cour, et au-dessus étaient placées d'énormes chaudières. C'étaient les préparatifs du festin de noces du fils de la maison qui venait de se marier : des gens affamés ne pouvaient arriver plus à propos. Les apprêts du souper nous donnaient lieu de supposer que notre repas serait copieux. Le maître du logis nous fit conduire dans une case éloignée; nous couchâmes à la porte, car dans toute cette partie de l'Afrique, c'est en dehors des habitations que reposent les étrangers. Il nous fut impossible de dormir, parce que les coups de fusil que tiraient les gens de la noce mirent en mouvement une troupe de gros singes qui ne cessè-

rompit les jeux, et toute la jeunesse quitta la mariée pour considérer un invité tel qu'il en paraît rarement dans les noces africaines. On avait tué un bœuf pour célébrer cette fête : l'arrivée d'un esclave griot (car jamais un mahométan ne prendrait le tambour) et la bonne chère, firent prolonger le bal jusqu'au jour. Quant à nous, on nous envoya une gamelle pleine de couscous, avec un morceau de viande si coriace, qu'il fallait ne pas avoir déjeûné pour toucher à un souper si détestable.

Nous nous arrêtâmes dans la journée du 21 à Konomba, où nous fîmes provision de farine de mil mêlée avec du miel et des pistaches broyées; car nous allions traverser les solitudes qui séparent le Bondou du Fouta Diallon. Un noir, dont la vue était très-faible, me demanda un grisgris; je l'écrivis sur une feuille de rondier, que l'on emploie en Afrique quand on n'a pas de papier.

truit des fourneaux pour la fonte du fer.

Je revenais, lorsqu'un bruit confus que j'entendis me fit juger que la mariée allait quitter ses parens pour passer dans les bras de son époux; je hâtai le pas, et je fus témoin de la douleur de la jeune personne; je la trouvai enveloppée dans ses pagnes, moins parée que ses compagnes, et couchée entre les jambes de sa mère. Les vieillards et les femmes les entouraient, et les grands parens étaient assis à leurs côtés. Les filles dansaient et répétaient les scènes qui se passent la nuit du mariage. C'était en claquant des mains que les spectateurs excitaient les danseuses, parce que les griots sont rares dans les pays mahométans. Les autres invités se tenaient à l'écart, et causaient entre eux; tous les convives étaient vêtus en blanc; chacun avait son habit de fête : c'était véritablement, pour la gaîté, une de nos noces champêtres. Ma présence inter-

rompit les jeux, et toute la jeunesse quitta la mariée pour considérer un invité tel qu'il en paraît rarement dans les noces africaines. On avait tué un bœuf pour célébrer cette fête : l'arrivée d'un esclave griot (car jamais un mahométan ne prendrait le tambour) et la bonne chère, firent prolonger le bal jusqu'au jour. Quant à nous, on nous envoya une gamelle pleine de couscous, avec un morceau de viande si coriace, qu'il fallait ne pas avoir déjeûné pour toucher à un souper si détestable.

Nous nous arrêtâmes dans la journée du 21 à Konomba, où nous fîmes provision de farine de mil mêlée avec du miel et des pistaches broyées; car nous allions traverser les solitudes qui séparent le Bondou du Fouta Diallon. Un noir, dont la vue était très-faible, me demanda un grisgris; je l'écrivis sur une feuille de rondier, que l'on emploie en Afrique quand on n'a pas de papier.

Lorsque les femmes de Konomba eurent fini de préparer nos provisions, nous nous remîmes en route.

Le pays que nous traversions était bien boisé; la surface du sol, entièrement couverte de pierres ferrugineuses, était tellement brûlante, que mes gens crurent qu'il renfermait un feu souterrain. Ce ne fut qu'au milieu de la nuit que nous pûmes atteindre Diansocone, absolument désert alors, parce que tous les habitans étaient dans les bois, occupés à la chasse des bœufs sauvages. Obligés de nous coucher en plein air, nous éprouvâmes un froid très-vif, dont ne purent me garantir tous les vêtemens dont je me couvris.

Malgré le desir que me témoignèrent mes guides d'attendre l'arrivée d'une caravane, je partis au point du jour, et dans la journée nous gagnâmes Maramasita, nom qui signifie, en serracolet, éléphant attaché avec une corde de baobab.

Il fallut, en arrivant dans ce village, recevoir la visite d'un des fils de l'almamy du Bondou, que tous les gens de Maramasita accompagnèrent pour lui faire honneur. Combien cet état diffère de celui du Foutatoro, où j'avais vu le frère de l'almamy confondu dans la foule des courtisans, et ne jouissant d'aucune considération!

Au moment où nous allions entrer dans le bois qui se trouve sur les confins du Bondou et du Fouta Diallon, Boukari, à ma surprise extrême, refusa de venir avec moi, si je n'emportais pas deux outres d'eau; cette proposition était d'autant plus ridicule, que, dans les solitudes où nous allions nous enfoncer, on rencontre des sources abondantes, et que mes montures étaient tellement harassées, qu'elles auraient succombé sous le nouveau poids dont il aurait fallu les charger. Voyant l'entêtement de cet homme si fidèle jusqu'alors, je le ren-

voyai. Son exemple entraîna Maka, qui exigea son congé. Il n'y avait pas moyen de refuser, je les congédiai tous deux; ils partirent.

Abandonné à moi-même, je déchargeai mon âne; je mis une partie de mes effets sur mon cheval, et je distribuai l'autre aux habitans du village, puis je pris mon cheval par la bride, et je me disposai à faire seul un voyage qui n'offrait plus que des dangers sans nombre. Devant moi se présentaient des solitudes de trois jours de marche : sans guide, n'entendant ni le poule ni le mandingue, je me voyais exposé à une mort certaine; cependant je résolus de poursuivre mon entreprise. Après que j'eus fait quelques pas, je cherchai vainement ma poudre; aussitôt je rappelai mes guides, pour savoir s'ils l'avaient enlevée avec un de mes fusils qu'ils avaient emporté malgré mes efforts. Ils revinrent, et me firent voir ma poudre au fond d'une de mes

outres. Cette circonstance amena une explication. Les habitans de Maramasita, touchés de ma position, reprochèrent à mes guides leur infidélité; ils dessellèrent mon cheval et le ramenèrent malgré moi dans ma case. Abattu par tous ces contre-temps et par l'abandon où me laissaient des hommes dans lesquels j'avais placé toute ma confiance, je m'assis sous un arbre, et j'y passai une partie de la nuit, accablé par les réflexions les plus tristes, et par l'accès de la fièvre, qui ne m'avait pas quitté. A peine je commençais à m'endormir, qu'un nègre vint me réveiller, et me supplia d'entrer dans sa case, m'assurant que les brigands mandingues pourraient m'assassiner dans le lieu où je reposais; je suivis le conseil de cet homme charitable, et je trouvai chez lui mes guides infidèles.

Au lever du soleil je voulus partir; mes guides s'y opposèrent. Maka jeta à terre mes marchandises, et jura qu'il ne

me laisserait pas aller, si je ne le payais sur-le-champ. Je lui jetai une filière de corail; cet homme, chez qui une probité sans exemple l'emportait sur la fureur qui l'animait, n'en prit que cinq grains, et me rendit le reste en me disant que, comme il ne m'avait conduit qu'à la moitié de la distance qu'il était convenu de parcourir avec moi en me servant de guide, il ne lui revenait que la moitié du salaire fixé. Son compagnon, comme je l'ai déjà dit plus haut, s'était emparé de mon fusil; je voulus le reprendre; il me menaça de faire feu sur moi; ce geste accrut tellement ma colère, que, le couchant en joue, j'allais me délivrer pour toujours de ce perfide, si une caravane de Poules, qui arriva fort à propos, ne nous avait pas séparés en mettant leurs arcs entre nous deux. Ma fermeté en cette occasion m'attacha irrévocablement ce guide, qui, la veille, voulait m'abandonner. Effrayé des dangers que

je voulais courir sans être accompagné d'une force armée suffisante pour nous protéger ; craignant de mourir de soif dans des pays où il se figurait que nous ne rencontrerions pas de sources, la tête avait tourné à Boukari, puisqu'il avait pu oublier son devoir et sortir des bornes du respect; mais depuis il a trop bien réparé ses torts, il a trop bien contribué à ma conservation par le dévouement le plus entier et la douceur la plus inaltérable, pour que je n'aie pas oublié ce moment d'erreur, et ne l'aie constamment regardé comme un ami sincère à qui je devais mon existence. Quelques calebasses de lait rétablirent la concorde et la paix; et l'espoir de nous mettre bientôt en route nous fit perdre le souvenir de nos différends.

Le royaume du Bondou a une forme alongée qui se rapproche de celle d'un arc; nous avons parcouru, dans notre route, la corde de cet arc. Ce royaume

n'est, à proprement parler, qu'une vaste forêt. On y rencontre, de distance en distance, des espaces défrichés où l'on voit de petits villages mal bâtis ou presque abandonnés. La plus grande partie du sol est couverte de pierres ferrugineuses; le terrain est, en général, montagneux. L'eau est rare et ne se trouve qu'à une grande profondeur; cependant les sources sont assez communes, et la terre offre de la verdure dans la partie qui avoisine le Fouta Diallon. Les terres qui ne sont pas couvertes par les pierres ferrugineuses sont généralement fertiles; mais la sécheresse excessive qui les dévore ne permet de les cultiver que durant la saison pluvieuse. Le coton, le maïs, l'indigo, le mil appelé niéniko, dont la paille sert à teindre le cuir en rouge, quelques calebassiers, des melons d'eau, croissent dans la plupart des champs. Les rayons brûlans du soleil dépouillent presque tous les arbres de leur

feuillage pendant la saison chaude; le bani et le mimosa nilotica font seuls exception.

La partie occidentale du Bondou renferme des mines de fer; la partie orientale, des mines d'or. Les cantons arrosés par la Falemé sont d'une fertilité admirable. On y cultive en grande quantité le tabac, que les nègres appellent tankoro, et dont la qualité est excellente; il enivre un peu lorsqu'on n'y est pas habitué. Pour le prendre en poudre, les nègres se servent d'une petite cuillère en fer. Les bêtes féroces sont nombreuses; le gibier est commun et offre au chasseur une proie abondante : ce sont des biches et des bœufs sauvages. On voit peu de bétail; les chevaux et les ânes sont très-rares.

On trouve dans le Bondou des nids de termites d'une dimension prodigieuse. Il n'est pas rare d'en voir de vingt pieds d'élévation, et de trente pieds de circon-

férence à la base. S'imaginerait-on jamais que ces monticules sont l'ouvrage d'un insecte un peu plus gros que la puce? La matière glutineuse que les termites emploient pour cimenter les grains de sable qui composent leur merveilleux édifice est d'une telle force, que ni les pluies, ni la main de l'homme ne peuvent le détruire; on ne parvient même qu'avec bien de la peine à y faire brèche avec la hache. Les fourmilions creusent souvent, dans le voisinage de ces nids, des trous en forme de cône renversé, pour s'y blottir, et surprendre de petites fourmis noires sans cesse occupées à faire la guerre aux fourmis blanches ou termites, lorsqu'elles se risquent à sortir de leur labyrinthe inextricable; ce qu'elles n'entreprennent pourtant ordinairement qu'après avoir fait des chemins couverts jusqu'au lieu où elles vont butiner. Les nègres, non moins surpris que moi de l'acharnement des fourmis

noires contre les fourmis blanches, et en attribuant la cause à la différence de couleur, se plaisaient, dans leur puéril orgueil, à se comparer à celles-là; tandis que les Européens, d'après l'idée que l'on a en Afrique de leur faiblesse, étaient les fourmis blanches, dont la destruction totale n'est préservée que par l'intelligence avec laquelle elles construisent ces forts, où leurs ennemis n'oseraient jamais pénétrer.

Le couronne est en quelque sorte élective dans le Bondou, mais seulement dans la famille du roi; le frère du défunt est presque toujours préféré. Le gouvernement est despotique. Lorsque le roi fait la guerre, les propriétaires des mines sont obligés de lui livrer l'or qu'ils ont amassé; il leur est payé en troupeaux et en captifs à la fin de la campagne. Les tambours donnent, comme en Europe, le signal de la bataille et de la retraite. Lorsque le combat est engagé, les

guerriers se dispersent, et vont séparément se battre corps à corps. Les fils du roi commandent chacun un détachement. Les armes à feu sont rares; l'arc les remplace. Le peuple du Bondou est généralement pauvre et peu industrieux. Les pagnes, et les autres objets qu'il fabrique, ne dénotent pas autant d'adresse et d'habileté que ceux qui viennent du Foutatoro. L'architecture a fait quelques pas, car l'entrée des cases est construite d'une manière un peu plus commode que dans les autres pays des nègres; elles sont aussi larges que celles de nos appartemens.

Autant j'ai eu à me plaindre des habitans du Foutatoro, autant j'ai eu à me louer de ceux du Bondou : c'est le plus bel éloge que je puisse en faire. Ils sont doux, tranquilles, d'un grand sang-froid, accueillent l'étranger avec affabilité, et, comme je l'ai fait observer plus haut, ne l'obsèdent pas par une curiosité in-

commode; mais, d'un autre côté, on vit moins bien chez eux que dans le Foutatoro. En réfléchissant à la douceur des Poules du Bondou, et à l'insolence de ceux du Foutatoro, il est impossible de ne pas apercevoir, ainsi que je l'ai déjà dit, l'influence du gouvernement sur le caractère du peuple.

La langue poule, dont les finales sont presque toutes en *e*, ou en *a*, est extrêmement douce; elle renferme beaucoup de mots iolofs, et de mots arabes que la religion mahométane y a introduits.

Les hommes du Bondou ne sont pas généralement beaux : on voit parmi eux un grand nombre de gens contrefaits; mais les maladies cutanées sont rares. Le costume est le même que dans le Foutatoro; les femmes n'ont pas non plus l'agrément de celles de ce pays : par leurs formes et leur couleur, elles ressemblent plus aux négresses, quoiqu'elles aient la même origine que les

Poules du Foutatoro. Elles portent beaucoup moins d'ornemens, et leurs vêtemens ne sont pas drapés avec autant d'art; mais si elles sont dépourvues de leurs grâces, elles sont peut-être exemptes de leurs défauts. Le mépris que l'on témoigne pour les femmes répudiées par leurs maris, empêche l'infidélité d'y être en honneur. En France, la dévotion est plus commune parmi les femmes que parmi les hommes; c'est le contraire dans le Bondou; cependant les hommes, quoique zélés sectateurs de Mahomet, n'ont ni le fanatisme ni l'intolérance de leurs voisins. Dans le Bondou et dans le Foutatoro, on tranche la tête aux assassins, ou bien on les fusille; mais, dans le dernier pays, il est aisé, avec des présens, d'échapper au supplice. La confiance aveugle des habitans du Bondou dans leurs grisgris devrait en faire des héros, si cette race de noirs était susceptible d'en produire. Le commerce du

pays consiste en esclaves, or, ivoire, tabac, pagnes et coton, qui s'exportent dans les pays voisins; on reçoit en retour du mil, des armes, de la poudre et des bestiaux.

Un esclave coûte un fusil à deux coups et deux bouteilles de poudre; c'est le prix de cinq bœufs et de cent pagnes. Rien ne se donne, tout se paie. Voici le prix des objets de première nécessité que j'ai achetés : une calebasse pleine d'eau se paie avec un collier de verroterie; un moule de mil, deux colliers; une mesure de lait, un collier; une brassée de foin, un collier. Malgré la douceur avec laquelle les esclaves du Bondou sont traités par leurs maîtres, ils ont tant de facilité à s'échapper dans les bois, que souvent ils s'y rassemblent au nombre de deux ou trois cents pour se sauver dans le Bambouk, où ils sont sûrs d'être protégés par le roi, qui les reçoit au nombre de ses sujets.

Le royaume de Bambouk, dont les mines d'or ont été si long-temps l'objet des recherches des peuples européens, est situé à l'est du Bondou; les Portugais, qui, dès les premiers temps de la découverte de l'Afrique, avaient construit des forts dans le Bambouk, furent obligés de les abandonner, soit par suite des guerres qu'ils eurent à soutenir contre les habitans du pays, soit par les ravages que causa parmi leurs soldats l'insalubrité du climat.

Le Bambouk a toujours été regardé comme le Pérou de l'Afrique; et les relations qu'en ont données Compagnon et plusieurs autres employés des compagnies françaises, ont confirmé jusqu'à un certain point les descriptions pompeuses qu'en avaient faites les nègres.

La guerre des Poules du Foutatoro et du Bondou, contre les Bambaras et les Serracolets, en m'empêchant de suivre la route de l'est, ne me permit pas d'en-

trer dans le Bambouk. Ce fut peut-être un bonheur pour moi; car il est possible que les habitans de ce pays m'eussent donné la mort pour prix de ma curiosité et de ma hardiesse. Je me contentai de recueillir les détails qui me parurent les plus exacts sur ces riches contrées : ce sont à-peu-près les mêmes que ceux qui sont consignés dans un ouvrage de Coste, publié en 1789.

Le Bambouk, dans presque toute son étendue, est un pays couvert de hautes montagnes; leur élévation sert à la défense du pays, exposé aux invasions des Poules du Bondou et des Bambaras, toujours jaloux de s'emparer des richesses qu'il renferme.

Ce royaume abonde en mines d'or et en mines de fer très-malléable. L'exploitation des premières est peu active; elle est sans doute entravée par l'opinion répandue parmi le peuple, que la mort frappe le propriétaire qui, après avoir

découvert une nouvelle mine, n'immole pas une vache noire à l'or, que l'on croit être sorcier. La politique a sans doute contribué à répandre cette opinion, de peur que les richesses que l'on se procurerait par des travaux plus considérables n'éveillassent l'ambition des pays voisins. Les habitans, à ce que m'ont rapporté des marchands nègres, prétendent aussi qu'il est inutile de creuser au-delà de vingt pieds de profondeur, lorsque l'on ne rencontre plus l'or en grande quantité, parce que, suivant eux, sa disparition indique qu'il a changé de place, ou qu'il se cache. Ce préjugé a sans doute la même origine que celui dont nous venons de parler.

La mine la plus importante est celle de Natacou; elle est située, dit l'ouvrage déjà cité, dans un monticule dont l'élévation est de trois cents pieds, et la circonférence de mille à douze cents pas; son sommet ressemble à un dôme. La

montagne de Natacou se trouve placée au milieu d'une plaine immense éloignée des monts de Tambaoura. Les puits creusés par les nègres sont au nombre de douze cents, et profonds de vingt à vingt-cinq pieds; leur embouchure a douze pieds de circonférence; on les creuse en pente douce, et l'on y pratique des marches pour y descendre; mais comme les murs ne sont pas soutenus par des solives, ils deviennent souvent, en s'écroulant, le tombeau des travailleurs.

Ce sont les femmes qui sont chargées de laver les terres pour en retirer l'or. Elles jettent tout le gros gravier, qui renferme beaucoup de minerai de fer en grains; il reste au fond un émeri en poudre très-fine, qu'on a beaucoup de peine à séparer de l'or. A mesure que l'on creuse les puits plus avant, on trouve une plus grande quantité d'or.

Les mines de Nambia, de Semaylla

et de Combadiréré produisent aussi beaucoup d'or, que les Maures viennent y chercher en échange du sel qu'ils apportent.

Le climat du Bambouk est tellement brûlant, qu'il serait condamné à une stérilité presque continuelle, si les ruisseaux nombreux qui coulent des montagnes n'entretenaient, en plusieurs endroits, la fraîcheur et la verdure. Aussi le pays produit-il beaucoup de riz, de mil, de maïs et de pois. Le baobab et le tamarin se montrent presque partout.

On y voit de nombreux troupeaux de chèvres et de vaches. Le cheval est rare.

Les peuples du Bambouk sont mandingues. Leur cruauté et leur perfidie les rendent redoutables à tous les voyageurs; ce n'est même qu'avec les plus grandes précautions que les autres nègres pénètrent chez eux. Cependant les Maures, les Serracolets et les Mandingues de la Gambie s'y rendent pour ache-

ter de l'or, dont le prix y est très-bas.

Les Bamboukains professent la religion de Mahomet, mais s'affranchissent cependant de ses lois les plus rigoureuses, car ils s'enivrent avec une liqueur que leur fournit le miel; ils le laissent fermenter pendant huit jours au soleil, avec du mil qu'on a préalablement fait germer dans l'eau.

Maître d'un pays dont la possession est enviée par tous ses voisins, le roi de Bambouk, lorsqu'il est attaqué, se retire avec ses trésors sur une montagne dominée par un fort dont l'élévation fait toute la défense.

Les invasions continuelles auxquelles sont exposés les Bamboukains, ont accru leur défiance à un tel point, qu'ils permettent rarement l'entrée de leur riche contrée aux étrangers, surtout aux Européens, dont la cupidité leur est d'autant plus connue, qu'ils ont eu jadis à la combattre, si l'on en juge d'après

les ruines des forts que les Portugais avaient bâtis; ces derniers auraient sans doute conservé ces établissemens, en renouvelant leurs faibles garnisons, que diminuaient considérablement chaque année les maladies causées par l'ardeur du climat.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Pag.* 1

Départ de France. — Naufrage. — Cap Vert. — Maladies. — Excursion dans les environs de Rufisque.

CHAPITRE II. 28

Voyage de Saint-Louis à Podor. — Quelques réflexions sur la colonisation de la Sénégambie.

CHAPITRE III. 57

Désert. — Escale où l'on traite la gomme. — Mœurs des Maures. — Guerre de Sidy Aly.

CHAPITRE IV. 80

Instructions données à l'Auteur. — Départ de Saint-Louis. — Arrivée à Niakra. — L'Auteur est obligé de reprendre ses habits européens. — Il part pour Moslache. — Arrivée à Coqué. — Tumulte qu'y excite la présence d'un voyageur européen. — Désert du pays des Iolofs. — Description du royaume de Cayor.

CHAPITRE V. 182

Arrivée sur les terres du Bourb-Iolofs. — L'Auteur se rend à la cour du roi. — Accueil que lui fait ce prince. — Renvoi de deux de ses compagnons. — Impossibi-

lité de suivre la route du Oulli. — Il prend celle du Foutatoro. — Le roi lui donne un guide. — Quel était ce guide. — Mœurs des Iolofs et des Laaubés.

CHAPITRE VI. *Pag.* 230

Désert des Iolofs. — Bala, premier village des Poules. —L'Auteur est volé. — Arrêté à Diaba. — Arrivée à Sédo. — Audience de l'almamy. — Ce prince permet à l'Auteur de traverser ses états.— Hospitalité du chef d'Ogo ; son portrait. — Arrivée à Sénopalé. — Boukari y retrouve sa sœur. — Départ pour Banaï. — L'Auteur y est arrêté et renfermé dans une case. — Arrivée des envoyés de l'almamy. — Ce prince fait ordonner à l'Auteur de revenir près de lui. — Entrevue avec l'almamy du Bondou. — L'Auteur est obligé de marcher à la suite de l'armée du Foutatoro. — Communication de la Gambie et du Sénégal. — Détails sur le Foutatoro.

CHAPITRE VII. 373

Arrivée sur les terres du Bondou. — L'Auteur est bien reçu par les habitans. — Vive dispute avec les guides. — Ils veulent abandonner l'Auteur. — Il est sur le point de se battre avec eux. — Il part avec une caravane pour le Fouta Diallon. — Détails sur le Bondou et le Bambouk.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ter de l'or, dont le prix y est très-bas.

Les Bamboukains professent la religion de Mahomet, mais s'affranchissent cependant de ses lois les plus rigoureuses, car ils s'enivrent avec une liqueur que leur fournit le miel; ils le laissent fermenter pendant huit jours au soleil, avec du mil qu'on a préalablement fait germer dans l'eau.

Maître d'un pays dont la possession est enviée par tous ses voisins, le roi de Bambouk, lorsqu'il est attaqué, se retire avec ses trésors sur une montagne dominée par un fort dont l'élévation fait toute la défense.

Les invasions continuelles auxquelles sont exposés les Bamboukains, ont accru leur défiance à un tel point, qu'ils permettent rarement l'entrée de leur riche contrée aux étrangers, surtout aux Européens, dont la cupidité leur est d'autant plus connue, qu'ils ont eu jadis à la combattre, si l'on en juge d'après

les ruines des forts que les Portugais avaient bâtis; ces derniers auraient sans doute conservé ces établissemens, en renouvelant leurs faibles garnisons, que diminuaient considérablement chaque année les maladies causées par l'ardeur du climat.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Pag.* 1

Départ de France. — Naufrage. — Cap Vert. — Maladies. — Excursion dans les environs de Rufisque.

CHAPITRE II. 28

Voyage de Saint-Louis à Podor. — Quelques réflexions sur la colonisation de la Sénégambie.

CHAPITRE III. 57

Désert. — Escale où l'on traite la gomme. — Mœurs des Maures. — Guerre de Sidy Aly.

CHAPITRE IV. 80

Instructions données à l'Auteur. — Départ de Saint-Louis. — Arrivée à Niakra. — L'Auteur est obligé de reprendre ses habits européens. — Il part pour Moslache. — Arrivée à Coqué. — Tumulte qu'y excite la présence d'un voyageur européen. — Désert du pays des Iolofs. — Description du royaume de Cayor.

CHAPITRE V. 182

Arrivée sur les terres du Bourb-Iolofs. — L'Auteur se rend à la cour du roi. — Accueil que lui fait ce prince. — Renvoi de deux de ses compagnons. — Impossibi-

lité de suivre la route du Oulli. — Il prend celle du Foutatoro. — Le roi lui donne un guide. — Quel était ce guide. — Mœurs des Iolofs et des Laaubés.

CHAPITRE VI. *Pag.* 230

Désert des Iolofs. — Bala, premier village des Poules. —L'Auteur est volé. — Arrêté à Diaba. — Arrivée à Sédo. — Audience de l'almamy. — Ce prince permet à l'Auteur de traverser ses états. — Hospitalité du chef d'Ogo ; son portrait. — Arrivée à Sénopalé. — Boukari y retrouve sa sœur. — Départ pour Banaï. — L'Auteur y est arrêté et renfermé dans une case. — Arrivée des envoyés de l'almamy. — Ce prince fait ordonner à l'Auteur de revenir près de lui. — Entrevue avec l'almamy du Bondou. — L'Auteur est obligé de marcher à la suite de l'armée du Foutatoro. — Communication de la Gambie et du Sénégal. — Détails sur le Foutatoro.

CHAPITRE VII. 373

Arrivée sur les terres du Bondou. — L'Auteur est bien reçu par les habitans. — Vive dispute avec les guides. — Ils veulent abandonner l'Auteur. — Il est sur le point de se battre avec eux. — Il part avec une caravane pour le Fouta Diallon. — Détails sur le Bondou et le Bambouk.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.